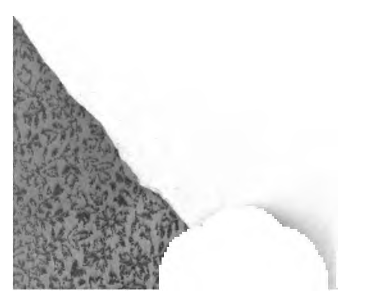






MÉDITATIONS

ET

PRIÈRES

AUX MÊMES LIBRAIRIES

Madame Swetchine, sa vie et ses pensées, publiées par M. le comte de Falloux. 4ᵉ édition. 2 vol. grand in-18.	7	»
— Les mêmes. 2 vol. in-8, br.	15	»
Lettres de Madame Swetchine. 2 vol. grand in-18.	7	»
— Les mêmes. 2 vol. in-8, br.	15	»
Madame Swetchine, Journal de sa Conversion, Méditations et Prières. 1 vol. in-8, br.	7	50

Louis XVI, par M. le comte de Falloux. 1 vol. grand in-18.	3	50
Vie du pape saint Pie V, par M. le comte de Falloux. 2 vol. gr. in-18.	7	»

PARIS. — IMPRIMERIE DE P.-A. BOURDIER ET Cie, RUE MAZARINE, 30.

MADAME SWETCHINE

JOURNAL DE SA CONVERSION

MÉDITATIONS

ET

PRIÈRES

PUBLIÉES

PAR LE Cte DE FALLOUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

2e ÉDITION



PARIS

AUGUSTE VATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DU BAC, 50

ET A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET Cie

35, QUAI DES AUGUSTINS

1863

PRÉFACE

La renommée et l'autorité de Mme Swetchine me semblent désormais également incontestables; je ne veux donc plus accompagner son nom des expressions de ma timidité. Ce nom a subi et surmonté l'épreuve de critiques qui, ne dissimulant pas l'origine de leur hostilité, ont avoué que ce qui les importune surtout, c'est le retentissement imprévu et le succès d'idées toutes chrétiennes. L'injure même, dit-on, a risqué son trait, et si les amis de Mme Swetchine en ont été froissés dans leur tendre vénération, ils ont dû sentir aussi que c'était un hommage pour

elle, que d'être traitée comme un signe du temps et attaquée comme une puissance.

Publiant un nouveau volume, extrait de ses papiers, je n'en suis que plus obligé à rendre compte de mon propre travail, et plus responsable des procédés que j'ai cru devoir suivre. En conséquence, je viens déclarer, une fois de plus, que ce volume, comme les précédents, se compose de morceaux presque tous improvisés au courant de la plume, sans lien, sans méthode, et dont quelques-uns même avaient échappé, jusqu'au dernier moment, à de soigneuses investigations. L'un des plus importants, le plus important de tous peut-être, le *Journal de la conversion*, était enfoui sous une enveloppe qui en révélait si peu l'existence, qu'il avait été relégué dans les cartons qui ne devaient subir qu'un dernier examen.

Aucun de ces morceaux, sauf quelques prières, ne portait de titre. C'est moi qui ai voulu en donner un à chacun d'eux. Je ne me suis point dissimulé l'inconvénient de cette addition, inconvénient qui est d'annoncer un sujet mûrement étudié et régulièrement développé, lorsqu'il ne s'agit souvent que d'un premier aperçu

et de quelques lignes d'un jet lumineux mais rapide. Toutefois, j'ai passé outre; et comme chacune de ces pensées, même la plus courte, est singulièrement féconde, j'ai voulu que, la lecture générale une fois achevée, le lecteur pût retrouver sans effort le sujet de sa prédilection et reprendre commodément le cours de ses réflexions intimes. C'est donc un secours offert au souvenir et rien de plus.

J'ai essayé aussi d'établir un classement emprunté à la nature des sujets eux-mêmes. Deux divisions principales se présentaient d'abord et naturellement: tout ce qui, tenant à la controverse religieuse, exprime le doute ou y répond; ensuite, tout ce qui appartient à la possession pleine et paisible de la vérité. La première partie a reçu pour titre général : *De la vérité du Christianisme;* la seconde : *De la piété dans le Christianisme.* J'ai donné à ces deux parties leur complément ou plutôt leur couronnement véritable, c'est-à-dire, les prières couronnées elles-mêmes par le *Chapelet de la bonne mort.* Chercher Dieu, le trouver et l'aimer, ce fut toute la vie de Mme Swetchine, c'est aussi la distribution et le résumé de tout ce volume.

Il eût été plus naturel, peut-être, de réserver le *Journal de la conversion* pour une nouvelle édition de la Vie de Mme Swetchine; j'ai préféré en faire les premières pages de ce volume, parce que j'ai hâte de le présenter à la Russie. Au moment où ce grand Empire s'ébranle, où l'intolérance religieuse se place nécessairement au premier rang des impossibilités morales qui enveloppent le règne de l'empereur Alexandre, la découverte inopinée de ce document acquiert une opportunité flagrante. Je ne me suis donc pas cru le droit de retarder volontairement la mise en lumière des recherches si persévérantes et si laborieuses d'une Russe, qui poursuivit la vérité en faisant, ainsi qu'elle le dit elle-même, de prodigieux efforts pour se rattacher de bonne foi à la religion où elle était née.

L'oraison funèbre consacrée par le Père Lacordaire à Mme Swetchine, se termine ainsi : « Oui, tôt ou tard, l'Orient s'inclinera devant l'Occident comme un frère vers son frère. Sainte-Sophie entendra retentir dans les deux langues le Symbole qui n'a pas cessé de nous unir..... En ce temps-là, chère et noble amie que nous avons perdue et que nous demeurons ici

à pleurer, en ce temps-là, vous soulèverez un peu votre froide pierre de Montmartre, vous respirerez un instant l'air où vous avez vécu, et y reconnaissant à la fois les baumes de votre première et de votre seconde patrie, vous bénirez Dieu qui vous avait appelée avant les autres, et auquel vous aviez répondu par cette foi sans tache qui nous éclaira nous-même..... » Si quelque chose peut servir et hâter les espérances unies du Père Lacordaire et de sa maternelle amie, ce sera certainement le tableau fidèle de la conversion de Mme Swetchine. Ses compatriotes auront peut-être l'injustice d'être surpris, mais ils auront à coup sûr le bonheur d'être touchés de ce patriotisme sincère auquel la suprême séparation de communion a tant coûté, de ce patriotisme qui, si fidèlement, survécut en elle.

Ces pages que, faute de trouver un titre plus conforme au sujet, j'ai nommées le *Journal de la conversion*, auraient peut-être été mieux définies par ces mots : Une âme devant Dieu, car l'impression qu'elles peuvent faire se produira aussi, je le crois, en-deçà des frontières de la Russie. Toute âme ayant un combat à soutenir,

un parti courageux à prendre, une résolution pénible à protéger, trouvera dans cet exemple, de salutaires inspirations; et si elle s'attache jusqu'au bout à un tel guide, elle reconnaîtra bientôt que le meilleur dénoûment de tous les drames humains est encore le cri suprême poussé par Mme Swetchine, au terme de ses longues hésitations : « Mon Dieu, je me jette à vos pieds à corps et âme perdus! [1] »

Après le *Journal de la conversion*, viennent se placer d'eux-mêmes tous les morceaux qui adressent une réfutation et surtout un affectueux appel à l'incrédulité persistante.

Mme Swetchine, quand sa foi eut jeté l'ancre sur le roc inébranlable, n'imita pas l'ingratitude de ceux qui, à peine sortis du péril, oublient les difficultés de la navigation, la violence des flots, l'impétuosité des courants contraires, et ne gardent plus que dédain, amertume ou indifférence pour les compagnons attardés de leurs anciennes erreurs. La discussion de Mme Swetchine, empreinte de toutes les préoccupations contemporaines, rejette, d'instinct, les allures

[1] Page 70.

de la polémique. Elle a le secret d'être toujours opportune sans être jamais personnelle. Plus vigilante et plus déférente que qui que ce soit au point de vue de l'orthodoxie, elle s'occupe, au même degré, de tout ce qui peut aplanir un obstacle, secourir une faiblesse ou favoriser un rapprochement. Sans s'être jamais donné une devise à elle-même, son esprit et son cœur ne perdent pas de vue sa propre maxime: « Il faut combattre pour l'éternité avec les armes du temps [1]. »

A partir du morceau intitulé : *Le Précepte et le Conseil,* traité de la plus haute spiritualité, et, selon moi, chef-d'œuvre de la plus rare connaissance du cœur humain, l'ascétisme va croissant, mais en conservant toujours le langage de l'expérience qui le rend plus accessible, et, pour ainsi dire, plus pratique.

Mme Swetchine alors n'argumente plus, elle conduit sur les sommets où habite la piété par des pentes si faciles et si douces, qu'on arrive sur leurs cimes sans s'être aperçu que l'on montait. C'est, du reste, ainsi qu'elle procédait

[1] Page 134.

habituellement dans le commerce de la pensée; elle contestait moins souvent l'erreur qu'elle ne faisait aimer la vérité.

Les prières seules, à l'exception de deux ou trois méditations, ont été écrites avec soin, parce que ce soin n'était pas littéraire, mais pieux. A côté de l'élan spontané, on sent l'influence du respect profond. L'humble créature, s'adressant à son créateur, s'inquiète du choix des images et des termes. Sa conscience écoute tous les scrupules, autant que son esprit avait dédaigné toutes les recherches; elle consulte ses amis les plus vénérables; elle interroge le curé de sa paroisse, et l'on trouvera de touchantes confidences de ce genre dans les correspondances du Père Lacordaire et de Dom Guéranger qui seront prochainement publiées.

Aussi, quelle que soit l'ardeur des aspirations de plusieurs pages de ce volume, je crois que leur accent ne dépasse jamais les limites d'une juste prudence et d'une véritable sagacité. Mme Swetchine, assurément, vise à l'idéal le plus élevé, mais sans aborder, fût-ce de loin, les régions du chimérique; elle s'applique, au contraire, à mettre en garde contre tout écart

de l'imagination dans la dévotion. Les traditions les plus saines, les autorités les plus sûres ne la quittent jamais. « L'ascétisme chrétien, dit-elle, a toujours un corps, c'est la vertu; toujours une pierre de touche, c'est l'action [1]. »

Voilà le vrai caractère de la piété de Mme Swetchine et la constante direction de ses conseils.

[1] Page 114.

JOURNAL

DE LA CONVERSION

JOURNAL

DE LA CONVERSION

En lisant l'Histoire de Fleury, indépendamment des cahiers et des notes que je faisais sur l'ensemble de l'ouvrage, j'écrivais sur des petits papiers détachés les idées que me suggérait le sujet dont j'étais si occupée, à mesure qu'elles se présentaient à mon esprit. Je vais transcrire ici ces notes, pour conserver la suite de mes impressions [1].

[1] C'est à la marge de la fin de la 1re section du vol. VII de Fleury, page 551, que j'écrivis ces paroles dictées par une

C'est un vrai monument de mes vacillations, de l'inconcevable mobilité de mon esprit, et surtout une preuve irrécusable des efforts prodigieux que j'ai faits pour me tranquilliser dans la religion où je suis née et m'y rattacher de bonne foi.

J'avais demandé au bon Dieu qu'il permît qu'arrivée au bout de mon travail, je me trouvasse unie d'une foi vive avec ceux de ma communion et par les liens d'une ardente charité aux chrétiens d'Occident ; il m'a accordé plus que je ne demandais. Toutefois la conviction a de beaucoup précédé en moi la persuasion, et quoique celle-ci ait aussi concouru à la situation d'esprit où je me trouve aujourd'hui, il me reste une multitude d'obstacles à vaincre avant de pouvoir m'appliquer cette parole de saint Ambroise : « La vraie foi ne se trouble pas [1]. »

Dans le cours de mon travail, j'ai toujours cherché à ramener à mon opinion ce qui s'en écartait ; je forçais le sens pour me le rendre favorable, et sans nier ce qui est positif, je passais légèrement ou je m'arrêtais à des circonstances de détail propres à diminuer le poids des arguments con-

conviction qui depuis ne s'est jamais démentie : « Grâces, mon Dieu, grâces vous soient rendues de toutes les preuves dont vous daignez appuyer votre vérité ! »

[1] Saint Ambroise, traité *de Fide*.

traires à ma thèse. On le verra bien dans mes sept premiers cahiers où j'ai fait des recherches pour invalider le témoignage de Socrate et de Sozomène, ceux d'Irénée et de saint Cyprien [1].

Je vois clairement aujourd'hui que le centre de l'unité religieuse est à Rome ; que la primauté du pape a été universellement reconnue par tous les chrétiens ; que les promesses de Jésus-Christ reposent avant tout sur le siége de saint Pierre, et que ses successeurs dans les beaux siècles de l'Église *confirmaient leurs frères ;* mais je vois aussi que jamais l'Église d'Orient n'a attribué au pape le pouvoir immense que les Occidentaux lui laissèrent prendre depuis, et que dans plusieurs points de discipline elle est encore la seule aujourd'hui qui garde précieusement les institutions antiques.

Un grec doit sentir la nécessité « d'allumer son flambeau à la vieille lampe, » *to lighten his candle at the old lamp,* mais s'il est droit et sans prévention, il ne saurait méconnaître que ce qu'il croit de moins que ses aïeux, le retranche du corps de la véritable Église.

[1] Socrate, historien ecclésiastique, né à Constantinople à la fin du IVe siècle, continuateur d'Eusèbe. — Sozomène, autre historien ecclésiastique du Ve siècle, continuateur de Socrate.



Sans doute le schisme est le plus grand des maux. et nous en ressentons tous les effets; mais il est également vrai que si, se pénétrant de l'esprit des premiers siècles, on en étudie les principes et la constitution, on y verra les bornes et les restrictions appliquées à un pouvoir qui depuis ne voulut plus en connaître.

Pour peu qu'on y pense, on verra qu'abstraction faite des obstacles politiques, le réunion en masse pourrait s'opérer bien plus aisément que celle d'un individu isolé. En effet, la procession du Saint-Esprit, le seul point de doctrine qui divise les deux Églises n'ayant jamais été tranché par une autorité également acceptée des grecs et des latins, pourrait être remis à l'étude d'un commun accord. Il suffirait donc de reconnaître la suprématie du pape, et l'Église romaine comme centre du l'unité, points qui paraissent incontestables, puis on laisserait au pape le jugement des causes les plus difficiles, celles où les premiers prélats de l'Église se trouvent intéressés[1] et les décisions qui interviendraient ainsi, dans des cas toujours rares, suffiraient pour resserrer les liens d'union sans porter

[1] L'antiquité fournit des précédents de cette haute juridiction, comme l'appel de saint Athanase, la déposition de Flavien de Constantinople, etc., etc.

atteinte à la liberté du gouvernement intérieur de notre Église.

Ces points accordés nous garderions tout le reste, notre rite, nos usages et nos cérémonies.

L'individu isolé qui voudrait se réunir à l'Église romaine, ne rencontre pas ces facilités ; il faut qu'il quitte tout ce qu'il y a de sensible dans sa religion, qu'il efface tous ses souvenirs, qu'il combatte toutes ses premières impressions, qu'il se livre sans garantie, qu'il concède plus que sa conviction ne peut donner, enfin qu'il recommence la vie en subissant une loi dont le premier effet serait de rompre l'harmonie entre les chants qui ont consacré son enfance et ceux qui endormiront ses dernières douleurs.

Mon Dieu, quelle dure et pénible alternative ! Qu'il est plus difficile encore de savoir le parti qu'il faut prendre ! Oh ! combien j'affronterais plus aisément mes répugnances et mes regrets, si votre voix qui parle au fond de mon cœur me maintenait invariablement dans la route où je suis entraînée comme si je ne résistais pas, et où je recule souvent sans prévoir où, ni comment je serai arrêtée !

Venez à mon secours, Dieu de bonté et de miséricorde en qui repose toute ma confiance ! Voilà la seule prière dont je sois toujours capable, et le

seul sentiment auquel je ne connaisse ni changement ni altération.

Septembre 1815. Campagne Bariatinsky.

Dans les questions difficiles et compliquées, il ne faut point se flatter de voir tout concourir à un même système, mais il faut se borner à saisir les traits principaux, à établir fortement l'ensemble sans entrer dans le dédale des opinions particulières. Les esprits les plus pénétrants ont senti la nécessité de ne s'arrêter qu'aux choses les plus essentielles, en se résignant pour le reste « à une ignorance modeste et savante, » comme disait Gibbon.

Il est facile de s'égarer dans la lointaine et laborieuse recherche de la vérité absolue et des obligations qu'elle imposerait généralement à tous les hommes. Cette recherche pourrait tenir à une vaine et périlleuse curiosité dont l'esprit se ferait un plaisir sans que nulle justice fût intéressée à la satisfaire. Mais lorsque la recherche de la vérité nous est imposée par nos besoins réels, que la conscience interroge et implore des solutions, le

cercle se rétrécit, les difficultés se réduisent ; il ne s'agit plus de ce qui doit convenir à la nature générale de l'homme, mais de ce qui convient à la nôtre, à notre conscience éclairée, à nos besoins spirituels, à cette sincérité appelée à se prononcer aujourd'hui telle qu'elle paraîtra au grand jour. Tout se simplifie alors, les matériaux du procès sont là, vous êtes jury dans votre propre cause, et vous donnez la seule chose qu'on vous demande, la conviction.

Il n'est pas question de savoir si la vérité révélée est la vérité absolue, telle qu'elle règne dans le ciel, mais si c'est la vérité partielle, telle que Dieu a voulu qu'elle dominât l'intelligence humaine ; ce qui reste en doute, c'est que nous ayons toute la vérité, et non pas que Dieu ne soit pas auteur de la révélation ou qu'il ait pu nous révéler autre chose que la vérité.

Chaque communion chrétienne, considérée à part comme possédant la morale de Jésus-Christ, est bonne ; mais par cela même qu'elles diffèrent toutes entre elles, il ne peut y en avoir qu'une seule vraie. Qui n'écoute pas l'Église marche

volontairement à sa perte ; mais où est l'Église ?

Voilà la première question qui se présente, le seul et unique point de mon examen, le but de mes recherches.

Dans le symbole dont l'antiquité atteste la foi des premiers temps, l'Église est désignée par les quatre caractères d'unité, de sainteté, d'universalité et d'apostolicité. Appliquez successivement ces caractères aux communions chrétiennes répandues sur la terre, et prenez pour vraie celle à laquelle ils conviennent. On ne peut imaginer une marche plus simple, plus à portée des moins intelligents et des moins instruits. La vérité, dans les desseins d'une Providence miséricordieuse, ne pouvait être d'un difficile accès ; ce qu'elle exige, c'est un désir ardent de la connaître et une ferme volonté de lui tout soumettre dès qu'on l'a connue.

•

C'est presque toujours au nom de l'autorité que les catholiques somment les individus des autres religions de se convertir à la leur ; ils oublient que pour ceux à qui ils adressent cet appel, l'autorité légitime réside dans leurs propres pasteurs, dont ils ne pourraient raisonnablement repousser l'au-

torité pour accepter celle de pasteurs d'une autre communion.

C'est un grand malheur que d'avoir des doutes sur la religion dans laquelle on est né ; mais du moment où l'on peut craindre que la soumission même qu'on croyait lui devoir ne soit un piége, il n'est qu'une voie pour s'en garantir ; c'est celle de l'examen. Chacun le peut faire selon ses moyens et ses forces, et des grâces immenses doivent être accordées à la bonne foi et au désir de s'instruire dans la seule vérité qu'il nous soit important de connaître.

La durée, l'inviolabilité, l'unité de la doctrine enseignée par l'Église romaine sont, disent les catholiques, des preuves manifestes de la protection divine. Mais n'est-ce pas un miracle plus manifeste encore, pouvons-nous répondre à notre tour, que la conservation de cette même doctrine dans notre Église? Elle a traversé impunément les siècles d'ignorance, sans appui, sans secours, sans interprètes dignes d'elle, telle qu'un rayon qui se reflète sur une eau bourbeuse sans rien perdre de sa pureté et de son éclat. — Mais, me dira-t-on, c'est

un long sommeil de la raison et de l'intelligence qui l'a conservée intacte ; quand la science viendra, elle épluchera vos doctrines et les renversera d'autant plus aisément que vous n'avez dans votre Église, aucune autorité pour grouper les fidèles autour d'un centre commun.

Je sais tous les périls qui menacent notre Église, et combien il est peu de ses enfants qui lui soient restés fermement attachés ; il faut pleurer une si funeste division, gémir des pertes que l'Église fait tous les jours, mais tant qu'il n'est pas démontré qu'elle soit dans l'erreur, qu'elle ne croit plus aujourd'hui tout ce qu'elle a cru jadis, la quitter dans la faiblesse et l'abandon où elle se trouve serait une lâcheté. Est-ce donc au moment où la patrie est en danger qu'il est plus permis d'en séparer ses intérêts ! Bien loin de là, c'est le moment plus que jamais de redoubler d'efforts pour se préparer au combat par l'étude, en y cherchant des forces à opposer aux ruses et aux violences de l'ennemi.

Les catholiques disent : Revenir à nous est au moins le plus sûr ; oui, quand une conviction raisonnable y mène, quand les bases de cette conviction sont solides et semblent appuyées sur la connaissance exacte des temps qui ont précédé le nôtre : mais c'est certainement le moins sûr lorsqu'une telle décision est l'œuvre tout à la fois de

l'inconséquence, de la faiblesse et de l'attrait de la nouveauté.

Les catholiques nous invitent à céder sans réflexion aux inspirations qui entraînent vers eux, mais n'a-t-on pas souvent été égaré par un attrait puissant et qui semblait invincible ! Et si l'examen ne prête pas des armes à notre raison pour protéger les mouvements de notre cœur, s'il n'assure pas les bases, de quelle solidité sera alors à nos yeux l'édifice élevé ainsi uniquement peut-être par notre imagination [1].

Les catholiques insistent beaucoup sur la sécurité, la paix de ceux qui vivent et meurent dans le sein de leur Église, et sur l'inébranlable confiance qu'ils ont de suivre la voie unique qui mène au salut par la connaissance de la vérité. Le catholique, disent-ils, n'est point agité par le doute, il ne cherche pas, il est sûr d'avoir trouvé. — Mais oublient-ils donc cette portion si considérable de la catholicité qui, au seizième siècle, se détacha d'elle? Il n'est pas permis de croire que des intérêts temporels, la révolte des passions, séduisirent seuls

[1] En se reportant aux conversations et à la correspondance de Mme Swetchine avec le comte de Maistre, on sent que les réponses faites ici aux catholiques, s'adressent surtout à son illustre ami. — Voir *Lettres et opuscules* du comte J. de Maistre, t. Ier, p. 320.



ceux qui embrassèrent la réforme quand il est si facile de compter parmi ses sectateurs tant d'hommes recommandables par leurs lumières et leurs mœurs.

Ce n'est pas que je veuille défendre une séparation dont nous voyons les funestes effets, et qui en déchirant le lien précieux de l'unité, retrancha du corps de l'Église ceux qui jusque-là en avaient été les membres, non assurément; mais il ne m'en paraît pas moins certain que le plus grand nombre, animé par l'attrait de la nouveauté et par les obstacles qu'on lui opposait, crut en se constituant à part, obéir à la voix puissante de la vérité.

Les caractères forts trouvaient dans la route qu'ils se traçaient une nouvelle carrière d'activité pour leur intelligence et pour toutes leurs facultés morales : la persécution donnait carrière au déploiement des plus nobles qualités, et les sacrifices qu'il fallait faire induisaient à confondre le charme du dévouement avec celui de la vérité.

Les caractères faibles étaient entraînés par le mouvement général, par l'état de fermentation où se trouvaient les esprits; tous enfin étaient subjugués par un entraînement naturel que chacun prenait pour une inspiration céleste. Comment après cela oser se confier en ce qu'on éprouve, obéir à la voix de son cœur quand il peut être ainsi séduit?

Les protestants en retranchant du symbole de la foi chrétienne plusieurs articles crus par leurs aïeux, s'imaginent l'avoir simplifiée et en avoir rendu l'abord plus facile en l'accommodant davantage aux lumières de la raison. C'est étrangement manquer de logique que d'accéder à une loi divine et de vouloir en même temps choisir dans la croyance surnaturelle ce qui paraît l'être le moins. Lorsqu'on admet l'incarnation, en coûte-t-il donc tant de croire à l'eucharistie ?

Plus il y a de vérité dans une religion fausse et moins on la quitte, a-t-on dit ; c'est très-juste. Plus il y a de vérités et moins l'erreur frappe ; mais aussi plus il y a de vérités et plus on doit s'attacher à en étudier soigneusement l'ensemble, et ne se reposer qu'après s'être convaincu que la religion que l'on professe, les réunit en plus grand nombre et à un plus haut degré que toutes les autres.

Quand on vit dans un temps où la régénération du monde est annoncée par les idées religieuses qui germent de toutes parts avec une nouvelle force, il faut bien de la sagesse, bien de la prudence, pour résister aux influences étrangères et suivre avec calme l'impulsion de la seule raison.

Ah ! qu'il est cruel de se trouver dans une religion sans appui, dont les ministres sont sans lumières et sans zèle ; d'être alternativement partagé entre celle où l'on aurait voulu naître et celle où l'on craint de mourir, quoiqu'on désire y vivre ! Comment se peut-il qu'à la fois, on tienne invinciblement à sa communion, tout en étant plus irrésistiblement encore entraîné vers une autre ?

Ce qu'il faut redouter, c'est d'être trop prompt à prendre pour une inspiration les mouvements sensibles que le goût, l'intérêt et les passions humaines, n'élèvent que trop souvent au fond de notre cœur. Il faut, au contraire, le silence de tout cela pour entendre la voix de l'intelligence qui, semblable à un juge incorruptible, prononce ses arrêts sans passion, si ce n'est sans douleur.

Si après y avoir mûrement réfléchi, si après s'être éprouvé soi-même, on croit obéir au devoir et à la conscience en passant à une autre communion au péril de ses jours, de ses intérêts, de toutes les attaches de la vie, on ne peut jamais, ce me semble, en regretter le sacrifice ; on dit alors avec Gibbon et avec plus de droit qu'il n'en avait en écrivant ces paroles : « Pour ma part je suis fier d'un loyal sacrifice d'intérêt fait à la conscience [1]. »

[1] For my own part, I am proud of an honest sacrifice of interest to conscience.

S'il s'élevait aujourd'hui un différend sur des matières purement théologiques, comme par exemple les deux questions qui ont divisé la France au siècle dernier, le jansénisme et le quiétisme, à quel tribunal dans l'Église grecque en demanderait-on la décision?

L'Écriture, les sept conciles œcuméniques, les saints Pères ne peuvent avoir prévu ou suffisamment développé tous les points qui par la suite des temps pourraient être contestés. L'esprit humain ne se lasse pas de produire l'erreur, la sagesse humaine ne doit pas cesser de la redresser : où et comment l'erreur serait-elle redressée, si ainsi qu'il y en a eu tant d'exemples, une opinion fausse s'introduisait dans l'Église et en corrompait la doctrine?

On ne peut disconvenir que les premiers siècles n'aient produit, en Orient, des évêques infiniment plus illustres par leur doctrine et leurs

talents que ceux de Rome. Depuis la séparation, leur éclat a beaucoup diminué, et on l'explique aisément par les malheurs politiques qui frappèrent cette partie du monde; encore est-il vrai qu'il n'est pas d'exemples de sagesse et de vertu que n'aient donné plusieurs des évêques dont l'Église grecque s'honore. La conduite des patriarches de Russie, par exemple, dans les temps les plus difficiles, au milieu des troubles et des commotions, fait, selon moi, la plus belle partie de notre histoire. Des branches détachées du véritable tronc se dessèchent et ne portent pas de tels fruits.

Les coups que Pierre Ier a portés à la religion de son pays ont produit des maux incalculables; en privant le clergé de ses biens, il l'a avili; en abaissant la dignité patriarcale, il a frappé le pouvoir sacerdotal, car il est bien plus aisé de soumettre à sa volonté un synode, souvent divisé d'intention et dont chaque membre n'a qu'une faible responsabilité, que de dominer toujours un patriarche qui, avec le sentiment de sa dignité et de ses droits, voit concentrer en lui le pouvoir

supérieur de l'Église dont il est le pasteur. L'opprobre se divise quand une société quelconque se l'attire, et la part de chacun est légère; mais lorsque cet opprobre retombe sur une seule tête, il n'en faut pas davantage souvent, pour l'animer à la résistance par la crainte du mépris de la terre et de toutes les punitions du ciel. Pierre I[er], en détruisant toutes les institutions antiques, a ouvert le chemin à toutes les nouveautés qui exposent son État et menacent surtout l'Église; la forme qu'il a donnée à l'Église russe aplanit la voie à l'introduction du protestantisme, et fait naître l'inquiétude dans tous les esprits susceptibles de réflexion.

Les siècles qui ont précédé le nôtre étaient trop plongés dans l'impiété ou la tiédeur, pour avoir fait justice de l'inconcevable loi qui concentre dans un même individu et l'empire et le sacerdoce. Cette absurdité révolte dans l'Eglise d'Angleterre, mais elle indigne bien davantage en Russie, où le despotisme semblait assez bien établi pour qu'on ne lui prêtât pas de nouvelles armes. Le despotisme en Turquie est plus tolérable, car du moins le sultan n'est pas en même temps le chef des janissaires et celui des imans [1].

[1] En droit, le cheik Ul-Islam est le chef de la religion, mais



On pourrait en Russie, à propos des catholiques, répéter les paroles adressées par Pline à Trajan à propos des chrétiens, et demander si ce que l'on punit est le nom seul sans autre crime, ou les crimes attachés au nom ?

L'éclat que jette l'Église grecque n'est point aussi brillant que celui de l'Église romaine ; mais aussi point de taches : moins la lumière est vive, plus son ombre est affaiblie.

Si l'Église grecque est moins féconde en talents, en piété et en vertu, elle n'a pas mis au jour tant d'abus qui déshonorent l'Église romaine.

Les catholiques accordent au prêtre grec la dignité du sacerdoce par lequel il fait descendre à sa voix Jésus-Christ même, qui se rend présent dans le sacrement de l'autel. Comment Jésus-Christ se donnerait-il ainsi à l'erreur ? Et si l'er-

en fait, il dépend du sultan tout aussi bien que le synode dépend du czar. Dans les deux pays on peut juger du système par les fruits qu'il a portés.

reur ne corrompt pas l'Église orientale, comment ne pourrait-on s'y sauver?

N'y a-t-il donc jamais eu de catholique qui, en donnant des garanties de sa bonne foi, ait passé à la religion grecque?

Les sectes chrétiennes, disent les catholiques, sont visiblement abandonnées de Dieu. Où sont donc ces marques si frappantes de leur réprobation? Quand Dieu veut réprouver, ses arrêts sont plus marqués. — Voyez les Juifs.

La vérité apostolique de l'Église grecque se prouve non par des raisonnements philosophiques, mais par l'autorité de l'Écriture et de la tradition; non par des principes métaphysiques d'où l'on conclut que la chose doit être ainsi, mais sur la garantie des monuments historiques des premiers siècles. Après avoir justifié sa doctrine, elle n'accuse pas avec véhémence celle des communions qui s'en séparent. Elle bénit Dieu, elle le loue dans une profonde humilité de l'avoir conservée

pure et sans tache, et puis elle dit avec saint Basile, un de ses plus illustres docteurs : « D'ailleurs chacun doit répondre pour soi. »

Qu'on me cite un seul grec célèbre par sa science ou sa piété qui ait passé de l'Église d'Orient dans l'Église romaine. Les grecs unis, cette portion si faible de la chrétienté, se sont rattachés à l'Église romaine sans renoncer pour ainsi dire à la leur[1].

Le grec ne peut rien quitter de la religion de ses pères, s'il sait à quel point l'autorité de l'Église où il est né est respectable ; mais il doit

[1] Les grecs unis ont confessé la procession du Saint-Esprit et reconnu l'autorité du pape ; c'est tout ce que Rome propose à la soumission de l'Église d'Orient à laquelle le Saint-Siége a toujours formellement recommandé le scrupuleux maintien de tous ses rites. Voir les encycliques des souverains pontifes, depuis Jean VIII, en 880, jusqu'à Benoît XIV et Pie IX qui dès la seconde année de son glorieux pontificat, en 1848, adressait aux Orientaux l'admirable encyclique commençant par ces mots : *In supremâ Petri.*

gémir de la cruelle séparation qui le divise de l'Église romaine, il doit aspirer à s'y rattacher par le lien de l'unité, et hâter de tous ses vœux l'heureux moment d'une réunion générale qui ne doit cependant pas lui arracher des concessions qui, trop légèrement consenties par les Occidentaux, ont fait peser sur eux un joug que l'Orient ne porta jamais.

En épiloguant sur l'histoire ecclésiastique, on trouve une multitude de pour et de contre; mais en s'en tenant aux bases, aux principaux traits, on aperçoit un dessein magnifique et vraiment divin. On peut appliquer aux difficultés que cette histoire présente, ces belles paroles de Johnson: « Si toute objection possible devait préalablement être écartée, on ne pourrait jamais rien entreprendre [1]. »

En supposant que nos vacillations nous entraînassent successivement de part et d'autre, et que les certitudes fussent également balancées, ce

[1] If every possible objection must first be overcome, never nothing can be attempted.

pénible état devrait nous maintenir dans la religion où nous sommes. Il faut moins d'assurance, de conviction et de foi pour rester dans la religion de notre enfance que pour passer à une autre, ce qui ne peut être que l'acte d'une croyance ardente. — Saint Paul parle de « ceux qui, agités de différents désirs, tendent toujours et n'arrivent jamais à la connaissance de la vérité[1]. » Mon Dieu, combien ce passage s'applique naturellement à l'état où je suis ! Si saint Paul m'avait eue en vue, il n'aurait pas autrement dit.

Les faits favorables aux idées catholiques sont des preuves de la même nature que toutes celles qui établissent la vérité du christianisme. En les isolant on peut les combattre, leur opposer des arguments ou des faits, mais leur masse impose et entraîne la conviction par la liaison et l'ensemble des témoignages réunis.

Il faut avouer que le génie, le zèle, les talents des défenseurs du catholicisme sont bien faits pour

[1] Deuxième Épître à Timothée, ch. III, 6, 7.

frapper les esprits. Céder à la voix d'un Fénelon, d'un Bossuet, c'est, selon l'expression de Gibbon, « être vaincu par une noble main, » *to fall by a noble hand.*

On ne doit écouter aucune répugnance, quand il s'agit du salut. Aussi, résister à sa conviction par faiblesse ou par orgueil, me semble bien coupable. Mais cette conviction doit être l'œuvre de l'examen, de l'étude et de la réflexion : car comment pourrait-il y avoir entraînement ou penchant naturel à quitter la religion de nos pères, à abjurer toutes nos premières impressions! Le sacrifice résolu, je conçois qu'on ne balance plus et non pas qu'on cesse de souffrir; c'est un nouvel enfantement qui doit renouveler tous les déchirements, toutes les angoisses qui précèdent notre première entrée à la vie.

Heureux ceux qui sont persécutés! — Oui, mais il s'agit de bien s'assurer qu'on souffre pour la justice et la vérité. Nos sectes populaires sont le comble de l'extravagance, et les plus odieuses de toutes sont celles qui comptent le plus de martyrs. La terre est abreuvée de larmes; mais combien

peu sont dignes de nous être comptées au dernier jour!

On ne peut disconvenir que la doctrine de l'Église gallicane ne soit la fidèle expression des sentiments de l'Église primitive, et que son système ne soit tout à la fois, conforme aux lumières de la religion et à celles de la raison. Mais les points qui lui servent de base une fois accordés, ne mènent-ils pas ailleurs et ne sont-ils pas un appât pour nous faire tomber inévitablement dans le piége des ultramontains? Après avoir étudié l'histoire ecclésiastique, on peut être fortement tenté d'être catholique avec les gallicans, mais il est presque impossible de consentir à le devenir avec des gens qui ont tout fait plier à l'esprit de système[1].

[1] Ceux qui trouveront ici le gallicanisme de Mme Swetchine bien outré, voudront bien remarquer que ceci n'est encore que le travail préliminaire de son esprit. Un mot qu'elle adressait dans les dernières années de sa vie à M. Yermoloff, donne la mesure de sa pensée sur ce point : « Vous avez peur, disait-elle, que je tombe dans le gallicanisme ; soyez tranquille, mon cher ami, je ne suis pas sortie d'un grand schisme pour entrer dans un petit. »

Le livre de Philarète[1] est essentiellement contraire à la doctrine que l'Église a professée de tous temps, et souvent inexact dans ce qui tient à l'histoire, quoique cette partie soit, sans contredit, la meilleure de l'ouvrage. De l'avis des gens les plus instruits, ce livre qui ébranle toutes les bases et contient tant d'opinions dangereuses, aurait dû être sévèrement condamné et cependant le synode l'approuve ! Le synode est donc complice ? où est donc le tribunal qui jugera et les erreurs dans lesquelles l'évêque est tombé et la prévarication du synode qui les laisse passer ?

« Je leur ait dit, écrivait Vitalien[2], que les écrits des évêques ne devaient pas être tenus pour loi, comme les Écritures canoniques ou les décrets des conciles, mais qu'on les devait estimer ce qu'ils valaient sans préjudice de la foi. » C'est

[1] Mme Swetchine parle ici d'un livre intitulé : *Dialogue entre un croyant et un hésitant*, publié par Mgr Philarète, qui occupe depuis près d'un demi siècle le siége métropolitain de Moscou. L'auteur se contente de copier les docteurs protestants, selon l'habitude des écrivains russes contemporains signalée d'avance par le comte de Maistre.

[2] Pape qui vivait de 657 à 672.

parfaitement juste pour ceux qui peuvent se réfugier dans le sein de l'autorité infaillible, afin de se mettre à l'abri des erreurs individuelles, quelque soit d'ailleurs le rang qu'occupe dans l'Église celui qui les professe, mais lorsque le centre même d'où les rayons doivent partir répand les ténèbres, où chercher la lumière, où chercher un appui !

Cette antique pureté de doctrine dont l'Église grecque est si fière, est-elle compatible avec des propositions contradictoires, une autorité divisée à l'infini et l'absence d'un point central et commun ? Antioche, Jérusalem, Alexandrie, Constantinople, puissances isolées, n'osent élever leur voix. En Russie, seulement, selon la parole d'un de ses évêques, elle compte des jours de calme et de bonheur. Ce même évêque Philarète se charge d'exposer sa foi et de la défendre. Le synode qui remplace l'autorité patriarcale, l'approuve et le regarde comme l'organe de ses sentiments et de sa doctrine ; et cependant cette foi s'éloigne évidemment de celle de la primitive Église. Il est blâmé, désavoué par le clergé séculier, par des évêques de l'Église de Russie; dans le synode même des membres s'élèvent contre ses assertions ; les grecs les plus instruits, les plus religieux, ne balancent pas à dire qu'il n'est aucune des Églises d'Orient qui ne condamne son livre. Plus tard un jeune

homme, Grec de naissance, plein de zèle et de talents, se fait le défenseur de l'Église d'Orient; on croit, pour cette fois, que les doctrines de Constantinople, cette rivale irascible et hautaine de l'Église romaine, vont être exposées dans toute leur force et leur pureté. Le synode russe n'en juge pas ainsi, et sa vive opposition n'est comprimée que par le pouvoir impérial. Dans cet état de choses, où donc peut être, je ne dis pas la puissance, mais l'autorité?

Quelle force y a-t-il donc dans la pensée fondamentale de l'Église pompeusement nommée orthodoxe! Une voix s'est-elle jamais élevée dans ce pays pour retremper la conscience publique, effrayer ceux qui commandent, relever ceux qui obéissent, protéger les faibles, inquiéter les forts?

Après avoir vu de quel crédit jouissait saint Jean Chrysostôme en Orient, même en présence du souverain dont le pouvoir était immense, il n'y a pas lieu de s'étonner de l'extension que prit l'autorité des papes en Occident, et particulièrement en Italie, après que le pouvoir impérial s'en fut éloigné. A cette époque, l'épiscopat avait de si grands droits sur l'esprit des peuples, qu'il pouvait facilement et avec le concours de l'assentiment général, se permettre de grandes hardiesses à l'égard des prérogatives temporelles de la souverai-

neté. Les limites des deux pouvoirs n'avaient point été fixées alors par la discussion, et la disposition naturelle des peuples les poussait à placer volontiers leur confiance dans le chef de la religion qui, par l'éloignement de l'empereur, se trouvait suppléer à tout, même aux lois civiles. Les papes suivaient invariablement un même système et se succédaient régulièrement, tandis que la mobilité, les mutations, les changements de dynasties donnaient au pouvoir impérial, une marche faible et vacillante. La division était partout, tandis que l'unité se conservait dans les conseils des pontifes.

Les papes sauvèrent l'Italie : la vérité de ce fait est incontestable, mais il ne l'est pas moins que leur pouvoir tutélaire fut le résultat de la marche naturelle des événements, et que c'est comme hommes, bien plus que comme évêques, qu'ils s'attachèrent d'abord au système qu'ils suivirent depuis.

Dans cette question de la suprématie des papes, question qu'on a si souvent embarrassée, il faut

soigneusement distinguer les actes de l'Église assemblée des opinions particulières de ses membres; il faut soigneusement distinguer la déférence accordée aux jugements des évêques de Rome, d'une soumission commandée par la foi. Les catholiques abusent ici des mots en les mettant à la place des choses, et transforment de simples communications faites au pape, comme patriarche d'Occident, en appels soumis au chef de l'Église universelle. De cette confusion ils tirent des conséquences fausses en faveur de leur thèse.

Je ne puis être de l'avis des grecs qui prétendent que désormais nul concile ne pouvant être œcuménique, nul non plus ne saurait devenir nécessaire, alléguant que toutes les difficultés ont été résolues à l'avance et prévenues par les décisions des sept premiers conciles.

Il faut bien cependant que l'autorité du commandement réside quelque part. Comment Dieu l'aurait-il accordé dans un temps et refusé dans l'autre? Parce qu'une partie de l'Église chrétienne aurait été coupable, l'autre se trouverait déshéritée. Et si toutes les deux ont tort? L'objection n'est pas vaincue, mais fort augmentée, car dans

cette hypothèse tout le monde aurait erré et Jésus-Christ aurait manqué à son Église.

D'ailleurs, quand toutes les vérités seraient fixées, l'erreur ne peut-elle les commenter à faux? Ne peut-elle pas s'étendre de manière à rendre indispensable la réunion de tous les pasteurs et de tous les juges de la chrétienté?

A des malheurs possibles il faut des remèdes efficaces, et la force qui redresse doit toujours être proportionnée par la justice, à la faiblesse qui égare.

Il est évident, malgré les dénégations contraires, que si le VIIIe concile avait erré, les promesses de Jésus-Christ seraient en défaut, puisque l'Église entière s'y trouvait réunie. Le patriarche de Constantinople y assistait en personne, et les quatre autres y étaient représentés par leurs légats. Hors de ce concile où donc chercher l'Église? Se trouverait-elle concentrée dans le siége de Rome, héritier et dépositaire des promesses faites dans saint Pierre à ses successeurs? La foi de ceux qui nieraient l'autorité du VIIIe concile n'aurait cependant pas d'autre base possible, et ne serait-il pas curieux que la répugnance des grecs à recon-

naître l'œcuménicité de ce concile, les conduisît à n'avoir plus d'autre refuge que ce siége romain, dont les hautes prérogatives ont toujours excité leur impatience et leur courroux? Les catholiques ne désavoueraient pas cette manière de trancher la question.

L'Église romaine, forte du sentiment de ses droits, a toujours assemblé des conciles, et de toutes les parties de l'univers elle a appelé des évêques orthodoxes qui, séparés de leur centre par des distances considérables, sont venus attester l'universalité de cette Église qui est en tous lieux, et cette unité adorable de doctrine, de gouvernement qui fait un seul peuple des chrétiens de Canton, de Québec, de l'Irlande et de Rome. Il n'y a dans son sein ni Grec, ni Scythe, ni barbare, tous sont concitoyens de Rome et tout catholique est Romain.

Lorsque le pape Victor, au moment où il voulait prononcer la condamnation de saint Polycarpe, se laissa arrêter par les instances de saint Irénée, il aurait eu tort de lui résister; mais la volonté qu'il

eut de prononcer cette condamnation prouve qu'il en avait le droit.

Les faibles commencements de la puissance des papes ont pu avoir quelquefois un développement trop rapide et trop ambitieux, mais il était éminemment utile qu'ils arrivassent au point où, par la possession d'un territoire considérable dans la balance des États de l'Italie, ils prissent rang parmi les têtes couronnées. Le but important était d'assurer leur indépendance, de les soustraire à la nécessité d'un joug qui, doux ou sévère, aurait toujours fini par leur être imposé.

On ne saurait disconvenir que le soin de la conservation de leurs possessions en Italie n'ait souvent détourné les papes de l'accomplissement de leurs premiers devoirs. Au milieu des complications politiques dans lesquelles l'Italie se débattit durant le moyen âge, ce n'est pas, à beaucoup près, l'intérêt de la religion et de la justice qui l'emportait toujours dans les conseils des pontifes ; mais les déviations, comme les maux qu'elles entraînèrent, furent passagères et l'intégrité de la foi n'a pas souffert des torts de l'homme. Quant au siége et à la magnificence dont il s'entourait, le reproche suranné

échappé aux premières colères du protestantisme est jugé, ce me semble, depuis longtemps. On sent assez généralement que si la pauvreté, l'obscurité des ministres de Jésus-Christ dans les premiers siècles, s'alliaient à l'état de persécution et d'incertitude qui constituait l'existence temporelle de l'Église, il ne devait plus en être de même après que ces conquêtes eurent tout aplani devant elle ; après qu'elle fut devenue la religion des peuples et des rois, et que constituée dans l'État, elle servit de base à toutes les autres institutions. Etait-il possible ou désirable que ses premiers dignitaires fussent au temps de sa splendeur, ce qu'ils avaient été lorsque les catacombes étaient leurs temples, la persécution leur vie, et le martyre leur mort ?

Les papes ont abusé de leur pouvoir ; — j'en tombe d'accord; mais l'abus qu'ils en ont fait, prouve précisément qu'ils l'avaient.

L'Évangile établit de la manière la plus évidente la primauté de Pierre, qu'une vaine chicane tend à réduire à une dignité purement honorifique. Toute l'antiquité a vu dans les papes les héritiers de l'apostolat de Pierre, et si, depuis, on a voulu le contester, on n'a pu le faire qu'en méprisant les

témoignages multipliés des saints Pères et des conciles qui déclarèrent si souvent que Pierre avait parlé par leur bouche.

La suprématie du pape n'est qu'un point lumineux au berceau du christianisme. Ce point lumineux grandit imperceptiblement, s'étend, prend un nouvel éclat qui pâlit quelquefois sans se perdre jamais.

L'application des promesses de Notre-Seigneur à Pierre n'est pas toujours faite à l'Église romaine explicitement, mais elle est toujours présumée, et lorsque des témoignages authentiques attestent cette application, nulle réclamation ne s'élève pour en diminuer le poids. Cette vérité, ainsi que plusieurs autres qui forment l'essence du christianisme, n'est rappelée qu'à de longs intervalles, mais elle n'est jamais ni méconnue, ni contestée.

Théodoret [1] dit, en parlant de Dioscore d'Alexandrie : « Il vante sans cesse la chaire de saint Marc, mais il sait bien que saint Pierre était le maître de saint Marc, le premier et le chef des

[1] Dans les Dialogues contre les Eutychéens.

apôtres. » Que peut opposer Philarète à ce témoignage si souvent renouvelé dans l'antiquité, où on n'a cessé de considérer saint Pierre comme la tête du corps apostolique? Le pas est glissant. Quand on veut priver le pape de ses prérogatives, il faut finir par attaquer les droits de saint Pierre, et c'est ce que Philarète fait dans son livre.

La suprématie du pape, considérée comme centre de l'unité, est loin d'être une opinion nouvelle. Si, comme le prétendent les grecs et les protestants, cette doctrine était née seulement au sixième siècle, il est évident qu'en tombant alors en plein monde chrétien, avec le double caractère de la nouveauté et de l'usurpation, elle y aurait soulevé la révolte et motivé mille réclamations. Non seulement les Églises d'Orient et d'Afrique se seraient élevées contre elle, mais les évêques occidentaux eux-mêmes, n'auraient pas supporté patiemment que l'évêque de Rome devînt leur maître, si précédemment il eût été leur égal. Si la foi, le respect dû aux principes établis n'avaient animé le zèle de tous, l'ambition de quelques-uns n'eût-elle pas, du moins, fait entendre une protestation? Je m'en remets à ceux qui voudront lire l'histoire de

ces siècles-là, je ne dis pas sans prévention (ma propre expérience me prouve que la prévention la plus forte ne serait pas un obstacle suffisant), mais seulement avec quelque désir, quelqu'amour de la vérité.

Je suis frappée de voir que dans tous les passages de saint Basile, de saint Grégoire et des autres Pères et docteurs orientaux cités par Fleury, il n'y a rien de favorable aux idées des catholiques sur la primauté de droit divin de la chaire de saint Pierre. Cela prouverait-il que saint Basile ne s'y accordait pas? Nullement. Le silence absolu de saint Basile sur ce point, ne prouve pas plus contre cette vérité que contre tant d'autres, qui par cela même qu'elles étaient solidement établies, n'appelaient ni la discussion, ni même le développement. Dans les nombreux passages que Fleury cite de saint Ambroise, aucun non plus n'effleure ce sujet. En conclura-t-on que saint Ambroise, dont le siége relevait immédiatement du patriarche d'Occident, méconnaissait sa juridiction?

Les patriarches de Constantinople, dont l'ambition jalouse est bien connue, recouraient cependant à cette suprême autorité dans tous les cas impor-

tants, et malgré leurs empiétements et leurs prétentions toujours croissantes, aucune histoire, plus que la leur, ne démontre que le centre de l'autorité ecclésiastique était dans l'Église romaine.

Les évêques d'Orient auraient bien tort de se prévaloir du titre de *frère*, que le pape leur a toujours donné, pour en conclure l'*égalité*, puisque malgré sa juridiction immédiate sur les évêques d'Occident, il ne les a jamais traités autrement.

Une chose bien remarquable, c'est que la puissance temporelle si amèrement reprochée aux papes comme le plus odieux de leurs écarts, a précédé de beaucoup le temps de la séparation, puisque c'est Pepin qui en a jeté les fondements, et Charlemagne qui l'a sanctionnée avec tant de solennité en 800[1]. C'était donc chose établie, et avec assez d'éclat, sans que cependant les Églises d'Orient y vissent un motif de séparation.

[1] Pour en revenir à l'Église romaine, dit Fleury, il serait très-injuste de lui disputer la souveraineté de Rome et d'une grande partie de l'Italie, dont elle est en possession depuis tant de siècles, puisque la plupart des souverains n'ont pas de meilleur titre que la possession. Voltaire répète quelque part mot à mot ce que dit ici Fleury. (Note de Mme Swetchine.)



La difficulté sur la procession du Saint-Esprit [1] ne fut pas non plus considérée comme un motif de rupture ; car, si l'opinion professée au concile de Tolède par les Occidentaux leur fut reprochée par les grecs en 769 au concile de Gentilly, où les ambassadeurs de l'empereur de Constantinople siégeaient près de Pepin, du moins cette prétendue erreur n'amena point alors de séparation, et n'empêcha nullement les légats du pape Adrien de tenir le premier rang au deuxième concile de Nicée (7me œcuménique, en 787).

Ces faits doivent montrer combien peu les sujets de division allégués sont véritables. La raison essentielle est bien plutôt dans l'irritation que ressentirent les empereurs de Constantinople, en voyant les papes s'affranchir de leur joug temporel.

Ce grief resta comme assoupi jusqu'au temps de Photius, dont l'ambition blessée et trompée n'eut qu'à jeter une étincelle pour enflammer les matières combustibles amassées depuis longtemps. Qu'on examine sans prévention le caractère de Photius, tel que l'histoire nous le peint ; celui de Michel

[1] Conformément à la doctrine de saint Hilaire, de saint Ambroise, de saint Augustin et des plus illustres docteurs de l'Église d'Occident, le concile de Tolède (589) proclama que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, et ajouta la formule *Filioque* au symbole de Nicée.

Cérulaire, préfet ambitieux qui faisait trembler l'empereur, et l'on verra s'ils ne sont pas dignes en tout, d'être mis sur la même ligne que les chefs des insurrections religieuses plus modernes. Comme on doit s'honorer d'être les représentants de ces fondateurs de doctrines nouvelles !

L'orgueil de Photius contenait en lui-même depuis longtemps un germe de division, mais dans les commencements de ses démêlés avec le Saint-Siége, il osait si peu porter sa coupable pensée jusqu'à une rupture ouverte, que nulle part plus que dans la première partie de l'histoire de son patriarchat et dans les difficultés qui survinrent plus tard, on ne voit l'autorité de l'Église romaine étendre son influence sur toutes les autres. Photius s'interdit longtemps d'attaquer un pouvoir vénéré; et tout en se livrant aux personnalités les plus injurieuses, il respectait encore une base consacrée. Les croyances qui s'appuyaient sur cette base étaient alors trop ancrées dans la conviction générale, pour qu'on osât les heurter de front; avant d'en venir là, il fallait préparer les voies, entraîner doucement les esprits qu'on voulait égarer, affaiblir de plus en plus les liens d'habitude, éluder le pouvoir au lieu de le combattre, faire enfin, pour tout dire, ce qu'on lui vit faire avant qu'il eut révélé son détestable dessein.

On veut toujours s'en prendre aux institutions, les détruire ou les changer ; mais les plus parfaites de toutes ne vont qu'au moyen des hommes, et l'on prend les vices et les imperfections de ceux-ci pour les vices et les imperfections des institutions elles-mêmes.

La discussion, et même la contestation, a toujours servi à établir sur des bases plus fortes, à entourer de plus d'éclat, à fortifier la conviction des vérités professées par l'Église catholique. La primauté du pape avait été admise jusqu'au neuvième siècle, mais lorsque la servilité des évêques d'Orient, unie à l'esprit dominateur et entreprenant du patriarche de Constantinople, parurent méconnaître la suprématie de l'Église romaine, elle rechercha ses titres, elle accumula les preuves de ses droits ; ils furent établis invinciblement. Cette doctrine, crue de toute antiquité, fut manifestée par les plus hauts témoignages, elle fut revêtue de formes plus fixes et plus imposantes ; on ne crut pas pouvoir trop faire pour se mettre à l'abri d'auda-

cieuses dénégations. Alors, aux expressions d'*Évêque des évêques*, dont les saints Pères s'étaient toujours servis, on substitua les titres plus modernes de *Souverain pontife*, de *Vicaire de Jésus-Christ*, afin de manifester plus hautement les prérogatives de ce siége qui, plus heureux que les autres, voit ses droits consacrés dans le même livre qui atteste les droits de son divin fondateur.

Dans le cours de l'histoire, on voit souvent la barque de saint Pierre exposée à de grands dangers, mais à peine un saint tremblement a-t-il saisi le fidèle, à peine a-t-il eu le temps de lever au ciel des yeux pleins de larmes pour lui demander ce que deviendront ses espérances, que les éléments s'apaisent et le calme se rétablit. Le Seigneur peut souvent nous dire : Hommes de peu de foi, pourquoi doutez-vous ?

Plusieurs Pères de l'Église assignent aux fauteurs des schismes qui ont divisé l'Église, un plus haut degré de culpabilité qu'à l'idolâtrie même. « Par le martyre pour éviter l'idolâtrie, dit saint Denis d'Alexandrie, on souffre pour son âme ; subir le martyre pour éviter le schisme, c'est souffrir pour toute l'Église. »

« Convertissez les hérétiques et éclairez les infidèles. » Un sens profond est caché dans ces simples paroles. L'ignorance de l'infidélité est souvent invincible, celle de l'hérétique volontaire ; c'est la lumière qui manque à l'un, c'est la docilité qui manque à l'autre ; l'esprit s'éclaire, mais c'est le cœur qui se convertit, et de l'hérétique à l'infidèle, souvent il y a aussi loin que de la raison à la conscience.

L'histoire du siége de Constantinople démontre mieux que toute autre ce qu'est l'état d'une Église soumise au pouvoir séculier. La persécution eût rassemblé moins de maux sur elle, que l'incommode et subtile préoccupation des empereurs d'Orient soit hérétiques, soit orthodoxes, qui venaient si souvent et si mal à propos se mêler des affaires de la religion. Les patriarches de Constantinople étaient sous la férule des empereurs qui dictaient leurs décrets et ne laissaient aucune liberté à leurs décisions. Si Constantinople avait été le siége supérieur, le centre de l'unité, on ne peut ni concevoir ce que la religion fût devenue, ni assez reconnaître la protection dont Dieu couvrit son Église en éloignant les empereurs du séjour de Rome. Il faut le recon-

naître, l'histoire de toute l'Église n'offre pas un siége dont la foi ait été plus souvent égarée que celle du siége de Constantinople, tandis qu'on trouve, ce me semble, dans les malheurs de Rome une fidèle image de ses torts, de ses abus transitoires, mais toujours partiels, et qui n'ont jamais attaqué le principe de son existence. Pour elle des maux, des envahissements passagers ; pour Constantinople, une servitude dont les siècles ont rivé la chaîne. Ah ! combien l'épreuve de Rome est loin de porter le caractère de la réprobation !

L'Église et l'Église grecque sont l'une vis-à-vis de l'autre comme ces couleurs à demi assorties, qui choquent d'autant plus qu'elles sont plus près d'être semblables sans l'être tout-à-fait.

Une chose qui mérite d'être observée, c'est la complète et absolue stérilité dont l'Église d'Orient est frappée depuis la séparation. Tant qu'elle a fait corps avec l'Église universelle, elle n'a cessé de produire de grands évêques, des talents admirables, toutes les richesses de la vertu et du savoir. On

dirait qu'après avoir éclipsé l'Occident, elle est rentrée, par le simple effet de la scission, dans une nuit profonde. Hélas! toutes ces branches détachées du véritable tronc, ne paraissent pas avoir la destinée de la baguette d'Aaron qui refleurit dans l'arche! Les siècles qui consolident leur opiniâtre révolte, achèvent aussi de dessécher ce peu de sève qui circulait encore dans leur sein.

Pour peu qu'on se dégage des suggestions de la haine, on voit qu'en dehors de l'autorité dont les promesses de Jésus-Christ ont investi l'Église, il n'existe aucun moyen de savoir ce qui oblige ou n'oblige pas la foi. Sans cette autorité, à quelle balance pèserait-on l'importance relative des dogmes? Quel terme prendrait-on pour regarder la religion comme fixée? Chacun n'aurait-il pas le droit de choisir ce qui lui convient, de rejeter ce qui l'effarouche ou lui déplaît, en un mot de faire de l'éclectisme, ce qui, en matière de religion, est tout-à-fait absurde?

Hors de l'Église point de salut! c'est le cri de ralliement des véritables chrétiens; il retentit sans interruption depuis l'institution du christianisme jusqu'à nos jours. Avant la séparation, il n'était

venu à l'esprit d'aucun sectaire qu'il pût y avoir deux Églises, deux Foi dans lesquelles on pût indistinctement se sauver. Ceux qui seraient tentés de se récrier, ne voient-ils pas d'ailleurs qu'en étendant la tolérance à tout ce qui est chrétien, ils éloignent la difficulté sans la vaincre ? Puisqu'ils parlent de miséricorde, de justice de Dieu, comment les restreignent-ils seulement à ce qui est chrétien? En réalité, ils font comme nous, ils se gardent de toucher au voile sacré dont Dieu a couvert ses desseins sur les destinées futures des peuples qui n'ont pas encore reçu les lumières du christianisme, et sans ébranler la vérité, dont nous demeurons les dépositaires, ils se fient à lui du soin de tout concilier sans blesser la justice.

Quoi qu'en dise l'erreur, la profession publique et hautement avouée de cette vérité fondamentale : Hors de l'Église point de salut, ne se montre jamais comme le caractère exclusif de cette Église catholique dont la doctrine est restée si pure, malgré les vices et les crimes de quelques-uns de ses pasteurs. Nulle part plus que là, je n'admire la noble et divine immobilité de l'Église au milieu des clameurs des sectaires et de la haine de l'ignorance.

Dans tous les ouvrages où le Saint-Siége est attaqué, les mots d'incapacité, de despotisme, d'astuce, de perfidie, se retrouvent sans cesse ; la prévention, les préjugés populaires, l'imbécillité d'un faisceau de siècles, peuvent à peine, selon ces auteurs, sauver les papes des conséquences de leurs fautes, de leur incurie et de leurs perpétuels mensonges ; il est impossible enfin, d'après eux, que le hasard, ce dieu qui les a longtemps servis, n'amène leur chute comme il a amené leurs succès. En considérant les choses sous un point de vue purement philosophique, il me semble que la lutte si ancienne et si difficile que le Saint-Siége soutient, devrait exciter d'autres pensées. Combien ne faut-il pas, en effet, que ses droits soient profondément gravés dans l'esprit des peuples pour se maintenir ou pour être ainsi ressaisis ! Qu'est-ce donc que ce pouvoir toujours identique, toujours possédé au même titre, souvent méconnu, toujours combattu et toujours victorieux, non-seulement des atteintes qu'on lui porte, mais encore de ses propres fautes? Plus on insisterait sur l'impéritie, la mauvaise foi, l'astuce, les coupables et ambitieuses usurpations des papes, et plus on rendrait le problème de leur longue existence difficile à résoudre. Le temps n'épargne aucune injustice, il démontre invariablement que toutes sont incompatibles avec la

durée. Par des moyens coupables, on peut s'élever rapidement, mais si l'on tombe, on ne se relève plus de sa chute ; le bon droit, la vertu et le génie, peuvent seuls faillir sans se tuer. Il y a eu des papes coupables, ambitieux, dominateurs, d'accord ; mais que conclure raisonnablement du fait incontestable de la durée de l'institution, si ce n'est qu'un élément conservateur domine toutes les causes partielles de destruction, et que si l'on explique, à bon droit, la chute des empires par le mal secret et moral qui les mine, il serait insensé de prétendre que ce qui détruit les empires fait vivre la papauté.

Dans l'ensemble comme dans les différentes parties qui constituent l'Eglise, on suit un développement progressif. La croyance elle-même ayant été étendue et fixée dans le temps, pourquoi l'autorité centrale, seul principe d'unité, ne serait-elle pas accrue à mesure que les besoins de l'Eglise, qui s'étendaient de plus en plus sur la surface du monde, le rendaient nécessaire. Sans doute, le pouvoir des papes s'est renforcé depuis les premiers temps, tel qu'au sortir d'un profond souterrain, on entrevoit le soleil comme un point

faible et presque imperceptible, puis à mesure qu'on avance il grandit, s'étend, s'anime de nouveaux feux et jette enfin la lumière par torrents. Voilà les accroissements progressifs de ce pouvoir des évêques de Rome, mais toujours, comme dit Pascal, toujours on le voit.

« La vérité, dit un autre écrivain, ne se montre qu'autant qu'elle devient nécessaire ; c'est le temps et non l'homme qui la découvre. »

D'ailleurs, selon la réflexion profonde et ingénieuse de M. de Maistre, s'entend-on bien sur ce qu'on appelle les premiers temps? De quelle durée peuvent être les premiers temps d'une institution faite pour aller au-delà des temps et des mondes?

Jusqu'à l'année 785, la confession sacramentale ne fut ordonnée par aucun concile. On la trouve, pour la première fois, dans l'instruction de Théodulphe d'Orléans à ses prêtres. Dira-t-on que jusque-là la confession auriculaire ait été inconnue dans l'Église? Les protestants le diront ; mais il faut faire attention que si l'on veut rejeter, comme eux, tout ce qui est de tradition, se tenir uniquement aux livres saints, ne point consulter l'esprit

de l'Église à ses différentes époques, il faudra effacer de la croyance des grecs bien des choses qui leur sont chères.

L'Église n'a jamais ajouté à sa croyance; ses décisions manifestaient seulement ce qui avait été cru jusqu'alors, et tout point de doctrine reconnu à une époque, solennellement, sans opposition, annonce que précédemment il l'avait toujours été d'une manière implicite. L'Église fait en cela, pour là foi, ce que l'assentiment universel a fait pour des points de morale crus obscurément, et qui n'avaient pas subi l'épreuve de la contestation. La discussion, d'une part, et l'autorité de l'autre, mirent au grand jour ce qui avait vécu jusque-là dans le fond des esprits et des consciences.

D'ailleurs, on ne le répétera jamais assez, se soustraire à l'autorité, c'est se jeter dans les plus étranges difficultés. Les pratiques, les dogmes les plus révérés ne reposent que sur l'infaillibilité promise par Jésus-Christ à son Eglise; cette infaillibilité est la base de tout; si vous l'ôtez, rien n'est posé, et les logiciens les plus conséquents sont alors ceux qui détruisent le plus hardiment les croyances antiques, et se livrent avec le plus d'abandon à leur sens personnel.

Si, après avoir médité les paroles de l'Évangile, après avoir examiné les matériaux historiques, après avoir raisonné selon les lois de la logique la plus simple, la plus à portée de tous, on en vient à prendre en considération les faits tels qu'ils existent aujourd'hui, et à jeter un regard sur le contraste offert par les deux Églises grecque et romaine, qui pourrait balancer? Ne s'écrie-t-on pas alors avec Bossuet: « Quel état, et quel état! »

Quant aux différends relatifs aux dogmes qui séparent les Églises d'Orient et d'Occident, il y a certainement des difficultés pour cette dernière; mais pour admettre l'autre comme la seule vraie, cela ne peut venir à l'esprit de personne. C'est à peu près comme disait Voltaire en parlant du péché originel: « Si d'une part il offre des difficultés, de l'autre il y aurait des absurdités à dévorer. »

On est beaucoup plus près de la vérité, aujourd'hui, en se faisant catholique, qu'en restant attaché à la religion grecque, telle que le protestantisme et le mysticisme nous l'ont faite.

Si quelqu'un dans le monde a désiré rester grec en toute conscience et après un examen

proportionné à ses forces, je puis dire que c'est moi !

Peut-on concevoir ce que j'éprouve ; j'aime ardemment mon Église, et je suis puissamment entraînée vers une autre. Mon Dieu, cela ne prouverait-il pas l'identité des deux, le malheur plus que l'injustice de leur séparation ? Peut-être cette séparation n'est-elle coupable, n'existe-t-elle même qu'aux yeux des hommes, tandis qu'aux vôtres les deux Églises n'ont cessé de se confondre dans tous les droits que donne votre amour. Un anneau manque à cette chaîne brisée ; qui sait si, brisée à mes yeux, elle ne retrouve pas en vous un lien invisible ! Ah, si dès à présent vous vouliez donner au monde le magnifique et touchant spectacle de chrétiens réunis dans une même foi et dans une même espérance ! Si, du moins, les deux Églises, après avoir cessé d'être unies, sans cesser d'être sœurs, se réunissaient ! Mon Dieu, tout n'est-il pas entre vos mains, et votre miséricorde n'amènera-t-elle pas bientôt ce jour grand, ce jour mille fois heureux ?

Je ne sais à quoi cela tient, mais cette idée du catholicisme est étrangement pénétrante, elle se

glisse inaperçue, s'insinue jusqu'au fond de moi-même dans un moment de calme, m'arrache un assentiment que mon cœur accorde quoique mon esprit le dispute. — Celui-ci reste victorieux ; mais pour cela il faut que je lutte sans cesse et sans jamais m'abandonner à je ne sais quel penchant toujours plus vif, même quand il est moins fort que moi.

C'est en admirant la ferveur des premiers siècles, alors que Dieu parlait si efficacement aux hommes, que le dogme de la prédestination de ses élus se manifeste davantage. Quel changement inopiné dans les cœurs, quelles lumières pour les choses divines ! Au milieu des profondeurs de l'ignorance humaine, quelle foi, quelles œuvres, quel entier abandon de tout ce que quittaient ces chrétiens généreux ! Les plus durs sacrifices ne satisfaisaient pas l'ardeur de leur dévouement s'ils ne les conduisaient au martyre ; et ils l'accomplissaient avec une joie sans mélange. Après avoir une fois porté la main à la charrue, ils ne regardaient plus en arrière ; toutes les affections, tous les intérêts de la vie leur restaient indifférents. La terre devenait pour eux un lieu d'exil, tant leur

âme concentrée dans les pensées du ciel se trouvait étrangère à tout le reste.

On peut se résigner au blâme et à la désapprobation de la société, à la persécution et à la haine de ceux qui gouvernent, au dédain de la science orgueilleuse ou de l'ignorance malveillante, mais voir le lien de la charité brisé entre nos frères et nous, se voir exilée et proscrite au milieu des siens, scandaliser les pauvres et les petits, affliger l'amitié, mettre le doute et le soupçon dans toutes ses relations; donner, en quelque sorte, les mains à sa propre destinée pour la détruire; changer ce qui est la vie, la recommencer par de nouveaux hasards; ah, qu'il serait moins cruel de mourir! Mais aussi, rendre hommage à la vérité, braver la terre en se confiant au ciel, obéir à la conscience, immoler à Dieu ses dernières attaches, s'écrier dans un suprême sacrifice: *Consummatum est*. Ah! n'est-ce pas un besoin mille fois plus impérieux que l'instinct d'un bonheur, après tout mélangé et périssable?

« Celui qui a dans le ciel un témoin de sa vie, dit saint Grégoire à Théatiste [1], ne doit pas

[1] Recueil des lettres de saint Grégoire.

craindre le jugement des hommes sur la terre. » Nous devons mépriser le scandale de ceux que nous ne pouvons contenter, mais quand nous pouvons l'arrêter sans pécher, nous le devons.

Il y a dans la religion catholique une force inexprimable et toute divine, une certaine attraction, un ciment pour lier toutes les parties entre elles. « O mère, après tant de siècles vous êtes encore féconde ; o épouse, vous enfantez sans cesse à votre époux, dans toutes les extrémités de l'univers[1]. »

Cette vigueur de végétation s'exerce dans le mal comme dans le bien ; ce qui ailleurs est en bas-relief, là est en ronde bosse. Ce sont des couleurs tranchantes qui manifestent au loin les objets ; il me semble voir les terres du pays d'Afrique où « rien, selon les paroles d'un voyageur, n'est indifférent ; tout y a une odeur, une saveur, une vertu ou une malignité particulière : tout est délicieux, salutaire ou funeste ; on y trouve cette surabondance de sève, inconnue partout ailleurs. »

[1] Cette pensée se trouve équivalemment dans le sermon de Bossuet sur l'unité de l'Église, 1re partie, et dans un sermon de Fénelon sur l'Épiphanie.

Dans les moments où mon âme est bien disposée, où les liens humains disparaissent à mes yeux, je trouve presque de la douceur à m'abandonner à la voix de ma conscience, à tout sacrifier à la vérité. Je sens davantage alors l'importance de mes recherches, la nécessité de suivre le sentier parsemé de ronces et d'épines qu'elles semblent me tracer. Mon Dieu, puis-je balancer entre des mouvements qui sont l'expression pure et simple de mon âme rendue à elle-même par le calme de la solitude et de la prière; puis-je balancer entre ces mouvements et les impressions qui naissent dans l'irritation des salons, la distraction du monde et le trouble de l'esprit, à l'approche d'un grand sacrifice?

On prétendrait en vain que la religion étant une chose de sentiment, nous devons suivre sans examen celle de nos pères. Où en serait le christianisme si cet axiome avait prévalu?

Comme les différents peuples soumis à un même sceptre, varient la forme de leurs hommages, de même aussi nos facultés doivent rendre à Dieu ce qui est à Dieu, selon les lois qui les constituent : notre cœur par l'amour, notre volonté par le dévouement, notre esprit par la recherche de la vérité, qui, une fois trouvée, doit dominer tout notre être et le soumettre.

La crainte de la responsabilité n'est légitime que jusqu'au point où cette crainte n'empêche pas d'agir; car enfin, il ne faut pas que l'égoïsme de la paresse porte le même caractère que la délicatesse d'une conscience timorée.

Le bonheur d'un succès utile mérite bien que l'on risque quelque chose; et d'ailleurs, celui qui, sans intrusion et sans présomption, a fait de son mieux, peut être tranquille.

En prenant un parti courageux et difficile, on voit clairement les peines et les dangers que l'on affronte; mais, qui a jamais pu calculer tous ceux qu'il évitait : d'un côté, c'est un certain nombre de chances contraires; de l'autre, c'est l'infini!

Quand les idées sont fixées, les objections vaincues, la foi établie, attendre que l'âge ait pesé sur

la force de l'esprit et du caractère, serait une imprudence criminelle. Qu'est-ce qu'un sacrifice ajourné à la vieillesse, rejeté jusqu'à l'heure de la mort? C'est le fruit dans toute sa maturité, qui est une agréable offrande, et l'on ne peut trop se hâter de vivre dans la religion où l'on voudrait mourir.

Employons tous nos soins à nous procurer ce que si justement nous nommons le bien suprême, dont chacun de nos jours, mais surtout le dernier, a un si grand besoin; avec ce bien, le plus pauvre ne manquera de rien, et sans lui, le plus riche sera pauvre [1].

Un catholique n'a du moins à combattre que les autres communions : ses ennemis ne sont pas dans son sein. —Un grec, aujourd'hui, doit lutter contre les siens, qui presque tous, si la religion est pour eux une chose importante, sont entraînés aux opinions les plus divergentes. Jusqu'ici je n'ai point rencontré un grec qui le fût véritablement. Non

[1] What good, what true, what fit we justly call
Let this be all our care, for this is all :
To bury this treasure up, and hoard with heart
What ev'ry day will want, and most the last
This done the poorest can no wants endure,
And this not done, the richest must be poor.
POPE.



seulement les fidèles dévient, mais les pasteurs s'égarent, en laissant loin d'eux la doctrine qu'ils devaient défendre.

Sans doute, le bonheur de trouver une croyance en parfait accord avec les besoins de mon intelligence et de mon âme, a été chèrement acheté : j'ai beaucoup souffert, et qui peut prévoir ce que je souffrirai encore! Mais loin de regretter mes pénibles efforts pour arriver à la vérité, les sacrifices qu'elle a exigés, je ne voudrais pas aujourd'hui avoir toujours reposé dans son sein, je suis trop heureuse de m'y jeter! Ma foi est pour moi ce que Benjamin était pour Rachel, l'enfant de ma douleur, et qui doute que les déchirements de Rachel n'aient accru sa tendresse? Mon Dieu, je me jette à vos pieds à corps et âme perdus; apprenez-moi à vous fléchir.

C'est dans les peines dont il nous dédommage, qu'on peut s'assurer de la puissance de l'objet qui y fait contrepoids. La conversion que vient de subir mon esprit, met aux prises mes répugnances naturelles avec des démonstrations invincibles; elle compromet mon existence, afflige mon orgueil, inquiète mon cœur par toutes les désertions dont elle le menace, et cependant une douceur inconnue, immense, pleine de charme et de suavité, domine toutes mes impressions.

L'exaltation à un certain degré, pourrait expliquer des effets si contradictoires ; mais la marche même que j'ai suivie, ma longue et imperturbable patience, tout jusqu'au genre des études que j'ai faites, exclut la puissance de l'imagination. Je me suis livrée à ce qui était le plus opposé à moi-même, à des recherches froides, sèches, aux faits dépouillés de tout prestige, et me suis abandonnée tout au plus à l'entraînement du syllogisme. Pour arriver à la vérité, j'ai emprunté au protestantisme sa marche, quoique mon but fût bien différent du sien, puisque mes recherches se bornaient à trouver la trace de l'autorité légitime, cette pierre angulaire que les protestants rejettent et qui seule cependant justifie la promesse de Notre-Seigneur.

Je puis dire que j'ai redouté l'éloquence, comme on peut fuir la magie quand on y croit; que je me suis soustraite à l'ascendant du génie, comme à celui de l'amitié, et que j'ai écarté le sentiment comme complice de mes trop longues hésitations. Croit-on se passer de l'influence de la vérité, pour expliquer la certitude d'une compensation possible à tout ce que je quitte, à tout ce qui me quittera? Par quoi donc remplirait-on le vide? — Mais vous avez choisi votre religion? me dira-t-on peut-être. — Non, ce n'est pas exact, car on ne choisit pas la vérité, elle s'impose au libre arbitre, et comme le

dit excellemment saint Maxime : « Il n'y a ni accusation, ni consolation si fortes que celles de la conscience. »

C'est parce que je suis restée également soumise et exacte dans l'observance des dogmes et des rites grecs, que j'ai été conduite à m'assurer de ce qui manquait à l'intégrité de cette Église, et à me donner à celle dont les murs, de structure divine, ne peuvent jamais connaître ni brèche, ni lésion.

Si comme tant d'autres, j'avais voulu par l'incrédulité ou le faux mysticisme, démolir pierre par pierre une Église qui ne répondait pas aux besoins de mon intelligence, Dieu aurait sans doute permis que je me fusse égarée dans de fausses voies; mais mon respect est resté inviolable jusque dans ma défection. Seulement l'édifice inachevé, sans comble, ouvrant à ses moins intrépides ennemis ses flancs lézardés, a cessé de me paraître un sûr asile, et j'ai tourné mes regards et mes vœux vers cette Sion terrestre : *In atriis tuis, Jerusalem, Jerusalem quæ ædificatur ut civitas, cujus participatio ejus in idipsum* [1].

[1] Psaume CXXI, 2, 3.

Ma dernière communion dans l'Église grecque, le 29 juillet 1815, dans la chapelle du château de Peterhoff, avait été faite dans le but unique de voir dissiper les très-légers doutes qui m'arrêtaient encore. Le bon Dieu ne se méprit pas au choix du moyen, et le 27 octobre (8 novembre) de la même année, je faisais mon abjuration.

En souvenance du secours reçu, qui reportait aux saints apôtres une partie de ma reconnaissance, j'écrivis la prière suivante :

O saints apôtres Pierre et Paul,

Du sein de la barque divine, daignez m'attirer à vous ! Aux approches de votre solennité sainte, ma gratitude s'émeut et ma confiance redouble. Gémeaux célestes, vous avez ouvert mes yeux, pressez mes pas. Que votre main tendue me soutienne encore ! Vous m'avez fait vaincre les flots, ô saints nautoniers de Jésus-Christ, à présent ouvrez-moi le port.

DE LA VÉRITÉ

DU CHRISTIANISME

I

DE LA VÉRITÉ

DU CHRISTIANISME

MÉLANGES

LES MIRACLES ET LA DOCTRINE. — Rayez les miracles, et tâchez d'expliquer l'influence exercée par Moïse et Jésus-Christ sur leur temps.

Laissez subsister les miracles en rayant la doctrine, et voyez si l'Evangile enlèverait les esprits. Les deux sont nécessaires, mais les temps semblent avoir leurs préférences; les uns sont plus accessibles à l'action extérieure, les autres à l'action du dedans.

INTÉGRITÉ DE LA FOI. — Toutes les vérités religieusement crues moins *une*, équivaudraient à la négation de toutes les vérités.

Cela paraît excessif; mais la morale fait-elle différemment? Reconnaîtrions-nous son caractère sacré dans un code qui légitimerait une infraction notable à un de ses préceptes? Le christianisme n'en demande pas davantage. Qu'on applique à la foi, pour la faire complète, ce qu'on exige de la morale pour être reconnue intégrale, il en résultera que quiconque nierait un seul dogme en se soumettant à tous les autres, serait aussi coupable d'erreur, que celui qui à la pratique de toutes les vertus, joindrait l'abandon à un seul vice.

TÉMOIGNAGE DES PROPHÉTIES. — Les deux plus grands, plus anciens, plus importants témoignages rendus à la divinité du christianisme, sont d'une part les prophéties accomplies dans l'état du peuple juif, de l'autre, les promesses accomplies dans la suite non interrompue des successeurs de saint Pierre. Ces deux puissants et visibles arguments,

contemporains de l'établissement du christianisme, ont son impérissable durée; visibles sur la terre, ils sont encore le type des deux états de la vie à venir, le triomphe de la justice et le triomphe de la miséricorde.

LES MOYENS D'ACTION DU PAGANISME. — Qu'on dépouille le paganisme de son luxe de vie extérieure, de ses arts, de son étroite liaison avec les institutions civiles, avec tous les intérêts de la patrie terrestre, de ses fêtes, de ses enivrantes couronnes, de ses plaisirs corrompus ou efféminés, de cette pompe du culte qui s'alliait à celle de la nature; de cette fête perpétuelle dans laquelle il jetait la vie et qui contrastait si étrangement avec elle; qu'on le dépouille de tant de prestiges, et puis qu'on juge si un moment il aurait pu s'en passer. Qu'on lui ôte ces moyens de séduction et d'empire sur l'imagination, et on le verra s'évaporer comme quelques grains d'encens aux rayons du soleil, ne laissant après lui que les débris des faibles et incertains supports qui l'établissaient dans la conscience des hommes.

PROGRÈS DU CHRISTIANISME. — Qu'est-ce qu'on a jamais pu voir de semblable dans l'univers aux rapides et solides progrès du christianisme, à la force ascendante d'une institution qui s'assimilait les idées et les mœurs, qui concentrait toutes les influences morales pour dominer par elles? La force, la gloire des armes, un système tout sensuel explique sans difficulté l'entraînement des nations de l'Asie sous les drapeaux de Mahomet; mais une loi d'amour céleste et d'intelligence pure subjuguant un peuple grossier, est un phénomène qui, cette fois seulement, apparut sur la terre.

Douze hommes ont concentré en eux toute la lumière évangélique.

Du temps d'Abraham, également pendant que la terre était déjà peuplée, la vérité divine se confiait par une révélation toute particulière, à un homme qui n'était le chef que d'une famille. Toujours la même économie providentielle : agir par les unités sur les masses, les opposer au monde, resserrer la lumière, pour ainsi dire, afin de la rendre plus vive.

LA RÉDEMPTION. — Unité des familles, unité des nations, unité du genre humain qui, aux yeux de

Dieu, n'est qu'une grande famille et par conséquent solidarité pour tous! La rédemption est la confirmation de cette idée, Dieu est venu pour tous, il nous a regardés tous comme ne formant qu'un homme. Honneur, gloire à celui-là seul qui a pu nous aimer tous, comme un père aime son fils, le frère son frère, l'ami son ami!

LA RÉVÉLATION. — Dieu supplée à toutes les omissions, à toutes les ignorances qu'il ne nous impute pas. Ne nous étonnons pas de nos surprises et de nos incompréhensions dans la conduite de Dieu à notre égard. Dans l'état actuel de nos intelligences, aucune vérité haute, aucune appréciation juste ne nous eût été possible sans la révélation implicite d'abord, explicite plus tard, qui nous en a été faite. Dieu a toujours parlé au monde, et le genre humain a vécu sur la parole de Dieu plus ou moins explicite. Les rayons partis du centre de vérité et de puissance, ont porté partout la lumière; tous les peuples comme tous les individus ont eu une part de cette vérité que la pensée du Très-Haut a voulu communiquer et s'est attachée à répandre. Si l'homme, à lui tout seul, n'eût jamais trouvé les vérités consacrées comme devoirs dans le Déca-

logue, n'est-il pas plus sensible et plus évident encore que jamais les béatitudes ne seraient tombées sous son sens. Il a donc fallu que Dieu consacrât dans les consciences, les grâces qu'il voulait faire respecter.

Le génie a beau faire des trouées dans le ciel, il retombe grossièrement l'instant d'après; toujours inégal à la grande tâche de la recherche de la vérité, incapable d'arriver par lui-même à sa libre et paisible possession, l'homme fait des prodiges d'intuition; il entrevoit, il saisit, mais ne possède, ne tient la vérité, n'est sûr de la tenir que lorsqu'elle lui vient de Dieu.

LA VITALITÉ DU CHRISTIANISME. — Quand on voit la religion chrétienne persécutée dans tous les lieux, à toutes les époques, il est simple d'en conclure que le premier caractère de la vérité, est de subir la persécution. On dirait que c'est là son état normal; car la persécution n'étant autre chose que la lutte violente des deux principes qui se partagent le monde, c'est dans ce mouvement et dans cette action que la vérité se développe, se dégage et se purifie. Aussi, jamais ne brille-t-elle ni si pure, ni si forte, ne vit-elle d'une vie si féconde,

si propre et si intense, que lorsqu'on croit la tuer dans ceux qui la défendent.

GUSTATE ET VIDETE. Goûtez et voyez ! — Il y a des mondes qui restent fermés pour ceux qui ne veulent pas y pénétrer. Le monde de la science n'est point pénétré par l'ignorant; le monde artistique par l'homme étranger aux arts; le monde des passions, par le cœur resté tranquille. Le monde spirituel serait-il donc le seul dont on eût le droit de parler sans le connaître? Pour l'homme placé en dehors de chacun de ces mondes, ils sont parfaitement incompréhensibles, il faut en avoir franchi le seuil pour se convaincre de leur très-réelle existence. L'homme ne sait guère que ce qu'il a senti, ni ne sait comprendre complétement peut-être que l'impression qu'il a subie. Ainsi, la vie dans sa plénitude ne se représente pas la mort, la santé ne se rend pas compte de la maladie; tout, dans les infirmités et l'affaiblissement de l'âge, est encore lettre close pour la jeunesse; le monde spirituel dans sa réalité sainte n'est compris que par le chrétien.

Gustate et videte, c'est la condition universelle pour savoir et juger. Mais, si chaque monde offre

à celui qui l'habite son point de départ, ses moyens, son but, combien ne doit-il pas être plus simple, plus nécessaire, que le monde pour lequel tous les autres sont faits et qui les résume, se place à leur tête, même rationnellement. Le monde spirituel procède par une marche à peu près analogue à celle que présentent toutes les initiations : d'abord quelques éléments saisis, quelques lueurs douteuses qui permettent d'apercevoir les ténèbres visibles du néant de toutes les choses qui passent; on marche à tâtons à ce qu'on croit déjà pouvoir appeler du nom de crépuscule, et puis on aperçoit plus distinctement les objets, leur accord, leur régularité, leur beauté, leur harmonie éternelle; le jour se lève enfin, le jour est levé. La perfection considérée comme moyen et Dieu seul comme but, fait entrevoir le secret de la destinée humaine. L'âme, pour la première fois, prend un juste sentiment de sa force, et pour la première fois aussi elle aperçoit au dehors d'elle le point d'appui qu'elle invoquait en vain pour soulever le fardeau de ses misères. L'admiration s'ajoute à la surprise lorsqu'elle voit que l'appui divin venu à son secours, ne lui propose que des lois déjà gravées en elle-même, au-dessus d'elle, mais en harmonie avec elle; que le bonheur qu'elle appelle et dont elle a soif est précisément celui qui lui est promis.

Ces promesses ne peuvent avoir rien de fallacieux, car à chaque pas fidèle, s'attachent des gages divins d'une félicité plus grande que la félicité déjà goûtée, et l'âme, en avançant, est éclairée, rassasiée, fortifiée. Plus de doute, plus d'hésitation, le monde spirituel révélé ainsi n'a ni ombre, ni mystère. Les vicissitudes, les inconstances s'agitent encore dans l'arène du combat, mais l'âme sait enfin où est l'immuable; elle sait où ses sacrifices et ses efforts pourront lui faire trouver un jour sans limites, sans interruption, sans mélange, enfin ce qu'elle a poursuivi inutilement en elle et hors d'elle.

Et l'on voudrait que cela seul qui *fut*, aux yeux qui ont pu tout comparer, fût la seule chose qui ne fût pas! On voudrait que cela seul qui ne donne pas de mécompte, qui tient plus qu'il ne promet, qui donne comme par surcroît des biens que le monde convoite et qu'il empoisonne, fût un don misérable et vain! que ce qui n'a jamais causé un regret aux approches de la mort, fût une faiblesse dans le cours de la vie! Ah! si l'erreur pouvait porter de semblables fruits, à quels caractères reconnaître la vérité?

LE MONDE SPIRITUEL ET LE MONDE NATUREL. — La religion révélée aux hommes devait nécessairement être conçue sur le même plan que l'univers qui a été créé pour eux. Elle devait se composer d'un corps visible et d'une âme cachée, et nous imposer dans le culte la dualité qui est en nous-mêmes.

Les lois que Dieu, être immatériel, impose aux purs esprits, doivent différer de celles qui nous sont imposées, en différer non par leur essence, mais par leur manifestation. Aux esprits, Dieu ne parle qu'esprit; aux intelligences liées indissolublement à des corps, Dieu parle un double langage, afin que la loi puisse les embrasser en totalité. De là vient que dans l'ordre auquel nous appartenons, tout principe spirituel doit se revêtir d'une forme, et que notre tâche est de le dégager de cette forme sensible. Quand ce principe spirituel appartient à la région de l'intelligence, nous arrivons en le dégageant de l'erreur, à la vérité. Quand il appartient à la région des sentiments et à la région morale, en le dégageant des passions, des désirs, des volontés de la nature, nous arrivons à la vertu.

Vérité et vertu, voilà les deux pôles de l'axe moral : la vérité qui est la vertu de l'esprit et la vertu qui est la vérité des choses du cœur. Vérité

et vertu, deux forces latentes que nous devons tirer de toutes les choses extérieures, et faire triompher par le sacrifice de tout ce qui combat en nous contre elles.

TRAVAIL DE DIEU DANS LES AMES. — Encore ici les choses spirituelles ont précisément la même marche que celles de la nature; on ne voit ni on n'entend croître l'herbe des prés, ou la laine des troupeaux, et pas davantage l'action de Dieu sur le cœur de l'homme. Elle commence souvent sans date précise, prend son accroissement dans le silence et dans l'ombre; on sait à peine qu'elle est, puis un beau jour on aperçoit un fort et vivace rejeton qui s'appuie sur de profondes racines. Ce rejeton se laisse oublier encore, et puis à travers mille dangers, mille traverses et des luttes contre d'innombrables ennemis, il arrive par une action difficile, à la plénitude d'une gloire très-pure, celle de faire et de manifester la volonté de Dieu. Dans cette renaissance, l'âme sait à peine ce que Dieu veut lui dire, un état nouveau s'annonce à elle par des mouvements, des bruits étranges, par des paroles secrètes et cependant entendues. On y

élève mille oppositions; tout en y songeant on s'en distrait et on revient à y songer encore; des rêves on passe à la pensée qui articule enfin les impressions vagues. Ces pensées se succèdent, elles se multiplient, et puis l'ennemi vient et en apparence détruit la moisson. Quelques épis ont échappé; ces épis sont pleins de bon grain, c'est l'action qui résulte enfin de la pensée victorieuse de l'hésitation. Cette action précise, positive, a presque toujours de la portée, et elle est quelquefois la pierre de l'alliance où le serment de Dieu vient défendre, contre leur inconstance, les serments des hommes.

D'autres fois, même pour ce qui doit surgir définitivement, le chaos vient encore remplacer la lumière, et la dévastation fait de nouveau disparaître le germe sans le détruire. Mais, qu'est-ce donc que cette chose si importante, qu'est-ce donc qu'un germe? Un germe est à la fois la chose la plus petite et la plus puissante; une chose qui commence tout et que rien ne peut commencer; il n'y a rien avant lui, rien, absolument rien. On ne fait pas un germe comme il ne se fait pas. Dieu le crée en le douant de toutes les conditions de l'existence. Il est comme un point souvent imperceptible, et toujours insaisissable. C'est quelque

chose qui est là, quelque chose de vivant, de fécond, d'actif, de puissant sous les apparences les plus contraires, et dont personne ne saurait expliquer la vertu.

Les faits historiques dans la conception divine, affectent les mêmes faiblesses, les mêmes mystères à leur origine, la même absence de couleurs tranchées. Sans doute les fins que se propose la Providence, soit dans le monde sensible, soit dans le monde des esprits, sont parfaitement déterminées, mais rien n'est moins annoncé.

Les gens passionnés et impatients voudraient faire prendre à Dieu la perpendiculaire; les philosophes lui assignent la spirale; mais avant de laisser surprendre sa marche, Dieu choisit ses routes et se plaît toujours à varier ses formes.

HARMONIES DU MONDE SPIRITUEL ET DU MONDE NATUREL. — Rien n'est identique dans ce monde et tout y est parallèle. Chaque chose peut être étudiée sous plus d'un aspect : les lignes qui représentent des ordres divers sont en rapport constant, elles se pénètrent par rayonnement mais en restant distinctes; la nature, le monde moral, le monde

intellectuel sont d'éternelles asymptotes, qui se rapprochent sans se toucher [1].

Chaque objet, chaque chose a sa philosophie, son sens positif, sa poésie, son sens rationnel. Si vous vous arrêtez à l'un d'eux, à l'exclusion des autres, d'une vérité partielle vous arrivez à une erreur d'ensemble; vous faites pour l'intelligence ce que la maladie fait pour le corps, la maladie n'étant que le développement de la vie égoïste d'un organe au mépris de l'économie de l'organisation générale.

La vérité est dans la perception totale des parties qui composent un tout; chacune demande une étude particulière. Il y a dans chaque objet, le point de vue spirituel, c'est-à-dire intérieur; le point de vue moral, naturel, humain, dans le sens du contact qu'il établit entre les hommes; le point de vue historique, c'est-à-dire le point de vue des faits, celui qui prend corps et place dans le domaine du temps. Tout cela est en puissance simultanée dans l'homme, en analogie avec la pensée qui a tout créé d'un mot.

[1] En géométrie, on nomme asymptote, une ligne qui, étant indéfiniment prolongée, s'approche continuellement d'une autre ligne aussi indéfiniment prolongée, de manière que sa distance à cette ligne ne devient jamais zéro absolu.

Chaque homme peut être étudié comme individu ou comme type d'une race, et chaque fait comme réalité ou comme figure.

La vérité ne peut jamais se découvrir que dans l'intégralité d'un objet. Pour l'étudier on le divise, c'est l'œuvre de notre faiblesse; mais c'est pour reconstituer son unité afin de la mieux connaître dans ce qui la compose. Ainsi, sous combien de faces la religion ne peut-elle pas être l'objet de notre étude! Sa vérité, sa beauté, sa puissance, son utilité, sa perpétuité. On peut partir de chacun de ces points divers pour s'élever à l'unité qui les rassemble, comme aussi descendre de son immortelle unité à chacune de ses parties.

L'idée historique donne les faits et les dates dans l'ordre du temps; l'idée morale, dans les fruits de salut; l'idée spirituelle, dans le dessein providentiel.

Si on demandait ce qu'il importe de traiter le plus respectueusement dans la religion, de son histoire, de sa morale ou de son dogme, je demanderais à mon tour, ce qu'il serait permis de sacrifier dans l'homme des différentes parties qui le composent. Si on se représentait l'histoire de la religion par les parties osseuses, sa morale par les muscles, sa partie dogmatique et ascétique par les fibres et les nerfs, serait-il très-raisonnable de

demander lequel de ces trois éléments de la vie animale est moins nécessaire à sa conservation? Un événement quelconque, pris au hasard, doit offrir selon la partie à laquelle l'étude s'attache, des enseignements divers également féconds : un enseignement de conduite humaine ou d'expérience, un enseignement moral, spirituel ou dogmatique. La complexité d'essence, réduite sous une même loi, ne forme qu'un seul tout.

LES DÉSORDRES DU MONDE PHYSIQUE ET LA DÉCHÉANCE DE L'HOMME. — Loin que l'impiété puisse se prévaloir des légers désordres qui apparaissent dans la nature, ils confirment dans toutes les parties de l'univers le dogme de la déchéance de l'homme qui fait la base de la religion révélée. S'il est tout simple que les chrétiens soient des membres souffrants, sous un chef couronné d'épines, je ne vois pas pourquoi le monde des corps n'aurait pas été entraîné par la chute des intelligences. Le caractère de la grandeur dans l'homme frappe bien plus que sa bassesse, partout le mal n'est que la négation du bien, le désordre la négation de l'ordre, ce qui prouve que c'est le bien et l'ordre qui sont l'état normal. Il en est de même pour la na-

ture. Comme dans son maître, l'homme, tout ce qui ne porte pas le signe de la sagesse divine est une exception; mais comme lui elle est punie, parce que dans lui elle a été coupable. C'est par le passé de l'homme que doit s'expliquer le passé de l'univers, leurs destinées présentes ne sauraient pas davantage être séparées; le monde jusqu'ici a cheminé avec l'homme, seulement le *monde* à la fin des temps aura *vieilli comme un manteau*, et l'homme régénéré, vainqueur du monde et de lui-même par Notre-Seigneur Jésus-Christ, demeurera avec lui d'âge en âge.

ÉGALITÉ DES INTELLIGENCES DEVANT LA FOI. — Une des beautés de notre doctrine, c'est d'avoir gradué nos obligations sur nos forces individuelles en séparant le conseil du précepte, et d'avoir réuni en même temps tous les esprits dans un même symbole. De grandes disproportions existent parmi les hommes pour tout ce qui est d'exécution; mais lorsqu'il s'agit de croire, toutes les intelligences sont de niveau puisqu'elles sont toutes à une égale distance des vérités révélées.

LE DOUTE. — Le doute dans les matières importantes, est coupable, s'il est sans souffrance et sans effort pour en sortir. A l'époque de l'émancipation de l'intelligence, à l'âge où le conflit des erreurs humaines la saisit et se presse autour d'elle, le doute peut venir de la force d'arrêt d'un esprit réservé et prudent; plus tard il ne prouverait que la faiblesse. Le doute, dans la première hypothèse, est l'enfantement de la vérité, une sorte de crise où toutes les facultés, toutes les puissances de l'âme sont excitées par la poursuite de la vérité; les ébranlements douloureux, les secousses, les déchirements accompagnent cet état auquel on peut appliquer les paroles de l'Évangile sur l'épouvante du dernier jour et *si ces temps n'avaient été abrégés, nul n'y aurait résisté.*

La définition de Fleury qui a dit : « Douter c'est ignorer » ne me paraît pas exacte. Il y a repos et absence de responsabilité dans l'ignorance, et c'est évidemment le contraire pour le doute.

Le doute est un don, le doute est une grâce. Quand les hommes l'excitent, il est stérile, il rend coupable; quand Dieu le fait naître, le mal porte en lui-même son remède.

Zacharie doute, Elisabeth se trouble de sa joie même, Marie seule croit. Marie et Abraham, vrais et puissants modèles à travers les siècles, types

de la foi, de la foi comme dévouement, de la foi comme sacrifice, de la foi qui accepte et s'humilie, de la foi qui se dévoue et s'exécute. La foi des deux sexes est marquée de son double sceau dans la foi de Marie et dans la foi d'Abraham.

LA RAISON ET LA FOI. — La philosophie hostile à la foi conduit fatalement à l'inactivité intellectuelle du scepticisme, et si la raison veut se retrouver elle-même, s'exercer noblement, largement, philosophiquement, il faut qu'elle retourne à la foi, parce qu'alors elle aura repos et activité dans une proportion exacte avec les forces de chaque intelligence.

LA LIBERTÉ ET LA FOI. — Pourquoi la foi n'enchaînerait-elle pas notre intelligence, comme la morale enchaîne nos actions? Cessons-nous d'être libres pour être vertueux? Pourquoi cesserions-nous d'être libres pour être croyants? La véritable liberté ne s'exerce-t-elle pas toujours dans un espace donné? ne lui faut-il pas un centre qui l'attire et une base qui l'appuie?

LES OBJECTIONS CONTRE LA FOI. — Les obstacles à la foi ne sont dans les intelligences ni un signe de supériorité, ni un signe de faiblesse. Les plus hauts génies se rangent à cet égard dans les rangs opposés, et la même scission arbitrairement déterminée, se rencontre à tous les degrés de la hiérarchie intellectuelle.

La foi et l'incroyance ne s'expliquent donc pas par la force des intelligences respectives, mais peut-être davantage par leur trempe et leurs qualités spéciales. Quelque chose d'aiguisé et de fin dispose l'esprit incrédule à la recherche des objections; l'esprit disposé à la foi procède par une manière plus large, plus haute et plus libre; il est moins délié, mais beaucoup plus *compréhensif*. La tendance de l'un le conduit à l'analyse, celle de l'autre à la synthèse. La foi s'empare de prime abord de toutes les lois générales; l'instinct raisonneur s'empare des exceptions; l'une étudie les objets dans leur totalité, leur vertu, leur aspect général; l'autre dans les détails de leurs innombrables divisions. Cette impossibilité d'expliquer la foi et l'incroyance par la seule trempe ou

vigueur de l'intelligence, conduirait à penser que la principale force des difficultés vient d'ailleurs. Peut-être, en cherchant bien, trouverait-on que c'est toujours par une certaine disposition du cœur, par l'absence d'un instinct humble, doux et aimant, que l'incrédulité s'explique. Il y a dans le désir, même inarticulé, que Dieu soit, qu'il ait parlé aux hommes, il y a dans ce désir un des gages les plus certains de la foi, non que l'imagination crée ce qu'elle désire, mais parce que Dieu sanctionne la disposition volontaire et aimable qui prépare la vertu. C'est le plus beau et le plus imposant spectacle de ce monde, que le génie s'inclinant respectueusement devant la foi, seule force qui ne subjugue que pour élever et dont les conquêtes soient nos propres victoires.

L'AUSTÉRITÉ DU CHRISTIANISME RÉPOND AUX BESOINS DE L'AME HUMAINE. — On reproche au christianisme son coloris sombre, on l'accuse de tout expliquer dans le monde par le crime et la douleur, et de reléguer dans un avenir inconnu ces ineffables félicités, ces vives et enivrantes joies dont notre âme est avide. Mais la vie offre-t-elle un autre tableau dans ses redoutables réalités? Tout

souffre, tout gémit ici-bas, et le christianisme, dans les faits historiques, dans les dogmes sur lesquels il s'appuie, dans la morale qui en découle, a résumé d'une main divine l'irréfragable et profonde misère de l'homme. L'enseignement du Christ s'adresse particulièrement aux coupables et aux faibles, hélas! tous les hommes sont l'un ou l'autre; sa religion appelle surtout les malheureux, voilà pourquoi elle est universelle. Elle détache du bonheur, n'est-il pas impossible? Elle bénit les larmes, avons-nous un autre héritage? Le christianisme nous annonce le Dieu trois fois saint, à qui il n'a pas suffi de créer l'homme, de le protéger, mais dont la miséricorde est descendue à l'aimer, à l'aimer le premier, à ne demander en échange de ce glorieux amour, qu'un amour qui soulage notre pauvre cœur de cette soif immense de bonheur, seul débris de sa grandeur primitive. En se donnant à lui, le Dieu des chrétiens donne à l'homme la certitude de pouvoir toujours aimer sur la terre, il ouvre devant lui l'espérance d'une vie de félicité, d'harmonie et de paix, il lui révèle le secret de ces désirs vagues et mystérieux qui, jusque dans les destinées les plus heureuses, entraînent puissamment vers un but innommé.

Le christianisme, c'est la solution de tous les

problèmes au fond de l'âme humaine, c'est la dernière raison de Dieu. Son point de départ, c'est que l'homme trompant les magnifiques desseins de Dieu, a fait son sort ; c'est encore, que la profonde misère dont il est l'artisan, modifiée sans cesse par une main réparatrice, peut s'élever de degrés en degrés à une réhabilitation complète.

Et quand il serait libre à vous de nier le bienfait du remède, le mal qu'il est venu guérir en subsisterait-il moins? Quand vous retrancheriez de cette terre en bannissant le christianisme, toute solide, sincère et intime grandeur, toute réelle et haute spiritualité, tout sacrifice consciencieux fait du présent à l'avenir ; quand vous frapperiez par cela même le ciel de néant, la nature humaine porterait-elle moins sa large et saignante cicatrice? en serait-elle moins ce que l'abjection du péché l'a faite? En écartant le premier dogme du christianisme, l'homme coupable et malheureux par sa volonté, vous devrez en conclure que la pensée de Dieu s'est résolue tout entière dans une œuvre imparfaite, et vous êtes forcé de convenir que tout ce qui nous afflige, accuserait son impuissance. Ah! il n'en est pas ainsi! l'univers est trop plein des preuves de la puissance divine pour que des lois sévères ou de légers désordres, soient autre chose que l'écho ou le reflet d'une

prévarication primitive, qui, lorsque les temps de lutte et d'expiation seront accomplis, fera place au règne dont chaque jour nous rappelons la promesse.

La bonté de Dieu pour l'homme éclate en preuves trop nombreuses, pour que cette bonté même ait été enchaînée autrement que par le respect envers une volonté créée libre. N'oublions jamais que le suprême honneur de l'homme est dans la liberté morale; on pourrait presque dire que Dieu a passagèrement sacrifié à cet honneur et sa propre gloire et le bonheur qu'il destinait à l'homme.

IMMUTABILITÉ DU CHRISTIANISME.—Que de menaces de chute, de décadence, de renversement total, n'ont pas frappé le christianisme depuis son établissement jusqu'à nos jours? Que de forces invoquées contre lui, que de calculs limitant mathématiquement sa durée, que de profondes et insidieuses recherches pour découvrir et assigner en lui-même le principe de sa destruction! Et cependant, il est là le christianisme, il est encore là, debout au milieu des clartés de la civilisation et de la science, éclatant de majesté, de

force et de beauté, inébranlable et toujours semblable à lui-même. Au milieu des erreurs, des contradictions qu'on lui oppose, les masses ne se maintiennent que par lui, ses blasphémateurs vivent de ses bienfaits ; il règne tandis que ses ennemis conspirent.



LE CHRISTIANISME

ET

LES TRADITIONS DE L'INDE

On nous oppose souvent l'étonnante ressemblance des mythes de l'Inde avec les croyances les plus avérées du christianisme. En reculant à volonté l'origine des traditions indiennes, on leur assure la priorité sur les nôtres. On réduit ainsi la religion chrétienne à n'être qu'une subreptice importation de formes plus ou moins modifiées, faites je ne sais à quelle époque, ni par quels moyens.

Je rejette l'héritage, mais je ne repousse pas les analogies ; elles sont évidentes et revêtues de toute

l'autorité d'un fait. En tenant ce fait pour incontestable, voyons s'il ne serait pas facile de l'expliquer.

I.

La religion chrétienne a commencé avec le monde : à la chute du premier homme se lie l'espoir d'un rédempteur. Ces vérités étant contenues en germe et successivement développées depuis l'origine du monde, pourquoi ces notions, faibles d'abord, imparfaites et confuses, ne se seraient-elles pas répandues, conservées chez un peuple séparé de la souche primitive? Ces premiers traits de la vérité, privés de l'appui qui devait les recueillir et les réaliser plus tard dans un majestueux ensemble, ont dû nécessairement subir un grossier et impur mélange. L'imagination humaine aura exploité le patrimoine divin, en conservant de la vérité seulement ce qu'il en fallait pour faire vivre l'erreur.

Il est de foi pour nous, que la vérité avait été révélée sur la terre avant de se manifester dans toute la plénitude de sa magnificence, et la raison, même la plus sévère, peut admettre que ces pre-

mières lueurs avaient laissé derrière elles un faible reflet de leurs vacillantes clartés.

L'aurore figure assez exactement les traditions primitives; elle est l'annonce d'un jour qui n'a pas encore paru, comme ces traditions étaient elles-mêmes le prélude d'une révélation qui n'était pas encore accomplie. Voilà comment l'Inde a pu se trouver sur le chemin de la vérité, soit que la connaissance de la chute de notre premier père lui eût donné le pressentiment de la réparation, soit qu'elle eût reçu et conservé, d'une manière plus positive, le souvenir des premières promesses faites au genre humain.

Des rayons obliques peuvent défigurer les objets sans les rendre complétement méconnaissables, et l'Inde, qui sert aujourd'hui de prétexte aux savantes attaques dirigées contre le christianisme, pourrait bien, après avoir été dépositaire des grandes vérités confiées aux hommes, devenir un témoin dans notre cause et attester l'antiquité de nos titres.

II.

La difficulté se réduit ici à une question de priorité. Il s'agit de savoir si c'est le christianisme



qui a emprunté à l'Inde; ou bien, si l'Inde a corrompu des notions dues à une première révélation et contenues en puissance dans la vraie révélation depuis l'origine du monde.

Aux yeux de la simple raison, les notions de l'Inde portent le caractère d'un travail de remaniement dans lequel un fond de vérité primitive aurait été altéré, travesti, tandis que nos livres sacrés présentent précisément au contraire, le corps, la notion positive, définie et nette de ces mêmes vérités.

Avant de lutter d'ancienneté avec l'Inde, le christianisme a d'abord à se défendre contre le firmament; car n'a-t-on pas dit que son histoire comme ses incidents avaient été calqués sur les révolutions célestes, et que la naissance de Notre-Seigneur, par exemple, n'était que la personnification du passage du soleil dans le signe de la Vierge?

J'aime et j'estime beaucoup les analogies, j'y vois comme un écho divin, comme un frappant parallélisme dont Dieu se sert pour corroborer et confirmer la vérité à l'aide des langages variés et infinis dont il dispose. Ne contestons pas ici la valeur ou l'exactitude des analogies, mais sachons si le christianisme a été chercher ses dogmes dans le ciel ou s'ils en sont venus; si l'idée s'est for-

mulée sur l'emblème, ou bien, si l'un et l'autre se rencontrent, se touchent et s'appartiennent par une merveilleuse coïncidence.

Le monde est l'œuvre d'une seule pensée ; ses éléments divers traduisent une conception unique à laquelle se rapportent toutes ses lois. Dans sa forme, ses sons, ses couleurs, le monde sensible sert à peindre le monde intérieur, ses mouvements et ses passions. C'est à la fois, la source des arts, le principe par excellence de toute poésie. Partout l'étui affecte la forme même de l'instrument, mais la forme matérielle et sommaire. Voyez la boîte qui renferme un sextangle, c'est à dire le représentant des notions les plus rationnelles, ou la boîte qui contient un luth aux cordes vibrantes, comme celles de notre cœur. Les étuis accuseront bien exactement la forme extérieure des deux instruments, mais que feront-ils connaître de leurs propriétés intimes ?

III.

Pour approfondir la question de priorité soulevée entre les mythes de l'Inde et les dogmes

du christianisme, il faut bien rappeler que dès le commencement du monde, la vérité plus ancienne que lui y parut. La chute, contemporaine de notre origine, fut presque simultanément relevée par les divines promesses et les plus hautes vérités furent confiées aux hommes pour être transmises par voie de filiation. Ces vérités, en descendant la pente des âges, ont reçu des développements successifs; elles ont eu des époques de concentration, d'épanouissement, où elles se fécondaient mutuellement et prenaient un essor plus rapide et plus décidé. L'Écriture nous présente cette suite de développements qui fait toute l'histoire de la révélation. La révélation, cette concentration de lumière dans une même ligne, sur un seul point, ne l'exclut pas sur tous les autres, mais la rend au contraire inévitable, car quelle est donc la lumière qui ne se répand pas dans sa sphère et la sphère de la vérité, n'est-ce pas le monde?

Ainsi, la vérité n'est pas demeurée cachée, et elle n'est pas non plus demeurée stationnaire : à mesure qu'elle avançait, elle déplaçait, pour ainsi dire, les ténèbres, et jetait des rayons qui s'étendaient au loin. Ces lignes horizontales et parallèles, ces rayons, à mesure qu'ils s'éloignaient du centre, perdaient de leur clarté et de leur recti-

tude; ils se déformaient, s'altéraient, si bien que les faits et les espérances, consacrés et professés par la transmission légitime, arrivés à une certaine distance, se trouvaient corrompus par la combinaison d'éléments étrangers. C'est ainsi qu'à toutes les époques de la révélation le dogme a dû subir des altérations plus ou moins graves, et que chaque vérité incomplète ou incomprise a pu devenir le germe de mille erreurs. Toutes les notions s'altéraient entre les mains de ceux qui n'avaient pas été divinement préposés à leur garde, et la vérité se trouvait défigurée sous de rudes et incorrects contours. Les promesses faites aux enfants de la vérité obtenaient chez les nations infidèles une réalisation prématurée et fausse, de même que les données positives de la morale sainte, subissaient ailleurs une vraie dissolution. Qui nous dit, par exemple, que le nom de Dieu, pris au pluriel dans l'hébreu de la Genèse, n'ait pas suffi pour donner naissance à la Triade indienne; que les promesses faites à la femme ne soient pas l'origine de l'incarnation de Wishnou? Des méprises de ce genre ne suffisaient-elles pas pour tout corrompre, car la gangrène spirituelle ne s'arrête pas plus que l'autre. Les premières corruptions étant devenues point de départ, à leur tour auront fait souche et transmis l'erreur en la

remaniant sous mille formes diverses. Qu'on songe à ces traditions latérales, multipliant à l'infini les combinaisons par le contact des peuples; qu'on se figure ces prodigieux et innombrables croisements, et l'on verra comment, avec un germe vrai, mais devenu presque insaisissable, l'erreur a pu tout envahir, et, en apparence du moins, tout dominer.

La Trinité, par exemple, n'est-elle pas dans la nature entière, et cela, qui le nie? Elle est dans le dogme de plusieurs peuples : elle est dans l'homme, dans la poésie, elle est chez les philosophes, chez les panthéistes, qui l'appellent le dogme inévitable par cela même qu'ils croient y découvrir le résumé des puissances constitutives de l'intelligence humaine. Eh bien! pourquoi devrais-je croire que ce sont les chrétiens qui ont emprunté l'idée de la Trinité? En admettant le dogme de la Trinité comme vérité éternelle, n'est-il pas simple que Dieu ait fait pour cette vérité ce qu'il a fait pour toutes les autres, c'est-à-dire qu'il en ait fortifié la rationalité par des analogies lui servant à la fois de cortége et de contre-épreuve?

Si Dieu n'a pas souffert que les vérités apparussent seules sur la terre; s'il leur a prêté l'appui de mille formes diverses, pourquoi les mêmes

analogies, saisies, constatées sur plusieurs points, n'auraient-elles pas été généralisées et incorporées dans un mythe?

Foé a paru sur la terre à trente ans, et c'est à cet âge aussi que Notre-Seigneur Jésus-Christ a commencé ses prédications. De cette similitude, on tire pour conclusion que Jésus-Christ est la répétition de Foé. Ici on se demande encore pourquoi l'acte divin dans Notre-Seigneur et l'acte très-humain dans Foé, s'invalideraient nécessairement? L'âge de trente ans, où la force à son apogée n'a rien oublié de la jeunesse et pressent déjà la maturité de la vie, est fort naturellement l'époque des débuts dans la carrière publique, et il est aussi simple que la raison divine l'ait sanctionné dans l'acte surnaturel de la Rédemption, qu'il est naturel que la raison humaine et la poésie s'en soient emparés pour donner à leur fable une apparence d'histoire.

On conserve, dit-on, en grande pompe l'ombre de Foé, on va voir une partie de son crâne et même une de ses dents! — Cela ne ressemble-t-il pas beaucoup à nos reliques? — A peine assez, répondrais-je volontiers, pour constater à quel point est profondément gravée au cœur de l'homme la vénération des choses réputées saintes, la puissance des souvenirs, et combien, selon la parole

d'un philosophe contemporain dont on ne déclinera pas ici l'autorité, « combien la foi s'attache toujours et partout au signe de la foi. » Ces similitudes proclament le *quod ubique quod semper* de Vincent de Lérins. Ce qui est vrai est tellement vrai, qu'à quelques modifications près, cela a été cru partout et toujours.

C'est ainsi qu'on pourrait encore se demander, pourquoi Dupuis n'aurait pas eu raison, lorsqu'il a saisi une analogie entre les douze apôtres et les douze signes du zodiaque; analogie sublime, dont il a plu à Dieu de se servir pour répéter dans la création les vérités qu'il enseignait aux hommes [1]. Les douze apôtres entrant dans les hypothèses scientifiques de Dupuis, voilà qui eût été fort étrange; mais ce qui ne l'est pas du tout, c'est Dupuis, investigateur de la vérité, entrant à son

[1] Cherchant dans le cours des astres et dans les saisons l'origine de tous les cultes, Dupuis fait entr'autres cette remarque : « On n'oubliera pas que le nombre des apôtres qui forment le cortége du Christ pendant tout le temps qu'il remplit sa mission, est absolument celui des signes (du zodiaque) et des génies secondaires, tutélaires des signes que parcourt le soleil durant sa révolution. Ils sont ce qu'étaient les douze grands Dieux chez les Romains, chacun desquels présidait à chaque mois. » (*Origine de tous les cultes, ou religion universelle*, par Dupuis, citoyen français. Paris, an III de la République une et indivisible, t. V, p. 137.)

insu, dans les voies de Dieu à la suite des Apôtres et des Évangélistes.

IV.

Que l'on compare l'extravagance de la mythologie bouddhique, ses notions confuses, erronées, embrouillées, à la majestueuse simplicité, à la beauté pure et toujours morale de la tradition chrétienne.

Aux Indes, la seule faculté qui soit complétement développée c'est l'imagination, et il n'y avait qu'elle, en effet, qui pût jouir de ce privilége dans un pays où l'absurde devait tout envahir.

Dans les notions qui viennent de l'Indè, on sent la dégénérescence de plantes qui ont cependant pris naissance sur un sol fécondé par la vérité ; ou bien l'on croit voir ces mille fragments d'une glace brisée dont le moindre débris réfléchit encore un rayon de soleil. Mais, en même temps, quelle absence complète de sens rationnel ; comment établir le moindre rapport entre les doctrines du vide suprême, sans commencement ni fin, et les devoirs du citoyen, du guerrier, de la

famille, de la science, de la littérature, des arts, de la raison publique enfin? Entre ces aberrations indiennes et le progrès de la civilisation, n'y a-t-il pas une incompatibilité absolue?

Le spiritualisme chrétien s'élève infiniment au-dessus des choses humaines, mais sans perdre ses rapports avec elles; on y retrouve toutes les couches de la roche primitive. Il ne remet pas en question ce qu'il dépasse, il ne renverse pas les degrés inférieurs. Par l'harmonie il maintient et conserve; il est le couronnement de l'édifice, consacrant dans ses bases tout ce qui est d'accord avec les lois éternelles. L'ascétisme chrétien a toujours un corps, c'est la vertu; toujours une pierre de touche, c'est l'action. Il opère sur la réalité, il la transforme, la régénère, et en la laissant subsister, il lui rend la vie sainte et l'immortalité dont elle avait perdu le droit. L'individualité forte et puissante reste au fond de l'immortalité chrétienne, tandis que le mysticisme bouddhique est à l'état d'évaporation.

L'activité, dans le système chrétien, est l'accompagnement de toute vertu, depuis les devoirs extérieurs jusqu'à la vie intérieure. Cette activité est le stimulant de l'effort, l'âme du sacrifice, le développement du principe spirituel sous ses trois manifestations de la foi dans l'intelligence, de la

morale dans la conduite, et de la piété dans le cœur. Ce qui ne varie pas dans le système chrétien, ce que le bon mysticisme ne doit jamais perdre de vue, c'est l'action, notre action sur les autres ou notre action sur nous-même. Un corps est toujours donné soit à la pensée ravie, soit à l'âme, par la vertu ou le combat; la loi morale les domine toujours et ne s'en sépare jamais. Chaque mouvement chrétien porte en soi son propre vérificateur, jusque dans les voies extraordinaires, car l'extase et le ravissement célestes suspendent les lois physiques, mais jamais les lois morales. Dans le système chrétien, la raison est au fond du miracle lui-même.

Si le spiritualisme bouddhique est plus élevé que le sensualisme grec, il n'est pas plus vrai; les deux systèmes séparent toujours ce que Dieu a joint, l'âme et le corps, tandis que le christianisme les tient unis dans la promesse d'une double apothéose.

On ne peut refuser à l'Inde un coloris brillant mais vaporeux, des traits ingénieux et subtils, quelque chose du chatoiement des mollusques, de leurs formes bizarres et aussi de leur fragile existence. La force et l'énergie ne s'y rencontrent pas, sa fécondité est celle de la faiblesse, et son abondance le bavardage de l'enfance ou de la

vieillesse. La lumière qui s'y montre est bien celle de notre soleil, il n'y en a qu'un; mais c'est un rayon égaré qui, au lieu d'éclairer et de réchauffer, ne fait que se jouer dans les bulles d'air qu'il colore. La véritable force, celle de la vérité, n'est pas là, et de son absence résultent les plus bizarres accouplements d'idées et d'images : c'est bien quelquefois la fleur double, triple du jardinier fleuriste, ce n'est jamais le jet puissant de la nature dans sa simplicité chaste et féconde.

Dans les ouvrages d'imagination venus de l'Inde, on ne reconnaît pas au fond le sens moral, et même, quand il n'est pas absolument banni de ses conceptions, ce qui en paraît n'est pas seulement incomplet, mais absolument faux. Pour une belle idée qui s'y rencontrera par hasard, que de pauvretés ne faudra-t-il pas supporter! Cela n'est comparable non-seulement à aucun de nos livres, mais même à aucune de nos légendes. Ainsi, en regard de la morale évangélique qui se résume tout entière en deux points : « Aimer Dieu et le prochain, » deux cent cinquante préceptes sont imposés à la foi de l'ignorant comme du savant Indien. C'est tout simple; quand on ne possède pas la vérité mère d'où découlent tous les principes et leurs conséquences, il faut multiplier les préceptes,

prévoir jusqu'à l'improbable et avoir une recette pour tous les cas.

V.

En plaçant pour un instant Jésus-Christ et Foé en regard l'un de l'autre, quelles analogies trouverait-on entre ces deux types d'homme-Dieu?

Si on les considère comme Dieu, comment Foé reste-t-il tellement au-dessous même de l'homme?

Si Jésus-Christ est homme, comment s'élève-t-il jusqu'à la divinité par la majesté et la puissance?

Que l'on rapproche de l'unité, de la pureté, de la majesté humble et cependant souveraine de l'incarnation chrétienne, les innombrables naissances et les non moins innombrables morts de ce Çakyamouni qui se revêt de toutes les formes, même de celle de l'éclair, et compare lui-même la multitude de ses incarnations à celle des astres et des plantes.

Prétendre que le christianisme procède des informes et monstrueux systèmes de l'Inde, c'est

reproduire la théorie qui fait dériver les langues d'un premier cri sauvage, ou celle qui partant du *sinus frontalis* de la grenouille, et ouvrant successivement son angle presque fermé, l'élève jusqu'au rectiligne du front de l'Apollon du Belvédère. Ces irrévérentieuses hypothèses inquiètent certains esprits bien disposés d'ailleurs, mais faibles; ils s'en troublent avec aussi peu de raison que de la communauté de certains traits entre le singe et l'homme. C'est confondre ce qui sera éternellement séparé.

Le christianisme ne condamne pas comme d'irrémissibles erreurs toutes les notions qui se trouvent dans les systèmes erronés; au lieu de cela il réclame, comme siennes, toutes les notions vraies, parsemées dans les superstitions étrangères; il ne les méconnaît pas à cause de leur mélange avec ce qui est impur et grossier, mais il les dégage et les purifie. Tout ce qui s'assimile à lui est à lui, est lui fragmentairement. Source et pierre de touche de toute vérité, il fait valoir ses droits contre toute usurpation et reprend son bien partout où il le trouve.

Et quoi, parce que j'aurai rencontré les initiations en Egypte, et aux Indes les différentes régions de la petite, de la moyenne et de la grande trans-

lation, me faudra-t-il nier les différents degrés que l'âme atteint et dans lesquels elle se repose successivement? Parce que chez les Druides, chez les Égyptiens, chez les Romains, il y aura eu des colléges de prêtres, de vestales, de prêtresses du soleil, au Mexique des religieux campés comme des armées, cesserai-je pour cela de voir, dans la nature humaine, la profonde racine de la vie monastique et la beauté du nœud qui rassemble des hommes pour vivre et prier en commun?

Ce qui se reproduit ainsi sous des formes, dans des temps et à des latitudes si variés, n'a-t-il pas sa raison d'être dans les profondeurs de l'âme humaine, et dès lors pourquoi chercher ailleurs?

Le christianisme est sans doute une loi surnaturelle, infiniment élevée au-dessus de l'homme par les vérités comme par les vertus qu'elle enseigne; mais l'homme n'est point *un*; à côté des traces profondes de la chute il y a en lui des traces bien autrement marquées, de ses hautes destinées; aussi reconnaît-il la vérité dès la première fois qu'on la lui propose, et sans cesse on le voit travailler à rentrer dans ses voies, quand ses passions ne s'y opposent pas.

Le dogme de la déchéance est le plus ancien de tous, et si on y regarde bien on le trouvera au fond de presque tous les rites religieux. L'homme a

senti, il a dit à Dieu dans toutes les langues et sous toutes les formes :

Sine tuo numine
Nihil est in homine
Nihil est innoxium.

Aussi, dans toutes les religions trouve-t-on des choses qui polluent et des rites qui purifient.

Il semble que partout l'homme ait voulu exprimer qu'à ses yeux aucune créature n'était innocente, pas même celle qui est destinée à laver matériellement toutes les souillures [1]. Toutes ces choses que l'on bénit (et si l'on parcourt les formes religieuses des nations, quelle chose n'a été bénie?) ne disent-elles pas assez que tout a besoin d'être réhabilité pour être rendu à l'état d'innocence et de pureté primordiale.

La satisfaction des appétits grossiers ne suffisant pas au sens subtil et raffiné de l'Inde, il était assez naturel qu'elle fît des éléments de vérité repandus dans le monde, l'usage qu'on lui en vit faire ; livrée à elle-même, c'était dans ce sens qu'elle devait se tromper. Ne pouvant s'arrêter

[1] A l'office du Samedi Saint on exorcise l'eau avant de la bénir : *Exorcizo te creatura aquæ*, et ainsi des autres créatures qui reçoivent les bénédictions de l'Église.

dans les régions basses, elle a dû en considérant les maux inévitables de l'humanité, prendre en estime tout ce qui élève au-dessus d'eux, et cheminant toujours sans règle et sans boussole, arriver à la déification du *non être*. Le néant, c'est la fin de tous les dogmes de l'Inde, et quel néant, ou plutôt quelle dissolution de l'individualité dans une bizarre unification !

Dans la parabole du règne des soixante mille formes, on sent au milieu des aberrations toujours froides d'une imagination très-vaporeuse, des appréciations justes et découragées de toutes les misères humaines. Le découragement était inévitable là où l'Évangile n'avait pas apporté le remède à côté du mal; mais il n'y en pas moins dans ces adages, une mélancolie d'un charme inexprimable [1].

[1] Le manuscrit en marge de ce paragraphe contient l'indication suivante : *Citer quelques exemples*. Conformément à cette intention de Mme Swetchine qui n'a point été exécutée par elle, je réunis ici quelques unes des plus belles maximes par lesquelles débute la prédication bouddhique, dans le *Rgya tch'er rol pa*, ou développement des jeux, contenant l'histoire de Bouddha Çakyamouni, traduction de M. Foucaux, citée par Barthélemy Saint-Hilaire, *Journal des savants*, 1854, p. 487, 488. — « Évitez bien toute immodestie. — Tous les plaisirs divins et purs, nés de l'esprit et du cœur, sont le fruit d'une œuvre vertueuse. Ainsi souvenez-vous de vos actions. — Pour

Ainsi, je le répète en finissant, les similitudes de dogmes et de rites qui frappent tous les yeux et blessent quelques cœurs croyants mais faibles, me font l'effet précisément contraire; ces objections soulevées contre le christianisme me semblent à moi des autorités qui le corroborent. Ainsi, en ramenant ces différentes formes à leur principe, ce sont toujours les mêmes vérités qui sortent de l'épreuve. On ne peut assez se le répéter, tous ces peuples divers n'ont-ils pas une souche unique? Les deux grands faits de la chute et de la promesse d'une réparation, ne sont-ils pas à l'origine même des choses et des générations humaines? Le monde ne doit-il pas refléter en tous lieux les lueurs du foyer primitif? Comment n'y aurait-il pas de la vérité dans les dogmes de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte, puisque descendus d'une souche commune et unique, ils viennent tous

n'avoir point amassé ces vertus antérieures, vous allez aujourd'hui là où loin du bien-être on éprouve la misère et l'on souffre tous les maux. — Le désir n'est ni durable ni constant ; il est pareil à un songe, au mirage, à une illusion, à l'éclair, à l'écume. — Abandonnez l'orgueil, la fierté et l'arrogance; toujours doux et ne déviant jamais du droit chemin, faites diligence dans la voie du Nirvâna (l'anéantissement). — Débarrassez-vous du filet des fautes que le repentir accompagne. »

d'une première vérité? Comment n'y aurait-il pas des analogies du ciel à la terre, le ciel et la terre n'ayant eu qu'un même créateur? L'ombre et les reflets ne sont-ils plus dépendants de la lumière?

Je suis convaincue pour ma part, que Bouddha a raison comme Dupuis a raison : seulement ils ont raison selon l'imparfaite et obscure raison humaine que Dieu n'a point divinement éclairée. Ils parlent des *effets* quand ils croient parler des *causes* et traduisent la pensée de Dieu après l'avoir défigurée.



PENSÉES

I.

Le polythéisme avait fait Dieu à l'image de l'homme; le Rédempteur pouvait seul ramener l'homme à l'image de Dieu.

II.

Tout instinct universel est respecté par Dieu comme sa propre pensée; il est livré à l'homme à l'état brut, à la charge de coopérer, sous l'autorité de la souveraine puissance, à l'élever, l'épurer, l'agrandir.

III.

Détruire est ce que Dieu fait le moins.

IV.

Une pensée suivie d'une volonté, une volonté suivie d'un acte, voilà la vertu. Elle naît à l'heure qui nous plaît, elle croît aussi vite que nos désirs, et l'homme même qui croit l'avoir perdue a toujours en lui la racine qui la lui rendra.

V.

Si le monde s'était fait de lui-même, pourquoi la création serait-elle arrêtée? pourquoi, quand les espèces disparaissent, aucune nouvelle espèce n'a-t-elle surgi depuis les temps historiques?

VI.

L'Évangile, c'est le plein midi, c'est le soleil de la vérité à son méridien.

VII.

En religion, la disposition de l'âme est bien souvent la condition des lumières de l'intelligence.

VIII.

L'erreur, dans les intelligences, n'est souvent qu'une ombre portée par les dispositions du cœur.

IX.

Un ancien a dit : « Le jour est aux hommes et la nuit est aux Dieux. » Je me permets la paraphrase suivante : Le dimanche est à Dieu, la semaine est aux hommes.

X.

Le progrès indéfini, flagrante illusion dont le seul mérite est de protéger le progrès continu.

XI.

Vouloir faire de ce monde un but ! Il me semble que c'est déjà lui faire beaucoup d'honneur que de le regarder comme un moyen.

XII.

Non, même dans sa nature corrompue, le cœur



de l'homme n'est point impie. Il n'est point impie, il n'est qu'idolâtre.

XIII.

Nous avons beau vouloir étayer nos vertus sur la terre, la terre ne nous présente que de trop frêles appuis. La terre possède bien les germes de cette production, mais ce qui les féconde et les vivifie vient d'en haut.

XIV.

Il en est de la vérité sociale comme de la vérité religieuse ; ce sont les passions et non les intelligences qui ne peuvent s'y accommoder.

XV.

Une nation peut laisser perdre ou s'effacer une vérité possédée par elle ; le genre humain, dans cet ordre de conquête, a toujours conservé ce qu'il avait acquis. Le dogme de la perpétuité de l'Église sanctionne cette loi générale. L'Église, sans doute, pourrait se transporter dans une autre partie du globe, mais, comme toutes les vérités qui parlent à la conscience universelle, elle ne peut pas périr.

XVI.

C'est en largeur que nous pouvons étendre nos connaissances ; les profondeurs ou origines, et les hauteurs ou fins dernières, échappent à nos investigations. Ce qui nous était indispensable nous a été révélé ; ce que nous ignorons en ce genre est sans doute incompatible avec l'état actuel de notre intelligence, et une notion de plus risquerait de bouleverser celles que nous possédons.

XVII.

La vérité est une lumière qui éclaire et une force qui sanctifie ; elle conduit les hommes à l'admiration de ce qu'ils connaissent et à l'amour de ce qu'ils admirent.

XVIII.

Ce monde pour les idées et les intérêts, est une navigation au long cours : océan, vaisseau, pilote, écueils et abîmes, tout s'y trouve, hormis un port.

XIX.

Le prêtre et le médecin sont placés au centre

des deux natures qui se partagent cet univers. La tâche de l'un, est de porter remède aux maux visibles et corporels; la vocation de l'autre, est de faire reconquérir à l'âme sa pureté primitive, de l'élever à ses destinées invisibles. A tous deux sont remis le glaive qui retranche et l'huile du Samaritain. Dieu dit au médecin du corps : Mets en œuvre ton intelligence et elle te soumettra la nature. Il dit au médecin de l'âme : Soumets ton intelligence, et ta puissance sera la mienne.

XX.

L'homme est capable de tout, même de faire le bien, de s'élancer vers la vérité, d'y toucher; mais jamais à lui seul de s'y maintenir.

XXI.

Quand la philosophie veut nous détacher du monde et de ses vains plaisirs, elle ne nous parle que de la mort; quand la religion veut affranchir notre âme du joug des passions, elle ne nous parle que de la vie; c'est par l'attrait et le désir qu'elle agit sur nous, comme la philosophie par le désenchantement et la tristesse; d'une part les ténèbres du néant, de l'autre les clartés de l'immortalité.

XXII.

L'économie de ce monde représente la perfection dans l'imperfection. L'imparfait et l'incomplet une fois admis comme essence, on voit partout les plus admirables prodiges de compensation et de secours.

XXIII.

Je n'ai compris la nature que par Dieu, le naturel que par le surnaturel.

XXIV.

Pour se tranquilliser sur l'incrédule, on voudrait que son ignorance des choses de Dieu fût encore plus complète ; presque toujours il en fait trop pour que son indifférence s'explique d'une manière qui rassure, et qu'il ne paraisse pas coupable de ne pas chercher du moins à en apprendre davantage.

XXV.

Je ne voudrais voir l'Église, dans ses rapports avec l'État, ni amie, ni ennemie, ni auxiliaire, mais conservant toute sa liberté, afin de multiplier

soit les témoignages d'une bienveillance volontaire, soit ceux d'une consciencieuse résistance.

XXVI.

Les hommes sont plus inintelligents que pervers, et les méchants sont encore plus aveugles que méchants.

XXVII.

Jamais l'état de notre âme ne se révèle plus sûrement à nous que par la nature de ses besoins et de ses aspirations.

XXVIII.

Dans ce siècle, où l'on ne parle que de tolérance, on ne l'accorde cependant tout entière qu'à l'impiété.

XXIX.

Trois choses constituent toute religion : son dogme, son culte et sa discipline. Ni une chose de moins, ni une chose de plus.

XXX.

La religion catholique satisfait tous les besoins de l'esprit, le besoin de croire comme celui de penser.

XXXI.

Combien elle est faite pour nous, une religion qui absout l'ignorance !

XXXII.

D'officieux défenseurs voudraient sans cesse entourer la religion de mesures prohibitives, mais son essence écarte ces timides et lâches tendances.

XXXIII.

Ce qui prouve que notre cœur n'est fait que pour Dieu, c'est que nul être n'est digne de cet amour immense, infini, exclusif, souverain, que pourtant il porte en lui-même. Il est logique de conclure que ce que tout homme possède et ce que nul homme ne mérite, appartient à Dieu.

XXXIV.

Il faut combattre pour l'éternité avec les armes du temps.

XXXV.

La chair est née esclave et l'âme libre.

XXXVI.

A mesure que l'on découvre plus de mystères dans son cœur, la religion nous offre des révélations nouvelles ; elle porte son flambeau partout où il y a des ténèbres.

XXXVII.

La religion peut se passer de la science, parce que divine par son essence, elle est indépendante et au-dessus de toute chose humaine ; mais ce qui lui sied le mieux après la vertu, c'est la science.

XXXVIII.

La proximité empêche de voir comme la distance ; il en est ainsi des grands événements. La

main de Dieu est visible sur les choses humaines, mais cette main même projette une ombre qui nous cache ce qu'elle accomplit.

XXXIX.

Il n'y a rien de si simple, de si universel que de se tromper. C'est pourquoi Dieu a établi une autorité dans son Église, afin que l'erreur de l'individu ne nuisît ni à lui-même, ni aux masses.

XL.

Le temps est une vraie fiction, un rideau derrière lequel veille l'éternité : les heures que lui compte le soleil s'évanouiront sans laisser de trace, et le butin recueilli par le temps dans sa course à travers les mondes, franchira seul les limites de l'infini.

XLI.

La religion marche longtemps de conserve avec la philosophie, mais elle laisse celle-ci à mi-chemin pour pénétrer dans des régions qui ne sont connues que d'elle.

XLII.

Quel est le crime des anciens sages, crime puni par leur chute dans l'idolâtrie? C'est de n'avoir pas rendu grâce à Dieu à cause des connaissances qu'il leur avait données, et de s'être arrêtés à leurs pensées, comme si celles-ci fussent venues d'eux-mêmes.

XLIII.

Deux choses frappent également, savoir combien les idées primordiales sont en petit nombre, et combien ces idées, en petit nombre, sont universelles.

XLIV.

Tout ce qui épure nos sentiments les fortifie.

XLV.

Y a-t-il de petites choses, dans celles qui ressortent d'un devoir et qui n'ont rien de commun avec les petitesses de l'âme? Les infiniment petits peuvent très-aisément porter le signe de la grandeur.

XLVI.

Nos idées sont comme les vignes, ces flexibles lianes qui demandent un appui pour se charger de fleurs et de fruits.

XLVII.

Si on y pensait bien, le type du provisoire serait la vie.

XLVIII.

Homère a dit : « Quand un homme tombe dans l'esclavage, Jupiter lui enlève la moitié de son âme. » C'est vrai surtout de l'esclavage qui est corrélatif à la liberté dont Dieu a voulu faire jouir ses enfants.

XLIX.

Le christianisme, quelqu'élevé qu'il soit, est toujours à hauteur d'appui.

LES DOGMES IMMUABLES

SONT-ILS UN OBSTACLE

aux

DÉVELOPPEMENTS DE L'ESPRIT HUMAIN

Il est un point sur lequel beaucoup d'esprits méditatifs s'accordent aujourd'hui, c'est l'idée du développement progressif de l'esprit humain. Les uns exaltent cette progression jusqu'à l'infini ; les autres la limitent à un degré de perfection relative. La conséquence pour tous deux, c'est qu'une forme positive, quelque satisfaisante qu'elle soit pour le présent, contient une opposition radicale aux progrès de l'avenir, en refusant de suivre l'intelligence dans ses découvertes « et l'âme dans

ses émotions que chaque jour rend plus épurées et plus délicates [1]. »

Ce mouvement de constante et régulière progression ne me paraît pas revêtu des caractères de l'évidence; si j'excepte le christianisme qui n'est assurément pas un produit de la force humaine, je ne sais trop ce que l'antiquité pourrait nous envier. Il y a toute apparence que nous serions plus avancés si, du siècle de Periclès au nôtre, nous avions toujours marché.

Mais en admettant même un développement progressif, en quoi ce développement serait-il incompatible, comme on le prétend, avec un ensemble de vérités immobiles.

Examinons d'abord les résultats de l'opinion qui juge toute forme nécessairement temporaire, et qui commence par établir que ce qui convient à un temps est inefficace ou même nuisible à un autre. Pour être conséquent il faudrait protester non seulement contre la durée prolongée d'une forme, mais aussi contre son universalité, car les différents degrés de civilisation signalés dans le temps par l'histoire, existent encore simultanément dans l'espace; le monde où nous vivons nous offre aujourd'hui, dans ses diverses contrées,

[1] Benjamin Constant.

toutes les variétés de ce développement intellectuel dont on nous présente l'échelle ascendante. Il faudrait donc dans cette hypothèse, que la forme religieuse fût opiniâtrement circonscrite à tel ou tel pays et à tel ou tel moment donné ; que la vérité de la veille fût toujours prête à devenir l'erreur du lendemain ; qu'à chaque instant de son existence la forme religieuse se vît remettre en question, soit par l'introduction d'une science nouvelle, soit par quelques rayons de clarté de plus. Cela ne suffirait pas encore ; après avoir suivi le mouvement des masses pour éviter de se trouver au-dessus ou au-dessous d'un certain nombre d'intelligences, il faudrait qu'elle se proportionnât rigoureusement à chacune d'elles ; il en résulterait que c'est par quelque chose d'accidentel qu'elle pourrait convenir à quelqu'un ; que non-seulement il faudrait autant de formes que de peuples et de degrés de civilisation, mais autant de formes que d'individus ; ou plutôt on prononcerait par cela seul l'anéantissement de toute forme qui, de fait et de droit, disparaîtrait sous une telle divisibilité.

La surprise causée par un tel système augmente encore, quand on voit ceux qui le professent forcés d'admettre que, malgré cette haute puissance de perfectibilité, il est des questions qui resteront à jamais insolubles, et sans doute ce sont

celles qui intéressent de plus près nos vraies destinées. Ainsi donc, l'esprit humain ne pourrait trouver nulle part ni repos, ni progrès réel et possible. Son insatiable et juste curiosité, ce changement continuel de formes, ne seraient qu'un mouvement perpétuel et sans but, dans la nécessaire et fatale enceinte d'un cercle qu'il ne pourrait franchir. Comment un état de choses dans lequel on reconnaît qu'il y aura toujours des questions insolubles, serait-il incompatible avec certains dogmes fixés? Si ces dogmes tranchent la difficulté sans la vaincre, ce ne sera pas du moins aux dépens des vérités dont la découverte, selon les adversaires de la révélation, doit demeurer à jamais interdite aux seules lumières naturelles. Combien ne serait-il pas plus raisonnable de conclure que ne pouvant tout connaître, nous devons nous soumettre à croire, et que si le monde est livré à mille vicissitudes, la religion qui n'est pas de ce monde doit être précisément vouée à l'immutabilité.

Le système du catholicisme, sur lequel bien d'autres armes encore viendront s'émousser, n'a pas besoin pour tout embrasser, d'appeler à son secours de graduelles soumissions. La meilleure preuve qu'il est de tous les temps, c'est qu'à chaque instant de son existence, il a offert un égal appui à

ce qu'il y a de plus inculte dans les masses, et de plus élevé dans les individualités. Cette aptitude à se faire tout à tous, les justes proportions dans lesquelles il se donne pour attirer tout à lui, tout cela ressort immédiatement de sa nature double comme la nature même de l'homme. En effet, n'y a-t-il pas la place marquée de chaque intelligence dans l'échelle immense d'une loi, qui commence par l'assujétissement du corps, et finit par le plus haut spiritualisme; d'une loi qui unit et combine dans son culte extérieur l'action du corps et celle de l'esprit, qui domine toutes les puissances de l'homme, les enveloppe et les protége sous un réseau mystérieux. Si nous procédons d'abord à l'examen de l'ordre naturel, que voyons-nous? Nous voyons qu'un des principaux caractères de la nature de toute chose est de contenir, sous un sens en apparence irrévocablement fixé, des gradations infinies, semblables aux conceptions mêmes renfermées dans notre symbole religieux. N'attachons-nous pas à toutes les notions, soit purement intellectuelles, soit morales ou même matérielles, désignées par un même mot, un sens, une idée, une étendue, qui varient selon le degré d'énergie ou de capacité qui nous les fait concevoir.

Les notions désignées par le seul mot devoir, ne suivent-elles pas la progression du sentiment

moral qui marque d'un sceau inviolable pour les uns, des actes qui paraîtraient à peine obligatoires à d'autres? L'héroïsme n'est-il pas, pour ainsi dire, habituel dans les âmes vraiment grandes? Aimer, qualifie à la fois le plus infime et le plus haut degré de l'affection. On aime quelqu'un uniquement parce qu'il nous plaît, et c'est aussi parce qu'on aime qu'on donnerait mille fois son bonheur et sa vie pour ce qu'on aime. Un sou donné au pauvre par le riche, s'appelle la charité, et le dévouement d'un Dieu se faisant homme et mourant pour les hommes, n'a pas d'autre nom. Il en est de même dans la sphère religieuse.

La religion catholique, par son habile et philosophique tolérance des signes sensibles, excite ou réveille la piété dans les simples, en même temps qu'elle fixe leur attention par d'admirables symboles. Elle échelonne, gradue ses enseignements, et en les assouplissant aux nécessités des temps et des individus, elle satisfait la raison encore plus qu'elle ne la soumet. La lumière qu'elle répand est toujours proportionnée à la ténuité des esprits qu'il lui faut pénétrer, ses clartés deviennent de plus en plus vives, et finissent par inonder l'âme fidèle qui, dès ce monde, semble réaliser ce règne de Dieu où la foi est presque de la certitude; où les souffrances de la terre disparaissent sous les

consolations divines, où l'homme pauvre et infirme s'élève par une force surhumaine au-dessus de ses propres misères. Que de chrétiens se nourrissent encore avec joie d'expiations et de larmes ! Que de chrétiens réjouissent encore l'œil maternel de l'Église, par la pureté et l'amour ardent qui fait la vie des anges dans le ciel ! Leur profonde humilité est le seul signe qui trahisse leur prodigieuse élévation.

On oppose au catholicisme ses précédentes résistances à des découvertes que l'expérience des siècles n'avait pas encore justifiées. Pour les reconnaître, l'Église a attendu, c'est vrai, elle a attendu parce qu'elle est éternellement patiente, parce que la vérité, dont le temps est l'auxiliaire fidèle, est toujours prête à subir d'utiles lenteurs, parce qu'il est dans l'essence d'un pouvoir conservateur d'ajourner sa sanction.

Ainsi donc, les parts sont aisées à faire dans la vérité chrétienne : la partie dogmatique est immuable, parce qu'elle s'adresse à l'esprit ; la partie disciplinaire est flexible, parce qu'elle s'adresse à l'esprit et au corps ; ni l'une ni l'autre n'apporte la moindre entrave à l'essor utile, à la fécondité légitime du génie humain. Non seulement tous les degrés de la vie intérieure de l'âme, tous les degrés de la culture de l'esprit trouvent, dans le système

chrétien, les appuis et les limites qui leur sont nécessaires, mais l'érudition la plus étendue, les spéculations les plus abstraites, la philosophie la plus pure, la morale la plus haute et la plus conséquente y sont également protégées ; l'imagination y trouve des couleurs plus vives, la poésie des inspirations plus élevées, les arts leurs plus éclatants miracles, et c'est cette religion avec laquelle le génie a vécu si longtemps à l'aise, qu'on nous présenterait comme étouffant dans ses étroites limites jusqu'au germe du talent !

MÉLANGES

LES PUISSANCES DE L'AME. — Je ne pense pas qu'aucune de nos difficultés, tant qu'elle ne s'élève pas sur l'absence des autres ou ne les domine pas trop impérieusement, nous écarte de la vraie route. Méfiez-vous du sentiment, dit l'un ; redoutez votre raison, dit l'autre ; c'est l'imagination qu'un troisième signale comme unique danger. Toutes ces facultés me paraissent si peu opposées à la recherche de la vérité, que la vérité entière et lumineuse ne résulte peut-être que de leur commun accord. Si une seule des facultés qui constituent l'homme était en opposition directe et formelle avec un système quelconque, j'oserais dire que ce système serait faux. La vérité n'est pas dans la nature humaine, mais la nature humaine, ou-

vrage de Dieu comme la vérité, doit pouvoir en tout se rapporter à elle. Chacun des éléments qui nous constituent lui rend hommage à sa manière : notre corps par les actes du culte, notre cœur par l'amour, notre âme par la vertu, notre raison par ses abaissements, notre imagination par sa poésie et ses richesses, notre intelligence par son spiritualisme, tout notre être par sa fidélité. Cet empire immense, régi par le même sceptre, et qui, dans son étendue, comprend des familles de peuples tout différents de race, de langage, de coutume, de mœurs, et qui ne s'accordent pour ainsi dire que dans l'unanimité de leur obéissance et de leur respect, est une image peut-être de cet autre univers, plein des mêmes dissemblances, qui ne se perdent que dans une adoration commune du monarque suprême.

LA FORCE ET LA FAIBLESSE DE L'AME. — Le calme parfait n'appartient qu'aux eaux étendues et profondes. Lorsque celles-ci cessent d'être remuées par une cause étrangère à elles-mêmes, régulière ou irrégulière, comme la marée ou les vents, elles rentrent dans une complète et solennelle immobilité. Il n'en est pas ainsi du torrent ; ses

vagues écumeuses, soulevées par un mouvement constant et interne, s'apaisent quelquefois, mais n'arrivent jamais à ce véritable repos qui fait des eaux le miroir des cieux. Les âmes profondes sont comme la mer, et les âmes faibles comme le torrent. La faiblesse de l'âme entretient sa perpétuelle agitation; resserrée dans d'étroites limites, elle voit, au bouillonnement des passions, succéder les préoccupations superflues et mesquines. Aux mêmes causes répondent sans cesse les mêmes effets, à moins que le torrent étroit et encaissé ne s'ouvre et ne se creuse un lit plus large, un sillon plus profond. Alors le torrent devient fleuve et retrouvant de meilleures et de plus hautes destinées, il coule à plein bord ses eaux régénérées.

NÉCESSITÉ D'UN MÉDIATEUR. — Le christianisme est né du besoin d'un médiateur; la médiation ne pouvait être qu'un rachat, dont la nécessité remonte à la chute de l'homme. Il fallait à la fois, que le médiateur pût se faire entendre de Dieu et voulût se sacrifier pour les hommes, qu'il fût Dieu et homme tout ensemble, le point de convergence de la miséricorde et de l'adoration.

GRANDEUR DE DIEU. — Assister à la lutte pour la surveiller, respecter la liberté qui en est l'âme; prévenir par la grâce tout bien dans le cœur de l'homme; s'interdire par déférence pour le libre arbitre, même ce qui pourrait limiter ses dangers; protéger, affermir, comme de loin, tout développement dans la créature humaine; accepter le sacrifice, voir s'épurer et grandir tout travail dans l'intelligence et dans l'âme, me semble un spectacle encore plus magnifique et plus digne des attributs de la divinité, que conduire incessamment l'univers, pondérer les forces physiques et diriger les sphères.

MÉNAGEMENTS DE DIEU ENVERS LA FAIBLESSE HUMAINE. — La morale politique ou individuelle porte le cachet de l'invention humaine dans son exagération presque autant que dans sa corruption. On dirait au contraire, que par pitié pour notre pauvre nature, que lui seul connaissait, Dieu s'est presque contenté pour elle de l'état d'imperfection, tant il a écarté de son Évangile toute brillante

utopie. Avec quel soin cet Évangile sépare le conseil du précepte, l'appel à une haute perfection des devoirs obligatoires pour tous ! Combien il a tenu compte par là de l'inégale distribution des dons, combien il a craint d'éveiller inutilement le sentiment de la culpabilité ! Cette miséricordieuse modération dans ce qu'il exigeait de nous, n'a certes pas frustré le genre humain d'une seule action grande et vertueuse, mais en laissant au nécessaire sa sainte inviolabilité, il l'a renfermé dans des limites abordables à tous.

SERVITUDE. — En secouant la servitude de Dieu, les hommes se sont soumis à la servitude des événements; car il a bien fallu que Dieu créât une fatalité des choses, puisque l'obéissance à la loi, qui donne la liberté, était rejetée. Il me semble que la révolte de l'homme n'aboutit qu'à son esclavage, que plus que jamais le monde *va da se* et voit, par tous les imprévus possibles, tromper sa bien singulière confiance en lui-même.

LA LIBERTÉ RELIGIEUSE. — La vérité éternelle ne demande de nous que la sincérité et n'a besoin pour s'étendre sur le monde que de la liberté. Des expériences locales, variables, pourront faire craindre quelque témérité dans cette assertion, mais dans la continuité de son action, ce principe portera des fruits bien supérieurs à tout ce que la peur, la contrainte et la ruse auraient pu produire.

Il faut reconnaître que la vérité, essentiellement utile en elle-même, peut être intempestive. Le droit qu'elle tire de sa nature et le fait qui résulte de son application, se trouvent quelquefois dans un conflit dont on ne les dégage qu'avec peine. Des difficultés délicates naissent sans cesse sur l'application plus ou moins juste d'un principe qu'on reconnaît incontestable et vrai. Je sais que tout principe absolu, par cela seul qu'il tombe dans le domaine de l'action, se limite et se modifie ; qu'on finit par avoir tort uniquement parce qu'on a trop raison ; que les conséquences trop rigoureusement déduites, jeteraient quelquefois jusque dans l'absurde.

Cependant, comme il ne faut pas que l'idée perde son caractère essentiel, le point légitime et la mesure de cette espèce de compromis, ne sont pas faciles à trouver. Dans la théorie, par exemple, qui sépare la religion des affaires du monde, qui

brise toute relation entre les deux royaumes du ciel et de la terre, la séparation absolue est-elle tout-à-fait légitime? Faut-il que la religion suive latéralement son cours avec l'ordre des choses humaines, sans s'y mêler jamais; est-il juste que le bon, le vrai, tout ce qu'il y a d'élevé et de généreux venant d'elle, que toutes les idées qui émanent de l'Évangile, datent de lui et sont propagées et continuées dans le monde par sa prédication, ne sortent jamais de l'Église pour s'appliquer au gouvernement des nations? Jusqu'à quel point faut-il qu'elle s'isole, qu'elle reste en dehors du mouvement général? La religion n'est-elle pas pour l'État ce que la conscience est pour chaque homme, la loi qui le régit; et si l'individu est obligé de tout soumettre à ce tribunal de la conscience, l'État est-il libre d'éloigner la religion de ses conseils? Elle-même fait-elle bien de consentir à s'en trouver séparée, et ainsi tenue à l'écart, ne deviendrait-elle pas bientôt une étrangère?

RELIGIONS NATIONALES. — Plus une religion est nationale, moins elle est vraie, c'est-à-dire plus elle contient d'alliage. L'élément humain dans une telle religion, absorbe le divin en l'imprégnant

des accidents de temps et de lieu, de ces éléments variables dont il faut bien subir les fluctuations.

Le polythéisme grec était la Grèce elle-même, l'islamisme respire dans son fondateur l'instinct arabe. On pourrait objecter l'exemple des juifs dont les mœurs, les lois, les idées exclusives sont fondues d'un seul jet; mais cette nation, source et souche du peuple chrétien, devait être en tout une exception.

CONTRADICTIONS DE L'INCRÉDULITÉ. — D'une part, les incrédules ne veulent pas que la raison fléchisse sous des dogmes au-dessus d'elle; de l'autre, ils veulent que rien de ce qui peut être expliqué ne soit divin. Ils ne veulent pas que Dieu ait rien révélé à notre raison, ni que notre raison ait rien de commun avec celle de Dieu. Ils prétendent que ce qui est imposé à la croyance, ne mérite pas d'être expliqué, et que ce que la raison peut comprendre, ne saurait avoir été pensé dans l'ordre surnaturel.

Cependant, deux caractères principaux doivent dominer dans une religion révélée par Dieu, à celui qu'il a fait à son image : l'autorité qui impose la foi et l'accord de cette foi avec la nature

humaine. Il faut que dans cette religion donnée, tout soit au-dessus de l'homme et que tout soit fait pour lui ; qu'il y ait par conséquent mystère et coïncidence. N'est-ce pas le caractère de la religion catholique, qui appelle sur elle toutes les lumières de la raison humaine, en même temps qu'elle concentre toutes celles de la foi ?

IDENTITÉ DU LANGAGE DE L'ÉGLISE A TRAVERS TOUS LES AGES. — Il y a dans l'Église catholique une admirable identité de pensée et de langage. Les lieux et les temps ne comptent ni pour ses docteurs ni pour ses enfants ; toutes les époques sont confondues dans un harmonieux ensemble. Bossuet est d'hier et saint Bernard d'aujourd'hui ; saint Augustin, saint Chrysostôme, saint Thomas parlent à la même date. Il n'y a que la parole éternelle qui soit toujours ainsi celle du jour, même de chaque jour. Tout ce que l'enseignement catholique puise à la source intarissable de sa grande école de sagesse est parfaitement rendu par l'exquise justesse de son langage exact, mesuré, ne dépassant jamais le possible et respectant toujours le vrai qui est la seule mesure dans le bien. Ainsi quand le fidèle demande à Dieu de

ne point le profaner en participant au sacrement de l'autel, il ne dit pas : « Délivrez-nous de la profanation de votre corps et de votre sang, » la créature ne saurait recevoir le Créateur sans le profaner, mais il dit : « Délivrez-nous de la profanation impie, etc. [1], » parce que ceci est possible et s'obtient de la volonté de l'homme et de la grâce de Dieu.

Le zèle d'un théosophe se serait sans doute permis de dire : « Délivrez-nous de toute résistance à la vérité; » mais l'Église, prudente par charité, voulant réduire le nombre des coupables, nous fait dire : « de toute résistance à la vérité connue [2]. »

PERTE DE LA FOI. — Les seuls véritables malheureux, dans un monde où presque tout est malheur, sont, même en écartant les perspectives du ciel, les êtres humains qui ont perdu la foi.

Qu'y a-t-il de plus profond, de plus intime, de plus central, si j'ose m'exprimer ainsi, que le point où se concentrent toutes les croyances, et où se sont livrés tous les combats, quand on sait ce

[1] Litanies du Très-Saint-Sacrement.

[2] Litanies du Saint-Esprit.

qu'il en coûte pour soulever une seule pensée. Il n'est pas d'intérêt humain, tel puissant, tel passionné qu'il soit, qui puisse, autant que la religion, s'assujettir toutes les forces de notre être. La passion a des lacunes; elle agit par saccades: elle absorbe une faculté au détriment des autres, tandis que la religion leur imprime un mouvement régulier et établit entr'elles des rapports continuels et d'étroites subordinations. La perte de la foi frapperait de néant quelques-unes de nos facultés, déplacerait et changerait la direction des autres. Ce qui était contenu s'émanciperait; ce qui était libre par l'effet de la mesure et de l'ordre, arriverait à la licence. Rien ne resterait à la même place, et, avant d'arriver au silence des régions maudites, il faudrait traverser le chaos.

Sans doute les vicissitudes du monde extérieur réagissent très-fortement sur nous; mais qu'il serait plus terrible, plus redoutable, l'effet d'un ébranlement qui partirait du centre pour parcourir tous les points qui le séparent de la circonférence! Tous les autres mouvements peuvent être combattus par la force qui réside en nous-mêmes; ici c'est nous-mêmes qui serions attaqués, brisés, renversés, condamnés à subir un hideux interrègne au milieu de toutes les clameurs de la division et de l'anarchie.

LE PROTESTANTISME

Après avoir étudié l'histoire ecclésiastique, après avoir observé sous tant de formes l'orgueil humain qui commence toujours par le raisonnement et finit par la révolte, je ne suis pas étonnée que les sectes croient toutes avoir raison. Je le serais plutôt que chacune d'elles ne crût pas avoir seule raison. Mais qu'on admire ici la force de la vérité : chaque novateur commence par se montrer très-exclusif; un peu de temps se passe et ses continuateurs ne le sont plus. D'où cela provient-il? Evidemment d'un travail de la conscience, mais d'un travail incomplet qui ne va pas jusqu'au bout de sa carrière.

Ainsi, par exemple, les protestants du XVIe et du XVIIe siècle, affirmaient sans hésitation qu'on ne

pouvait faire son salut dans le sein de l'Église catholique; aujourd'hui, il n'y a pas une communion, pas une secte, pas même un protestant isolé qui voulût soutenir une telle opinion.

Les protestants d'Allemagne sont généralement panthéistes ou naturalistes, et cela se conçoit facilement. Luther ayant brisé le lien vivant qui rattache l'élément supérieur à l'élément humain, on était dès lors mutuellement conduit à dire ou que tout est Dieu ou que tout est matière.

Depuis quelque vingtaine d'années, les naturalistes attaquent l'élément divin, tandis que le protestantisme orthodoxe, au contraire, anéantit l'élément humain. Le catholique, lui, a l'avantage de trouver dans sa foi la liberté et la grâce, le divin et l'humain; disons mieux, son symbole est l'unité des deux natures, il embrasse et confond le rationalisme et le panthéisme.

Les matérialistes trouvent dans la doctrine de Luther le droit de rejeter ses propres enseignements, et c'est là le secret de leur penchant pour la réforme. D'une autre part, les protestants ne sauraient logiquement exclure les matérialistes de leur communion, et c'est tout ce qu'ils ont de

commun avec eux. Unies dans un même antagonisme contre l'Église romaine, les deux erreurs s'attaquèrent l'une à la racine, l'autre aux branches; mais l'arbre est resté debout dans sa vigueur.

Que les catholiques se consolent d'être appelés papistes, les ennemis des premiers chrétiens ne les nommaient-ils pas galiléens? L'hostilité suit la même marche, elle ressent les mêmes emportements et affecte les mêmes mépris.

Tout ce que le protestantisme a ôté de positif à la religion, il l'a placé dans les intérêts de la vie; il s'est assuré des biens de la terre par la sécularisation, de la félicité du monde par le mariage de ses ministres et leur immersion dans toutes les joies humaines.

Le vague, l'indécis, le flottant, le protestantisme l'a relégué dans la sphère où l'erreur et la vérité ne portent que des fruits immatériels. Pleine liberté de se sauver ou de se perdre, mais sans que les biens de cette terre soient jamais compromis.

Le protestantisme n'est qu'une *contraction*; c'est un système qui rétrécit, dessèche, amoindrit le christianisme; un système qui n'existe que par la négation, qui dispute, qui conteste et qui se pare des lambeaux qu'il arrache. Le protestantisme forme un contraste radical avec cette dilatation, cette expansibilité qui, dans le monde physique, est une des conditions de la chaleur, et dans le monde moral, donne naissance à la céleste charité. Le protestantisme, c'est le christianisme pris de glace et attendant, pour se répandre en eaux bienfaisantes, une de ces brises tièdes d'un ciel apaisé.

« La religion n'a qu'un esprit, me disait M. Desjardin, c'est l'esprit catholique, l'esprit d'expansion. »

Si l'Église cessait de subsister, les sectes séparées ne puisant plus leur force factice dans l'opposition et la haine, n'en conserveraient plus aucune. L'ombre disparaîtrait avec la lumière, et la terrible uniformité des ténèbres s'étendrait à tout.

N'est-il pas curieux que le protestant, qui ne veut pas des saints, invoque leur opinion quand il croit pouvoir se la rendre favorable, et prétende

imposer leur autorité d'une manière infiniment plus absolue qu'aucun catholique n'a jamais essayé de le faire. Pour nous autres qui professons le culte des saints et en faisons un article de notre foi, le saint, le plus saint des hommes, peut se tromper comme le plus simple mortel, et lors même que sa sainteté est décrétée, nous ne sommes pas assurés de pouvoir embrasser aveuglément toutes les propositions contenues dans ses écrits. Les protestants moins réservés, prétendent trancher la question de la grâce en s'appuyant sur l'opinion de saint Augustin. Philosophiquement, on ne saurait soutenir que le salut est attaché à la foi en dehors de tout concours, de tout effort, de toute participation de la part des hommes; c'est une proposition absolument insoutenable au jugement de l'esprit humain.

Ainsi, d'une part, les protestants qui s'appuient toujours sur la raison, partent d'un point que la raison repousse absolument; et de l'autre, ils s'étaient d'une autorité récusée par eux-mêmes.

Les livres protestants, même les meilleurs, ne possèdent qu'une spiritualité faible et languissante, et c'est sans doute pour cela, que certaines per-



sonnes charitables croient pouvoir en recommander la lecture aux intelligences qu'un premier rayon de la grâce vient de toucher.

Ces livres étant plus près de l'esprit des formes et du langage du monde, paraissent, par cela même, propres à préparer la transition entre le monde et la vraie, haute et profonde piété. Ils ménagent encore les anciennes idoles que cependant ils veulent renverser ; ils leur substituent une sorte de fantôme, qui leur ressemble par bien des côtés. Pour soumettre la raison ils commencent par la flatter, espérant sans doute qu'enivrée de cet encens, elle ne demandera plus tard qu'à se perdre dans l'amour divin.

Les livres du protestantisme ne sont vraiment utiles au monde qu'en raison du mal même que le protestantisme lui a fait. Toutefois, on pourrait peut-être admettre ces moyens de transition pour les esprits qui ont pâti davantage de cette triste influence. La raison marche et ne vole pas, elle monte péniblement les degrés que la simplicité franchit; à la simplicité, je me garderais d'indiquer de tels moyens, je lui conseillerais le chemin le plus court.

« Vous autres de l'Église d'Angleterre, disait Charles II aux évêques de son royaume, quand vous disputez avec les catholiques, vous employez

les arguments des puritains; mais quand vous disputez avec les puritains, vous prenez aussitôt les armes des catholiques. »

La religion du Verbe devait naturellement s'étendre par l'enseignement oral; des bibles ne suppléeraient des missionnaires, tout au plus que comme des machines là où les bras manquent.

L'ÉGLISE

Pour les ennemis du christianisme, la religion grecque n'est point un obstacle, le protestantisme est un auxiliaire, le mysticisme un instrument passif et docile qui tantôt séduit les faibles et disparaît, comme par enchantement, devant une force contraire. Le catholicisme seul se présente armé pour la résistance. Depuis les principes qui forment son essence jusqu'aux conséquences qui en dérivent et qui sont comme ses ouvrages avancés, en lui tout est fort; aussi en subissant l'attaque, suffit-il encore à la défense.

La durée, la force incessante et féconde du catholicisme est un fait; pour nous les raisons de ce fait, sont toutes dans la promesse laissée à l'Église. Les causes secondes sont d'ailleurs tout à fait d'ac-

cord avec cette cause principale et première, elles ressortent avec éclat de la constitution même du catholicisme, de l'étroite liaison de toutes ses parties et de l'appui que lui prête le concours de toutes nos facultés. Tous les éléments de l'humanité entrent dans sa composition, et si, individuellement, chaque adhérent se sent pris par tous les bouts, les mêmes forces agissant aussi sur les masses, donnent au système entier une vitalité extraordinaire.

On peut faire l'anatomie des communions séparées ; mais le catholicisme échappe au scalpel, et rentre plutôt dans le domaine de la physiologie. C'est en lui qu'il faut étudier tous les phénomènes possibles de la vie spirituelle.

En admettant même que la raison domine dans le protestantisme, concession qui serait moins dangereuse qu'absurde, la raison est-elle donc le seul élément qui se trouve dans l'homme et par lui dans le genre humain? La religion du Christ ne doit-elle pas répondre également à toutes les facultés des enfants de Dieu ?

Un homme d'un esprit supérieur [1] et qui affir-

[1] Raupach. — Mme Stwethine a déjà fait allusion à ces paroles de Raupach, dans un morceau inséré au volume de ses œuvres.

mait que le protestantisme était le système le plus rationnel dans le christianisme, ne put s'empêcher de convenir avec moi, que s'il avait été établi dès les premiers siècles, il n'y aurait plus aujourd'hui un seul chrétien, c'est-à-dire, pas un seul être croyant et possédant dans son âme le dogme de la divinité de Jésus-Christ.

L'Église romaine, certes, ne s'est point accrue depuis ces derniers siècles si malheureux, mais seule, elle domine encore, parce que, seule, elle est restée debout. Les autres communions morcelées, dépouillées de leur force, desséchées de la sève qui parcourait leurs rameaux, se sont comme abaissées sur leurs fondements mêmes. L'Église romaine avec ses scandales, ses périls, ses combats, est pourtant restée entière; elle est sortie de toutes les épreuves plus forte, plus belle, plus pure, et aujourd'hui encore elle domine les ennemis qui la défient.

Otez de la terre l'Église romaine, ce boulevard inexpugnable de la foi, et cherchez ensuite où pourraient désormais s'attacher les espérances du chrétien. D'une autre part, toutes les autres communions peuvent successivement disparaître, sans prêter aux impies une seule arme dont ils puissent se servir.

La question de l'Église romaine n'est rien

moins que la question de la vérité sur la terre. Au milieu du chaos des sectes diverses, l'Église catholique, on peut le dire hardiment, a le monopole de la raison. Sa logique est concluante; elle fait une juste place à toute chose, n'immole aucune faculté, ne sacrifie rien de l'homme qu'elle respecte dans son intégrité. Ce n'est pas le raisonnement avec ses aberrations, c'est la raison elle-même.

C'est donc bien à tort que l'on représente quelquefois l'Église catholique comme l'ennemie obstinée de la raison; elle est au contraire la seule religion qui, en prenant pour point de départ des bases dont la vérité se constate de plus d'une manière, raisonne jusqu'au bout. Dès que vous lui avez accordé les prémisses il faut, si vous voulez être conséquent, la suivre dans toutes ses conclusions.

On croit parfois que l'Église se permet des innovations, c'est une erreur; ce qu'on prend à tort pour une nouveauté est la déduction logique d'un principe fondamental. On lui reproche aussi de changer, mais toute loi a une partie immuable, organique, et une autre partie flexible, réglementaire : l'une, éternelle, et qui demeure absolue; l'autre, subissant les conditions de tout principe éternel qui entre dans le domaine du temps, c'est

à dire se modifiant, se transformant selon les besoins.

Faute de vouloir faire cette distinction, assurément bien évidente et bien simple, tantôt on reproche à l'Église catholique son immobilité, tantôt ses innovations.

Sans doute elle est immuable comme tout ce qui vient du Ciel; sans doute elle innove comme il convient au temps, ce grand novateur. Seulement, ce qui change dans l'Église n'est pas de la même essence que ce qui ne change pas. Sa partie osseuse reste intacte, ses changements s'arrêtent à sa surface; c'est à fleur de vérité seulement que se font ses modifications.

Pendant que semblable à la nature, elle suit le sillon de l'immense orbite qu'elle parcourt, tout change autour d'elle, et selon le côté d'où souffle l'esprit de destruction, on lui reproche, tantôt sa sévérité, tantôt une pitié trop ingénieuse. Ainsi, jadis les protestants rompirent avec l'Église romaine, parce qu'ils ne voulaient pas du purgatoire, et aujourd'hui ils lui rompraient bien autrement en visière, parce qu'ils ne veulent plus de l'enfer.

Toute la partie de la discipline qui peut être considérée comme représentant les mœurs de l'Église étant essentiellement flexible, doit suivre

le mouvement des temps et des lieux et par conséquent, ce qui lui sert de règle ne saurait avoir l'inflexibilité d'une loi, mais seulement l'autorité d'un règlement.

Oui, sans doute, l'Église a changé sa discipline, abrogé d'anciens usages pour en adopter de nouveaux. Elle a innové parce qu'elle représente à la fois le temps et l'éternité, et que le temps, comme dit Bacon, « est le plus grand des novateurs, » elle a fait tout cela, et pourquoi? parce qu'elle est vivante, parce que de nouvelles branches et de nouvelles racines poussent incessamment à un tronc ancien, mais toujours plein de la même sève et de la même vigueur. D'un autre côté, les dissidents orientaux ont tout conservé et s'en sont fait un immense mérite, j'ajoute très-réel, car tout le mérite que peut avoir la mort, c'est de bien conserver. Un corps vivant a mille moyens de s'accroître, de gagner, de se développer, tandis que la plus haute perfection et la seule à laquelle puisse prétendre un corps sans vie, c'est de ne point changer, de rester intact et comme stéréotypé.

Oter à l'Église le droit d'expliquer, de formuler, de prononcer en matière de foi, ce serait admettre, si on voulait être logique, que son divin auteur au lieu de rester son maître vivant en quittant la terre, n'a fait que lui confier le dépôt des vérités

révélées, comme un testateur qui n'est obéi qu'une fois.

On oublie trop que les promesses faites à l'Église expriment l'assurance d'une coopération vivante, divine, éternelle, actuelle, *ever and anon.* Le Christ est chaque jour avec son Église ; il est avec tous ses membres vivants ; il est avec tous et avec chacun, avançant son œuvre, la perfectionnant et la conduisant au terme de toutes choses, c'est-à-dire à la consommation du beau et du bon en Lui.

A ces éternels reproches de variation, on peut répondre que la doctrine de l'Église catholique est en marche ainsi que sa morale, s'il est vrai que des aperçus nouveaux, des conséquences mieux déduites, des principes secondaires mieux assimilés au principe qui les engendre, puissent être regardés comme une innovation. Ainsi les choses qui peuvent être expliquées le sont mieux, les superfétations sont détruites, l'ivraie de leur innocente erreur arrachée du bon grain, la critique telle que la philosophie et l'histoire la comportent, appliquée à la partie flexible de la religion pour retrancher ce que l'ignorance ou une fausse interprétation y ajoutaient : mais en laissant toutefois au dogme sa sainte immobilité, dans l'exposition de la foi catholique. Bossuet est certainement très-

10.

orthodoxe, cependant on le voit réduire le catalogue des vérités de la foi à celles dont l'admission est strictement nécessaire. Tout immuable qu'elle soit, la religion catholique n'est pas étrangère, d'une part, à l'action qui repousse tout impur mélange, et de l'autre, à l'action qui, provoquée par l'erreur contraire, fait paraître sous un jour plus éclatant, sous des formes plus prononcées, les vérités qu'elle n'avait jusque-là protégées qu'en germe. Comme Dieu, elle agit sans cesse sur la nature, par voie de retranchement et d'assimilation ; tout ce qui ne lui est pas homogène, elle le désavoue ; tout ce qui est conforme à son essence, elle s'en enrichit. Quand on l'attaque sur un terrain nouveau avec des armes nouvelles, elle puise en elle-même de nouvelles forces pour les combattre, et ces forces revêtent des formes analogues aux besoins du moment, sans que l'on puisse dire qu'elle improvise, qu'elle innove, parce que toujours fidèle à elle-même, à sa nature divine, elle se reproduit sans rien perdre de sa substance, elle se modifie sans s'altérer. D'immenses ressources dorment encore dans son sein, de plus grands dangers les réveilleront peut-être! A toutes les époques de son histoire, de menaçantes difficultés accablent sous leur poids les esprits croyants, mais de ces nuages si redoutables pour les con-

temporains, il sort des vérités mieux définies et plus lumineuses. Dieu ménage le trésor de la vérité, tandis que les générations semblent se hâter d'épuiser l'erreur : ni l'une, ni l'autre ne tarira tant que le monde reposera sur ses fondements. Destiné à porter l'empreinte d'un éternel mélange de bien et de mal, de mensonge et de vérité, il est permis d'affirmer à l'avance, que l'avenir ne sera pas plus stérile en erreurs nouvelles, que la vérité ne sera déshéritée des armes qui les combattent victorieusement.

C'est une chose admirable qu'au milieu de tant de changements dans la discipline, l'Église romaine ait seule conservé l'esprit des premiers temps dans les pratiques essentielles du christianisme; c'est seulement dans l'Église que le Saint-Sacrement a des adorateurs en esprit et en vérité, c'est le soleil du système spirituel, et les autres objets de la vénération des fidèles n'y reçoivent que des hommages très-secondaires. Le culte des saints, des images, poussé jusqu'à l'idolâtrie dans l'Église grecque et entièrement rejeté dans les communions séparées, fait pressentir des excès opposés et bien propres à faire ressortir la sagesse et la prudence de l'Église catholique. Toujours on la voit concentrer sur le sacrifice, c'est-à-dire sur ce qui constitue essentiellement une religion,

et ses prières et sa confiance. Les premiers chrétiens communiaient tous les jours; aujourd'hui dans la seule Église catholique on peut admirer ces communions fréquentes, toujours plus parfaites à mesure qu'elles sont répétées, et que l'attrait des choses divines se change pour l'âme en une loi dont l'habitude fait une sainte et impérieuse nécessité.

On croit élever une objection formidable en expliquant par des causes naturelles l'établissement de l'Église. Depuis quand trouverait-on dans l'enchaînement des causes naturelles, de quoi infirmer l'action de la Providence? Si Dieu se servait toujours de moyens extraordinaires pour assurer l'accomplissement de ses desseins, ces desseins qui sont partout, feraient du miracle, c'est-à-dire de la suspension des lois de la nature, l'état ordinaire et habituel. Ce n'est pas à ce caractère que l'on reconnaît l'intervention divine; elle se voile, elle se mêle à des événements humains et se confond avec eux pour mieux les diriger, et nulle part peut-être, elle n'est plus sensible que dans ces faits éclatants et anciens, que personne n'a voulus et auxquels tout le monde a concouru. Dieu, pour arriver à ses fins, n'a pas besoin d'élever jusqu'à lui les moyens dont il se sert, tous lui sont bons. Il édifie lentement et con-

tinuellement, et tandis que les hommes se perdent dans leurs jugements, qu'ils se livrent aux espérances les plus contradictoires, son action marche dans la direction que de toute éternité sa sagesse a résolu de lui imprimer. Dieu a deux fois désigné l'Église romaine pour la mère et la maîtresse des Églises : une fois par tout ce qu'il a fait pour elle, et une seconde fois par tout ce qu'il n'a pas fait pour les autres. D'une part, vous voyez ses prérogatives consacrées par l'Évangile, par le rang qu'elle assume sans contradictions dès les temps primitifs, par les témoignages de la tradition, par l'influence qu'elle acquiert sur les peuples ; et de l'autre par le stigmate de la division et de la caducité imprimé à toutes les communions opposées.

Quel est le caractère des secours divins accordés à l'établissement de l'Église? Celui d'une protection soutenue, efficace, et jamais brusque ni violente. La Providence arrive à ses fins par des moyens en apparence contraires au but qu'elle se propose ; c'est un système de vicissitudes, d'oscillations, de mouvements imperceptibles, et qui n'ont pour eux que les résultats. Ce n'est pas comme dans l'œuvre passionnée des hommes où les choses sont tout ; la Providence ne choisit pas toujours des instruments faciles à justifier ; elle ne rend pas toujours ses ennemis haïssables ; l'équi-

libre semble maintenu entre le bien et le mal, entre l'erreur et la vérité, et puis, sans que le cours des choses humaines ait été interrompu, sans mouvement, sans bruit, d'une manière simple comme si tout y avait exclusivement tendu, comme si les choses n'avaient pu se passer autrement, le but tout à coup se trouve atteint, les opprimés deviennent les maîtres, et la couronne du martyre est remplacée par celle des Césars.

Quand l'Église catholique n'aurait pour elle que sa rationnelle immobilité, elle serait encore dans le monde civilisé un immense fanal dont la lumière, après avoir inutilement signalé l'écueil, servirait encore à signaler les naufrages; comme cette colonne milliaire de l'ancienne Rome, qui servait, après qu'on l'avait dépassée, à mesurer le chemin parcouru, elle retracerait encore les siècles passés à ceux qui croient que toute véritable sagesse est ensevelie dans les siècles futurs. Elle serait le terme universel de comparaison, comme un témoin vivant prêt à revendiquer ces vérités qu'on croit nouvelles, et qu'elle renferme toutes dans son sein; enfin, comme un monument unique et vivant au milieu de tant de fatigantes oscillations, du mouvement éternel des hommes, des idées et des choses.

La violence des attaques auxquelles l'Église est en butte, donne la mesure de l'idée que ses ennemis ont de sa force ; ils ne s'arrêtent qu'à un point au-dessous du point vrai, ils ne savent pas cette force indestructible.

C'est aujourd'hui que l'Église peut s'appliquer toute la puissance de l'argument du pharisien Gamaliel, qui, aux premiers jours du christianisme, voulait qu'on l'abandonnât au temps : *Si cette entreprise vient des hommes*, disait-il, *elle sera dissipée; si elle vient de Dieu*, *vous ne pouvez lui résister*[1].

[1] Actes des Apôtres, ch. IV, 34.

DE LA PIÉTÉ

DANS

LE CHRISTIANISME

II

LE PRÉCEPTE

ET LE CONSEIL

I.

Dieu a fait une grâce immense à l'homme, en lui donnant dans le précepte, le moyen de connaître sa loi morale et de l'aimer ; c'était l'introduire dans le parvis du temple, lui en montrer l'harmonie et la magnificence extérieure.

Le conseil évangélique est une bien autre grâce encore, grâce de prédilection et de choix. L'homme ici n'est point arrêté au parvis. Dieu le

prend par la main pour l'introduire dans le sanctuaire où cette même loi morale, conduite au plus haut développement, l'enchante par sa beauté.

Si Dieu avait donné le précepte ou le premier degré d'initiation morale à des âmes restées innocentes, c'eût été déjà un grand bienfait ; mais ce n'est pas à une race innocente que Dieu a donné le précepte, c'est à une race déchue et à des hommes qui, dès les premiers pas dans la vie, ont ajouté la prévarication de leur volonté à la prévarication antérieure et involontaire.

Cependant Dieu ne s'est pas arrêté là ; à ces mêmes hommes, quand ils ne se détournent pas de lui, il propose le conseil, c'est-à-dire le complément, la plénitude de la loi morale sur la terre.

II.

Dieu a donné à tous la conscience, à un très-grand nombre le précepte, au plus petit nombre l'inspiration de chercher en toutes choses et de suivre le conseil. Ces derniers sont tenus à une plus grande fidélité, s'ils veulent être en règle avec Dieu et en paix avec eux-mêmes.

Le précepte fixe dans la voie de Dieu, le conseil y marche toujours. Le précepte nous fait sujets de Dieu, le conseil nous fait ses enfants, ses amis. Qui pourrait dès lors mesurer ce que l'infidélité, même la plus légère, nous ôte de l'amitié de notre Dieu? qui pourrait dire de quelles faveurs elle nous prive? Dieu a promis qu'il pardonnerait toujours à la sincérité du repentir. En admettant ce repentir et le temps son auxiliaire, on peut compter sur une sorte de réintégration dans les droits généraux; mais est-il aussi certain que Dieu rende son intimité, son amour, le bonheur de sa familiarité à celui qui les a compromis, perdus et reperdus sciemment, volontairement?

Celui qui a goûté le bonheur de deviner la volonté silencieuse et à peine indiquée dans le conseil, le bonheur de suivre cette voie à peine tracée, sans borne milliaire, se contentera-t-il de la prosaïque et positive obéissance au précepte qui commande sous peine de châtiment?

Celui qui, après s'être senti appelé au conseil, retomberait sous le précepte, ne se sentirait-il pas déchu, déshérité? Ce qui lui resterait de richesse n'empoisonnerait-il pas sa pauvreté comparative? On ne se contente pas du moins, quand on a possédé le plus.

Ce qui suffit à presque tous les hommes, alors

ne suffit plus : Dieu, je l'accorde, ne se rebute pas de nos chutes, mais que ne ferait-il pas pour un progrès !

III.

Comment s'impose le conseil ?

Par l'amertume et le vide qui s'attachent à tout ce qui n'est pas lui, par une tendance vers lui qu'on sent venir de la grâce.

Il s'impose, quand tout ce qui est laissé libre par le précepte, se trouve livré au trouble, à l'impression du néant ;

Quand on est à l'étroit dans le précepte, et au largė, seulement dans le conseil ;

Quand Dieu semble se retirer tout-à-fait, si nous n'allons pas à lui par tous les chemins qui nous sont connus ;

Quand nous souffrons de la petite faute, de notre indulgence pour elle, plus encore que nous ne jouissons d'un mouvement généreux ;

Quand un dégoût profond s'attache aux choses incompatibles avec l'observance du précepte, et que notre âme s'élève, se nourrit, se repaît du conseil ;

Quand, le précepte accompli, nous sentons néanmoins que Dieu n'est pas content, et qu'il demande encore ;

Quand, après tant de grâces reçues, si peu de nos fautes ont été expiées ;

Quand on est tout à fait à terre, dans la mêlée, en butte à tous les coups, sans défense, si toutes les forces ne se redressent et ne s'unissent dans le conseil ;

Quand enfin le jour baisse et que la nuit est proche.

Le conseil s'impose :

Si on fait toujours mal, jusqu'à ce qu'on fasse toujours mieux ;

Si des habitudes constantes, si des actes qui sanctifient, pures étoiles de la vie spirituelle, exigent que le fond même de l'existence s'y conforme ;

Si, sur tous les points de la destinée, la mortification se montre comme étant de rigueur ;

Si, dans le précepte, il nous est impossible de demeurer stationnaire ;

Alors, il faut bien tourner les yeux vers la sainte montagne, et attendre du conseil le secours qui ne peut venir que de lui.

IV.

Il n'y a pas de petits dangers; c'est l'imprévoyance qui nous perd et la vigilance qui nous garde.

Une fois le conseil choisi, qu'est-ce qui nous maintient dans ses voies? La vigilance et la prière.

La vigilance, vertu chrétienne qui est nécessaire à toutes les autres. La vigilance protège l'observance du précepte, mais elle est l'âme de la fidélité au conseil.

Sous la loi du précepte, certaines observances accomplies, certains écueils évités, la vigilance peut se reposer dans les intervalles; tout ce qui est innocent, tout ce qui n'est pas le devoir positif, la laisse reposer.

Sous la loi du conseil il en est autrement. Pour le conseil il n'est pas de terrain vague ou neutre, point de champ inculte, tout élément s'y destine à la perfection. Durant le temps où la vigilance ne combat pas, elle prépare ses armes pour combattre. Dans le précepte, qui n'est pas contre

Jésus-Christ est pour lui; dans le conseil, qui n'est pas pour Jésus-Christ est contre lui ; ici l'absence du mal n'est pas le bien. Il faut que la vigilance tienne toujours son flambeau allumé, qu'elle signale tout acte, toute pensée, pour la réformer si elle est mauvaise, pour la rendre meilleure si elle est bonne.

Le précepte redresse et corrige, mais il n'a pas comme le conseil la puissance de transformation. Dans la vie du conseil la vigilance est toujours vivante, agissante, prévoyante, elle inspecte tous les points menacés ou non ; sorte de *panoptique*, prodige d'ubiquité, elle veille à tout ce qui est, à tout ce qui peut être, à tout ce qui n'est pas encore, car ce qui n'est pas encore, peut naître et devenir d'un prix infini.

V.

La vigilance est la sentinelle du conseil, la prière en est l'âme.

C'est la prière dans sa sainte et intense sincérité qui enfante le désir du conseil ; c'est le conseil et

la fidélité à ses voies qui nourrissent la prière.

A chaque instant la prière remercie d'être dans la voie du conseil, demande d'en être rendue digne et d'obtenir d'y marcher.

Le conseil et la prière vivent de deux vies identiques. La prière prie par la parole, le conseil prie par l'action.

Dans les sommités où le conseil vous place, dans son air raréfié on ne respire que par la prière ; elle est la règle, la lumière, la chaleur, le vent qui enfle les voiles.

Dans la voie du conseil tout ce que fait l'âme elle le fait pour Dieu, par Dieu même, par l'effet de son étroite union avec lui. Il n'y a plus dès lors de parts faites, plus de tien ni de mien, il n'y a plus de générosité possible à celui qui a tout donné. Car dans la voie du conseil, on est un serviteur qui ne se réserve aucune heure de la nuit ou du jour. C'est l'ombre au corps, c'est l'écho du son, c'est la trace du pied divin au Golgotha.

Ce sont les ailes de la prière qui soutiennent dans la voie élevée du conseil.

VI.

L'unité, ce premier caractère de la vie heureuse, se montre bien davantage dans la vie du conseil que dans celle du précepte. Un des bonheurs, une des gloires de la vie du conseil, c'est l'unité.

Le précepte reste distinct du fond de l'existence, il s'y adapte comme sa règle ou sa parure, c'est une loi du Ciel qui s'applique à la vie de la terre.

Le conseil est une greffe divine qui change la sève de l'arbre et lui fait porter ses fruits.

Le précepte vient du dehors, le conseil du dedans ; l'un vient du législateur et du maître, l'autre du père et de l'ami Dieu, qui impose le précepte, implante en germe le conseil au fond du cœur et le fait se développer par intussusception.

Le précepte souffre deux centres, il n'absorbe ni ne détruit la nature humaine ; le conseil n'en laisse subsister qu'un seul. Principe divin, il s'as-

simile tout dans la vie intérieure de l'homme, ses rayons convergent sur un même point.

Le précepte prend et laisse la vie comme il la trouve, si cette vie est innocente et pure : il souffre la variété et même la bigarrure des éléments et des couleurs. Le conseil imprime à tout l'ensemble, une couleur propre et toute harmonieuse.

Il y a donc division sous l'empire du précepte et l'assimilation vraie ne se rencontre que dans le conseil. Le précepte lutte contre les envahissements toujours renaissants de la chair et du sang ; le conseil domine les puissances réduites, les ennemis ne sont plus que moraux et spirituels, et chaque épreuve est vaincue par l'habitude, familiarisé qu'on est avec la victoire.

La vie du précepte porte le joug du Seigneur qui est doux et léger ; la vie du conseil n'a plus ni joug ni entraves ; le précepte marche dans la route frayée, le conseil attend que Dieu lui trace la sienne. Ah ! qu'elle est libre, qu'elle est heureuse, qu'elle est une, la voix du conseil ! C'est la vie après la mort, le jour après le crépuscule ; la vie, selon les paroles de saint Paul, qui enveloppe dès ici-bas la mourante vie humaine. Que notre demeure céleste nous soit comme un second vêtement « car nous ne désirons pas être dépouillés, mais seulement être comme revêtus, en sorte que

ce qu'il y a de mortel en nous soit absorbé par la vie[1]. »

VII.

C'est tellement un bonheur de suivre la voie du conseil que, on peut le dire, c'est pour cette meilleure part que l'homme et l'univers ont été créés. Tout le plan de la création est là : le monde créé pour l'homme, et l'homme créé pour glorifier Dieu.

Or, il est évident que l'homme glorifie Dieu par sa soumission au précepte, mais il est également évident qu'il le glorifie bien plus entièrement, plus librement, par sa fidélité à la voix du conseil ; que là seulement, il ne dérobe rien, parce qu'il rend tout à celui qui lui a tout donné.

C'est pour ceux qui aiment Dieu, que le soleil éclaire, que les sphères se meuvent, que les événements se succèdent et se combinent. Parmi ceux-là, les plus en butte à l'action divine, ceux qui aiment davantage, suivent la voie du conseil.

[1] Saint Paul, II aux Corinthiens, ch. V, ℣ 4.

Quel bonheur comparable au bonheur de compter entre ceux qui aiment davantage! Déjà sur cette terre la transfiguration a commencé pour eux, de leurs sentiments transformés elle a passé dans leur situation; leur vie est devenue lumineuse et féconde dans chacun de ses détails. Tout y est comme par le passé et tout s'y trouve différent. La lumière qui pénétrait le corps du Sauveur, qui le divinisait sans le rendre méconnaissable, laissait subsister les mêmes traits, les mêmes contours, et pourtant l'homme était absorbé dans le Dieu. Dans la voie du conseil, mêmes actions, mêmes paroles, même caractère primitif, même donnée première que dans le précepte, mais purifiés, élevés, transformés.

Sur le Thabor, suspension des lois naturelles, gravitation vers le ciel, affranchissement de tout poids; dans le conseil aussi, élan vers le ciel, affranchissement, et plus que sur le Thabor, permanente demeure dans les régions de Dieu.

O voie sublime, voie admirable du conseil à laquelle Dieu appelle tous les hommes et dans laquelle marchent ses élus! Pourquoi n'attire-t-elle pas tout à elle? Et ceux qui ont été prévenus, comblés par tant de grâces, d'où viennent leur pesanteur et leur paresse? N'est-ce pas à ces âmes aussi que s'adresse le Sauveur quand il

pleure sur Sion : « Jérusalem, Jérusalem, si tu avais connu ce jour qui t'était donné, si tu connaissais ce qui peut te procurer la paix ! Combien de fois ai-je tenté vainement de rassembler tes pensées errantes, dispersées ! »

VIII.

Le progrès incessant est un des bonheurs de la vie du conseil. La plus haute vocation humaine est dans la tendance vers la perfection. C'est dans cette voie que le chrétien se montre fidèle : sa persévérance est le progrès.

Tandis que le précepte est inflexible et stationnaire, le conseil, dans sa vivante et céleste souplesse, s'étend et grandit ; il nous montre ses inspirations réalisées dans les saints, éclatants modèles qu'il nous engage à suivre et à imiter.

Quelque bas que la miséricorde nous prenne, du fond de l'abîme nous pouvons nous élever aux plus sublimes hauteurs : « Il ira, est-il dit du juste, il ira de vertu en vertu jusqu'à ce qu'il jouisse du Dieu des dieux dans la céleste patrie. »

Ibunt de virtute in virtutem, videbitur Deus deorum in Sion.

Il ne dépend pas de nous d'ajouter une ligne à notre taille, une beauté à notre esprit ; mais si chaque jour le chrétien n'a point ajouté à sa vertu et à ses mérites devant Dieu, c'est par sa faute, par sa très-grande et très-douloureuse faute.

Au moment où il marche avec Dieu, tout passé coupable est déjà loin, tout ce qu'il pleure lui devient un appui, le fait descendre en lui-même par un amour sincère, et remonter au niveau des amis de Dieu, par l'humilité.

Voilà pourquoi, bien que dans la voie du conseil les taches soient plus apparentes, les fautes plus sensibles, les échecs plus nombreux, le labeur plus difficile, le découragement ne vient jamais. Le précepte commence, le conseil achève. C'est pour terminer, on le sait, qu'il faut recommencer toujours.

IX.

L'esprit de sacrifice appartient à l'esprit du conseil.

L'esprit de sacrifice s'étendant, s'appliquant à

tous les objets de la convoitise propre, fait le vide, et par la connaissance du néant des choses créées, rend visibles et sensibles Dieu et le devoir, restés seuls debout.

Par l'effet de ce retranchement, l'âme, au lieu de se perdre oisivement dans mille recherches frivoles, se trouve ramenée sur elle-même, et comprend Dieu.

L'esprit de sacrifice est comme la négation du monde qui l'environne, il concentre les forces de l'âme dans le seul espace qui lui soit laissé libre; cet espace, c'est le centre de la vérité.

L'esprit de sacrifice réduit au strict nécessaire tout ce qui ne germe pas pour l'éternité; il est la source de l'apaisement et de la paix, les désirs tombent avec les besoins retranchés, et les regrets disparaissent lorsque le renoncement est irrévocable.

L'esprit de sacrifice porte la cognée à la racine même de tout orgueil de la vie, il tranche toujours dans le vif, et il entraîne les détails, comme un fleuve majestueux entraîne les débris sans y songer.

L'esprit de sacrifice honore Dieu, parce qu'il est libre par essence au fond de l'âme, et relativement aux objets sur lesquels il s'exerce; parce qu'il rend complet et embrasse d'une seule vo-

lonté, le nombre infini des renoncements faits en vue de Dieu. Ce qu'il donne, il le donne en entier sans se rien réserver, pas même le désir ou le regret.

Rien n'est si différent, soit pour le sacrifice en lui-même, soit pour les résultats qu'on en obtient, qu'une privation imposée par des obstacles naturels, une privation spontanément inspirée par des vues supérieures. Quand la privation est involontaire, ce qui vous manque dans le présent, vous avez toujours la ressource de l'attendre dans l'avenir ; lorsque, au contraire, c'est la conscience qui prononce le veto, toutes chances disparaissent avec la volonté qui les repousse. Lorsque vous êtes passif dans votre dépouillement, vous ne possédez pas, à la vérité, mais du moins vous désirez posséder, et vous vous dédommagez par l'imagination de ce qui vous manque en réalité. L'espérance prestigieuse, l'illusion ne vous manquent point, elles peuplent votre horizon de mille promesses fantastiques. L'esprit de sacrifice sincère et profond ne connaît plus ni oscillations, ni prestiges, pour lui tout est consommé dans le vœu tacite et sacré prononcé devant Dieu ; il demeure fixe dans sa sévérité, et à chaque moment de la durée, il renouvelle la totalité même des sacrifices qu'il pourrait faire.

Rien ne se ressemble dans le dépouillement forcé et le dépouillement volontaire, comme rien ne se ressemble dans les effets produits par la nature et par la grâce. La forme qui les exprime peut paraître identique extérieurement, mais c'est au fruit que l'on juge de l'arbre, et il n'y a pas à s'y tromper.

X.

Du moment où l'on aspire à la perfection, tous les consentements doivent être donnés, tous les projets doivent être formés, toutes les résolutions doivent être prises du point de vue du conseil.

Le conseil accepte bien des choses de l'inventaire du précepte; mais il refait ou remanie, ajoute beaucoup et range le tout dans un ordre nouveau.

Le conseil, dès lors, n'est pas seulement notre point de départ, il est le point de comparaison, le terme de tous les jugements applicables à nous-mêmes. Il est enfin la pierre de touche de notre fidélité à Dieu.



Après avoir essayé de suivre la voie du conseil, on n'a plus la liberté de retourner en arrière; les contacts et les usages permis par le précepte, nous donneraient sans cesse l'impression d'une mésalliance. Nous pourrions soutenir que nous ne sommes pas tombés, mais rien ne nous empêcherait de sentir que nous sommes descendus. Tout se résumerait à nos propres yeux en noire ingratitude, Dieu et la grâce seraient bientôt vengés.

Le précepte est la lumière comparée aux ténèbres de ceux qui sont assis à l'ombre de la mort; mais cette lumière est à peine un crépuscule, si on la compare à la clarté chaude et rayonnante du conseil. A chaque degré ses délices, à chaque progrès sa saveur.

Le précepte s'accomplit sous l'invocation du maître absent; le conseil dans sa maison, sous son regard, son intime et sensible présence. On fait ce que Dieu veut, comme on ferait ce qui plaît, « dans la joie d'être délivré de la puissance de nos ennemis, de servir Dieu sans crainte, marchant en sa présence tous les jours de notre vie. »

XI.

Et quelle autre voie que celle du conseil pour ceux qui le goûtent déjà ou qui aspirent à la vie puisée, renouvelée sans cesse dans les sacrements?

Toute la miséricorde de Dieu, tous les droits de notre obéissance n'empêcheraient pas en nous la plus folle témérité, si en recourant souvent à l'absolution, en nous nourrissant du pain des anges, notre attention n'était pas sans cesse occupée à réduire le nombre de nos fautes et leur gravité.

Dieu vient en nous, et nous ne lui donnerions pas ce que nous avons de mieux, nous ne purifierions pas notre demeure, nous ne la parerions pas?

Ceux qui, pour se conformer au précepte, reçoivent Dieu en eux-mêmes une fois l'an, ne font-ils pas un vide au milieu des soins et des préoccupations de la vie, ne pratiquent-ils pas une sorte d'oasis de silence, de prière et de parfum au milieu de la vie terne et commune? Parce que Dieu

aura multiplié ses faveurs, parce que d'un premier acte d'abaissement, il sera descendu à la familiarité intime, parce qu'il vient comme non prié, négligerons-nous, dans cette visite de père et d'ami, de préparer de notre mieux le cœur qu'il vient chercher et dont sa bonté se contente?

Le précepte fait fuir le péché mortel, comme Adam a fui devant l'épée flamboyante de l'ange gardien du paradis. Le péché véniel, les imperfections habituelles et tolérées, fuient non moins vite devant le conseil dont trop souvent ils entravent ou assombrissent les voies. A chacun son ennemi, à chacun son gardien : dans la région du précepte, le péché mortel et l'ange vengeur; dans la région du conseil, le péché véniel et Jésus-Christ veillant pour lui-même.

Quels que soient d'ailleurs l'âge, la position, les devoirs, la vie des sacrements est une consécration toute particulière; leur fréquentation est l'expression la plus simple, la plus vivante de la voie du conseil, c'en est à la fois le complément et le symbole.

Si Dieu accepte vos empressements, y répond, descend à votre familiarité, c'est à la condition pour vous de donner toutes vos forces, toute votre attention à lui plaire. Il faut que toutes vos pen-

sées s'élèvent à la hauteur de la coupe que vous portez à vos lèvres, et qu'à votre bonheur presque quotidien, s'assimilent tous les mouvements de votre âme.

XII.

La voie du conseil a bien ses peines ; elles sont de deux sortes : les peines générales et les peines particulières à cette voie.

Dans l'économie de ce monde Dieu respecte son ouvrage en laissant subsister tout ce qu'il y a mis ; il ne détruit pas, il transforme ; la création compte encore aujourd'hui précisément le même nombre d'atômes dont elle se composait aux premiers jours.

Il en est ainsi de l'humanité sous le rapport des affections morales ; sa régénération par la grâce la laisse sous les mêmes conditions d'épreuve et de souffrance ; seulement ses peines l'élèvent et la purifient, leur impression est sans trouble et sans amertume.

Les cœurs qui sont à Dieu souffrent donc, et comment voudraient-ils ne point souffrir ! Mais la

soumission en eux s'élève jusqu'à la conformité de la volonté divine. L'aride élément de la nécessité a disparu, et il semble que tout en bénissant la justice de Dieu, on soit déjà dans le secret de sa miséricorde.

Si le conseil laisse subsister les peines générales qui affectent tous les hommes, il en a de particulières et pour ainsi dire de spéciales : les offenses faites à Dieu et les nôtres en particulier; le petit nombre de ceux qui le servent et par conséquent le grand nombre de ceux qui l'offensent; le petit nombre de ceux à qui l'on peut librement parler de lui avec l'espoir d'être entendu.

Le vif sentiment des grâces reçues qui enfante perpétuellement l'impression d'une trop tiède reconnaissance.

La crainte de se rendre indigne de l'appel; l'inquiétude de rester insensible aux fautes dont ne nous avertit pas le blâme d'autrui ou même une conscience délicate. L'Évangile, hélas! s'étudie à nous montrer dans de nombreux exemples les excuses spécieuses punies d'une séparation éternelle.

Dans le conseil le sens intime est plus subtil, plus pénétrant; les ressorts sont plus flexibles, les fibres plus vibrantes. De là des alternatives plus vives d'ombre et de lumière, une sensation plus

délicate du poids de la vie et du désir d'union toujours si mêlé de tristesse.

XIII.

On apprend dans la voie du conseil ce qu'on ne sait pas ailleurs, c'est que l'expiation soulage, que l'amour purifié par la souffrance devient plus vif, c'est que la douleur a ses délectations véritables.

La voie du conseil tend à nous unir à Dieu; l'expiation nous en rapproche, elle enlève successivement les couches d'air épais qui nous empêchent de voir Dieu et d'entendre sa parole.

Quand on a un but chéri, unique, constant, il n'y a de bons, d'également bons que les moyens pénibles ou non, mais brefs et rapides, qui nous y conduisent. Or, c'est ce que fait l'expiation, c'est ce que font nos peines acceptées ou surajoutées de notre propre mouvement.

Dans la voie du conseil, par cela même qu'on est plus attentif à sa fin dernière, plus sourd ou plus indifférent au bruit du monde, le temps et

tout ce qu'il porte avec lui perd beaucoup de son importance. Sa course, comparée à l'immobile éternité, devient si précipitée, que nos plus lourds fardeaux ne semblent que passer devant nos yeux.

La voie du conseil fait entrer si avant dans la nécessité de souffrir, elle voit l'action de la souffrance si productive, si libératrice, qu'elle se réconcilie avec elle et qu'il résulte de cette pieuse compréhension le sentiment d'un bonheur ininterrompu.

La voie du conseil est la voie de la justice, d'une plus haute et plus parfaite justice, qui loyalement appliquée à nous-mêmes, nous fait comprendre la justice de Dieu.

Si la voie du conseil nous tient plus émus des jugements divins, elle nous tient aussi plus près de Dieu; au milieu des travaux les plus pénibles, on sent sa consolation, sa touche, et l'on porte de meilleur cœur ses blessures et ses chaînes.

La voie du conseil n'a au fond d'autre mission que de nous montrer les choses, les personnes et nous-mêmes plus à découvert et sous leur plus vrai jour. A cette clarté, le mal dont on ne fait que souffrir s'adoucit prodigieusement, et le bonheur qui en sera la récompense, se montre comme le seul qu'on puisse ambitionner.

XIV.

En dernière analyse, la voie du conseil se réduit à n'agir qu'en vue de Dieu, à le servir en esprit et en vérité, à ne chercher que sa volonté, à dominer entièrement la nature par la grâce.

Ce qui lui est le plus opposé, ce sont les recherches, les pusillanimes compassions de nous-mêmes, les susceptibilités d'amour-propre et de sensibilité, le désir de la sympathie, le goût de l'estime et de l'approbation.

La voie du conseil consiste à faire en toutes choses la volonté de Dieu, à vouloir sûrement et simplement ce que cette volonté nous propose.

Le conseil n'a point d'esprit d'intrusion. Il est prudent, parce que l'imprudence tient à la vanité toujours légère et présomptueuse ; le conseil ne prend l'initiative sur rien, mais aussi il ne recule devant rien.

Dans les circonstances mêmes où les intérêts de Dieu se trouvent engagés, si nous sommes appelés à nous en mêler, nous devons le faire avec calme, avec le sentiment de notre pauvreté et de



notre infirmité, dans une modestie profonde et dans une désappropriation parfaite.

Le conseil fait tendre à l'obscurité, à l'oubli, au silence ; il nous apprend à être devant Dieu, et à expier d'avoir tant songé à paraître devant les hommes. Son dernier secret est, selon les paroles de l'Apôtre, de nous faire vivre comme ne vivant pas; sa dernière récompense, de ne nous faire mourir que pour atteindre la véritable et unique vie.

Le conseil nous place finalement dans une sorte d'impassibilité volontaire, forte, énergique, qui ne détruit rien et domine tout. Il nous rend semblables à ces représentations de saint Sébastien transpercé de flèches, dont le visage calme s'anime de la seule impression intérieure que l'art s'efforce d'exprimer sans pouvoir aller au-delà. Des liens rendaient le martyr immobile à son poste ; au même supplice, le devoir peut garder volontairement le chrétien.

Dieu, Dieu seul, voilà ce que dit le conseil : « Que votre règne arrive, » voilà ce que nous demandons chaque jour.

Elle est passée l'époque des bonnes résolutions, des saints désirs ; après l'espérance doit venir la réalité. Sans le savoir, c'est le point vers lequel, à travers toute notre vie, nous avons tou-

jours tendu. Celui qui monte la route rocailleuse de la montagne n'a vu que son sommet ; arrivé au plateau, l'horizon s'ouvre, des lignes incommensurables apparaissent et au-delà l'espace infini.

MÉLANGES

L'IMAGINATION. — Ce que la méditation doit redouter davantage, c'est l'imagination : la pensée pieuse n'est riche que de l'abondance du cœur. L'imagination, au contraire, n'est plus qu'une vapeur, une fumée, qui peut aspirer à des formes encore belles, mais d'une beauté fantastique, qui ondoie et caresse, au lieu de fixer et de pénétrer avant.

BÉNÉDICTION DES FONTS BAPTISMAUX. — La bénédiction des fonts baptismaux le jour de Pâques est une de ces conceptions pleines de beauté dont l'Église a enrichi, avec tant de bonheur, son

culte. La résurrection de l'homme qui s'appuie sur la résurrection du Christ, se trouve admirablement symbolisée dans cette touchante cérémonie. Toute l'économie du christianisme annonce que pour *revivre* il faut avant tout *renaître*, et que cette résurrection du Christ, gage de notre résurrection possible, que cette eau du baptême, gage et moyen de notre renaissance volontaire, n'attendent de nous que cette coopération dont Dieu, dans nos propres destinées, n'a jamais voulu se passer.

LE RICHE N'A-T-IL PAS BESOIN DE PLUS DE PRIÈRES QUE LE PAUVRE? — Aux prières qui s'élèvent autour de la tombe du riche, on pourrait le croire aussi privilégié pour l'autre vie qu'il l'a été dans celle-ci. L'Évangile, en nous parlant des immenses obstacles que rencontre le salut du riche, fait évanouir cette apparente disproportion; c'est alors que, dans ces puissants moyens d'intercession, nous voyons à peine de quoi répondre aux difficultés passées et aux nécessités qui peuvent s'y rattacher encore.

SÉVÉRITÉ ET INDULGENCE. — La sévérité est une des vertus de la jeunesse, l'indulgence une des nécessités de l'âge mûr. Quand on est jeune, on puise la loi dans ses propres forces, et on l'impose aux autres dans la rigueur du commandement. Plus tard, quand l'enseignement de sa propre faiblesse n'a pas été trop stérile, c'est par les lumières de l'esprit qu'on arrive à l'indulgence : la notion du mal reste absolue, mais la culpabilité devient relative aux yeux du bon sens ; alors apparaît le principe divin : « Ne jugez pas » ; alors se confondent dans une même réserve, l'intelligence qui se reconnaît impuissante, et le cœur qui, par sa propre misère, apprend chaque jour à ne point condamner.

COMBATTRE LE MAL PAR LE BIEN. — Une des manières les plus sûres et les plus efficaces de combattre le mal en nous, c'est de développer, d'alimenter, de fortifier les bons penchants qui existent simultanément avec lui. Tout se tient en nous, nous n'avons qu'une certaine somme de force et d'activité ; ce qui s'ajoute au bien est ôté au mal. La vie plus libre et plus animée d'un seul

bon sentiment, est souvent l'arrêt de mort de plusieurs sentiments coupables.

Surmontez le mal par le bien, dit l'Apôtre ; la méthode des contrepoids est peut-être la seule qui s'applique avec succès à la grande œuvre de l'amélioration humaine. Redresser, maintenir l'équilibre, est peut-être, au moral comme au physique, la seule voie ouverte à d'utiles efforts. Combattre corps à corps les mauvais penchants de l'homme, opposer de froids raisonnements à la passion qui entraîne, vouloir de vive force en extirper le germe, combattre l'erreur en se transportant sur son terrain, subir le désavantage d'une situation qu'on n'a pas choisie, offrirait peu de chances d'un triomphe absolu. Tant que durera le monde, les deux ennemis seront en présence. Le mal, devenu un des caractères de la nature humaine, doit durer jusqu'à son entière réhabilitation, sous d'autres cieux, glorieux et chastes. Nous ne saurions donc rêver ni sa disparition entière, ni son continuel abaissement dans un combat direct et positif. Ce que nous pouvons, c'est de chercher à attirer la vie, qui fait la seule force du mal, sur d'autres points, dans une direction bonne et utile, et de lui ouvrir une issue au lieu de lui fermer la retraite. Ne nous acharnons pas tant contre l'erreur, laissons-la pour ce qu'elle

est, mais ne nous lassons pas d'élever près d'elle la vérité ; souffrons le mal que nous ne pouvons empêcher ; quelquefois tolérons-le, mais hâtons-nous de faire le bien.

RETOUR ET FRAGILITÉ. — En dépit des vains arrêts d'un monde impitoyable, les plus coupables des hommes peuvent revenir de leurs erreurs, guérir, s'amender, enfin reprendre tous leurs droits à l'estime. Il est également vrai qu'arrivés à cette réhabilitation, la fragilité de la nature les expose et peut les entraîner encore. Dieu et l'homme sont tout entiers dans ces deux vérités : Dieu agissant par la grâce victorieuse sur les coupables ; l'homme retombant du sein de la vertu et de la paix reconquises dans les périls qui sont partout et surtout en lui-même. Confiance en Dieu, méfiance de soi, sainte frayeur et plus sainte espérance, c'est par un seul et même acte que le chrétien se redoute lui-même, et qu'il espère en celui qui lui a dit d'espérer.

LA VERTU N'EST PAS LA PIÉTÉ. — Cette terre est la pépinière où Dieu choisit et élève ses saints, la mine où il les exploite, le creuset où il les purifie, le lieu où se font leurs premières armes pour l'éternité. Ce monde est fait pour eux; il est le marche-pied d'où ils s'élancent aux voûtes célestes. Dieu a voulu tout partager avec ses saints; il est venu souffrir avec eux et pour eux sur la terre, et il les appelle à régner avec lui dans le ciel.

Les vertus appelées humaines, l'ordre, la prudence, l'honneur, doivent se manifester comme les autres dans la vie du chrétien, mais l'humain doit être accompli par des vues surnaturelles, c'est-à-dire de foi. Dieu a voulu qu'une entière confiance en lui s'ajoutât aux vertus humaines sans en remplacer aucune, qu'on exigeât tout de soi, et qu'on attendît tout de lui.

La vertu n'est pas la piété; faire bien sur cette terre n'est pas encore désirer le ciel, qu'on ne mérite qu'en le désirant. Dans l'un et l'autre cas, les centres sont différents : L'homme, dont le point d'appui est placé ici-bas, peut, en faisant bien, n'être nullement préparé à ses destinées futures; l'homme, qui enfonce ses racines dans le ciel, est sûr de porter des fruits dignes du ciel.

CHARITÉ. — Toutes les vertus sont inspirées par le christianisme, mais il en est qui manifestent plus complétement son immortelle essence ; toutes les vertus sont portées sur la tige sainte, elles sont toutes sœurs, mais la charité est de toutes ses filles, celle qui ressemble le plus à son père. Heureuse fille de ressembler à un tel père !

Prier avec ceux qui prient, se sentir coupable avec les coupables, pleurer avec ceux qui pleurent est tâche facile ; mais où sont-ils les cœurs assez généreux pour que leur propre malheur les laisse se réjouir avec ceux qui se réjouissent ? Ce mouvement d'une ardente charité est la vraie pierre de touche. Quelqu'heureux que l'on soit, la source des larmes est toujours bien près ; les pleurs que réclame l'infortune d'autrui peuvent être aussi un retour sur nos vicissitudes passées ; mais un cœur absorbé par la douleur, nie la joie partout où il l'aperçoit, sur la terre, dans le ciel même, et s'il y croit un instant, une affreuse révolte vient le saisir ; voilà la nature. « Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent, » est bien au-dessus d'elle ; voilà aussi pourquoi Dieu a parlé ! Lui seul pouvait ordonner ce que lui seul donne la force d'accomplir.

Il y a une lacune dans la charité des gens les plus sincèrement pieux, les plus zélés, qui m'a

toujours extrêmement frappée ; c'est de les voir, dans l'hypothèse d'une persécution qu'ils subiraient si volontiers, ne jamais penser aux persécuteurs. Les pauvres bourreaux ! Il n'y a jamais de martyrs sans qu'il y ait de grands coupables, et nous est-il permis de jouir sans mélange de ce qui nous sauve au prix de ce qui les perd ?

PARDONNEZ-NOUS, SEIGNEUR. — Dieu seul sur la croix pouvait dire : Pardonnez-leur, Seigneur ! Le plus juste, le plus simple d'entre les hommes ne peut dire que : Pardonnez-nous ; il n'a pas le droit de se séparer des coupables, lors même qu'il est leur victime, car les crimes qu'il n'a pas commis, il aurait pu les commettre. Sainte solidarité d'ignominies, d'expiations et de remords, vous êtes chère au cœur contrit et humilié !

L'AMOUR DÉSINTÉRESSÉ. — Quoi qu'on dise, ce n'est pas de l'utile que sort le beau, mais du beau que ressort l'utile. Tous les calculs sont dans la vertu, et la vertu ne sera jamais le fruit d'un

calcul. Ainsi dans cet intérêt, le plus haut, le plus spiritualisé, le plus désintéressé, à force d'être pur, celui du Ciel, je conçois que l'amour ardent dont on bannit l'espérance porte en lui-même quelque chose de chimérique, la pensée ayant peine à concevoir un état pour l'âme, dont l'amour fait la vie, avec l'exclusion du bonheur que l'amour dônne.

Qu'est-ce que devient le pur amour avec la séparation de Dieu? D'une autre part, il est bien vrai que ce n'est point uniquement, ni avant tout, le désir sensible du bonheur, qui fait la force de la tendance de l'âme vers le Ciel. Elle semble plutôt dans cette direction, obéir à l'instinct de sa nature réhabilitée, à un mouvement spontané, souverain, sans contrôle, comme par une espèce de gravitation spirituelle et nécessaire.

Un cœur vraiment touché de Dieu est moins préoccupé de la gloire de la béatitude qu'il lui prépare, que de ce cœur qu'il lui ouvre, de cette main qu'il lui tend, de cette union qu'il lui promet, asile mystérieux où l'âme se cache, se perd et se repose. Hors de l'élément paternel, il demande à y rentrer; inquiet, loin de son centre, il soupire après lui. Le pur amour n'exclut nullement la récompense, mais il n'y laisse pas songer. Aimer d'une manière qui réunisse toutes les formes

de l'adoration et de l'amour, se perdre comme un point dans l'espace infini des innombrables perfections de Dieu, se retrouver en lui, s'y replonger sans cesse et plus avant, afin de le mieux sentir et l'oublier davantage, voilà les mouvements pour lesquels l'âme accomplit presque à son insu sa destinée intérieure. C'est sa nature même qui l'y force, au moment où sa régénération est commencée.

BONHEUR INTÉRIEUR. — La mesure de notre bonheur intérieur n'est souvent que la mesure de nos progrès. Que de maux pour le cœur criminellement replié sur lui-même, dominé par un faux amour personnel qui s'identifie à chacune de nos passions, que de douces et ravissantes impressions pour le cœur dont le regard pur et serein ne se repose sur les objets qui l'environnent que pour s'élever plus haut ; pour le cœur qui sait se quitter, qui voit Dieu partout et tout ce qu'il aime en Dieu !

« Un cœur contrit, dit le psaume, et un esprit humilié. » Un sens profond est caché dans le choix de ces adjectifs : la contrition ne coûterait pas assez

à l'esprit, ni l'humiliation au cœur; il faut que l'esprit soit frappé dans son orgueil, et le cœur dans sa douleur.

PRÉSENCE DE DIEU. — Où sont les preuves de l'existence de Dieu portant dans l'esprit la conviction de la présence telle que la sent notre cœur? Pour que la foi soit une vertu, il faut que pour elle il y ait combat. C'est contre les ténèbres qu'elle lutte; aussi l'Écriture l'appelle-t-elle « la lampe qui luit dans un lieu obscur. » Dans la vive et paisible émotion de l'âme recueillie, n'avez-vous pas senti une puissance de réalité telle qu'aucune chose visible et saisissable ne saurait la donner? Quand on retrouve Dieu dans les profondeurs de son Être, profondeurs sans lui inaccessibles à nous-mêmes, et que dans le silence de cette solitude on croit le voir face à face, ne respire-t-on pas un air de patrie, ne se sent-on pas vivre dans une atmosphère de vérité, dont tout le reste n'est pas même l'ombre? A cette vie congéniale, à ce repos, à cette liberté, à cette mise au large, que le monde oppose ses contraintes, ses petitesses, ses mesquins et poignants débats!

ABSENCE DE DIEU. — A la vue des tabernacles ouverts et vides, il semble que tout à l'entour soit frappé de stérilité et de néant. La solitude du désert s'étend sur toute l'enceinte sacrée, la vie s'est retirée, voilà, voilà la solitude. L'âme fidèle, s'emblable à Marie-Madeleine, cherche inutilement son maître dans le sépulcre ouvert; elle n'oublie pas ses promesses, elle sait qu'elle ne le perd que pour un temps, pour un court instant qui attriste son amour et ne décourage pas sa foi.

EFFETS DE LA COMMUNION. — La communion ne donne pas les facultés qu'on n'avait pas; elle met en œuvre celles que l'on a, les bénit, les déploie, les greffe et les arrose; elle les échauffe, les éclaire, les vivifie d'un soleil meilleur; elle les oriente et les dirige.

Le sacrement de l'Eucharistie est la plus digne expression de l'amour, qui répugne à toute limite, à toute séparation, à tout obstacle. C'est par cet adorable sacrement que nous sentons la présence de Dieu en nous-même, son union intime, non-

seulement avec l'esprit, mais encore avec la chair et le sang. L'amour de Dieu, tout-puissant comme lui, ne pourrait pas aller plus loin; mais il pouvait aller jusque-là, et en miséricorde, Dieu ne s'est arrêté qu'aux dernières limites.

La réalité de la présence de Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie, émanait presque nécessairement de la rédemption, comme la suprême conséquence et le plus haut développement de l'amour infini.

L'Eucharistie est l'effet naturel d'une charité surnaturelle.

LE REPOS ET LA PAIX. — On confond trop souvent dans sa pensée, dans son estime et dans ses vœux, le repos qui n'est pas de ce monde, et la paix qui en est la récompense. La paix est compatible avec l'activité qui fait notre condition ici-bas. Le repos absolu en serait la suspension, pitoyable quiétisme moins sa béatitude.

LE TEMPS. — Le temps est la richesse du chrétien, le temps est sa misère, le temps c'est la



terre; le temps, c'est le Ciel, puisqu'il peut le donner. Le temps est le moment fugitif, le temps est l'éternité, c'est le temps qui la fait mériter, c'est aussi lui qui la met en péril. Obstacle et moyen à la fois, il est par excellence le glaive à deux tranchants; principe de rapprochement et de séparation, impuissant par lui seul et le plus puissant des auxiliaires, rien ne se fait ni par lui, ni sans lui.

LE PRÊTRE. — Jésus-Christ dans l'Évangile a tout fait pour le prêtre, on le voit à ses sévérités, à cette manière spéciale de lui révéler sa misère et de la dénoncer au monde. S'il y a de l'amer sarcasme dans la pensée évangélique, c'est contre le prêtre, le lévite et même l'observant catholique, dans le pharisien immolé au publicain. Les hommes, fiers de s'entendre appeler les ministres de la vérité, doivent répondre par la vertu à cette précieuse vocation, et nulle part je ne vois Dieu plus jaloux, plus ardent qu'alors qu'il s'agit de leur perfection. La vie du prêtre peut être une souffrance, mais c'est une souffrance dont l'Eucharistie le relève et le console chaque matin.

LES CASUISTES. — C'est peut-être dans la casuistique même, considérée comme science, que sont les dangers auxquels les casuistes ont succombé ou n'ont pas tout à fait échappé. La corruption qu'on l'accuse d'introduire dans la morale, ne vient pas seulement de l'imprudence ou de l'ignorance d'hommes pieux d'ailleurs, mais peu éclairés, ni du relâchement de l'infidélité et de la molle complaisance de faux docteurs, mais de la nature même de ce genre de recherches. En se rendant attentif à renfermer le bien ou la notion du devoir dans les plus étroites bornes possibles, à élargir, à allonger d'autant le principe de toute satisfaction personnelle, on se place déjà dans une mauvaise position ; car on ne saurait trop le répéter, il n'y a de sécurité qu'en allant au delà de tous les devoirs imposés et en restant en deçà de tous les plaisirs permis [1]. Cette manière de subtiliser sur tout principe de morale, de le soumettre à toutes les expériences, et par cela même à tous les dissolvants, de vouloir déterminer le moment précis

[1] Mme Swetchine, en effet, se répète ici, car la même pensée se trouve dans le volume de ses œuvres, p. 35.



où le bien devient le mal, où le mal peut avoir encore un faux semblant de bien ; toutes ces imprudentes stations dans la région du douteux et de l'équivoque, cette prétention de déterminer le degré de toute culpabilité, de toute déviation possible en se mettant en frais d'imagination, de circonstances atténuantes, toute cela constitue un dédale dans lequel, il faut en convenir, l'intelligence la plus vigoureusement saine court grand risque de s'égarer. Il est incontestable, et ce qui est plus rare encore, il est incontesté que le mal est absolu et la culpabilité relative ; mais ce principe, que notre raison proclame hautement en le laissant dans sa généralité, n'est applicable avec certitude, dans ses détails, que par Dieu qui, dispensateur des grâces pour ces mêmes cœurs que lui seul sonde et connaît, peut déterminer ce que la force des circonstances extérieures, la disposition morale d'un être, la mesure des grâces qui lui sont données, ôtent ou ajoutent à sa prévarication. Établir ainsi, *à priori*, de dangereuses distinctions, professer, admettre, légitimer sous de trop légers prétextes, deux poids et deux mesures, c'est aplanir sous les pas des hommes des routes déjà trop faciles, ajouter à leur dangereuse déclivité, affaiblir les âmes d'une part, et de l'autre ôter au précepte sa sévère et majestueuse unité,

le parfiler, si j'ose dire, et lui ôter sa vertu en prétendant faussement l'assouplir à nos besoins. Qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est pas parce que la morale est aimable qu'on l'aime, ce n'est pas parce qu'elle est douce qu'elle plaît, c'est parce qu'elle est belle et qu'elle est pour l'intelligence la beauté même. Sa sévérité fait partie de sa régularité, c'est elle qui subjugue et on n'altérera jamais aucun de ses traits sans ôter à sa sainte séduction.

LES LIVRES PIEUX. — Les livres pieux parlent bien mieux du fidèle que de l'incroyant : ils sont vrais en peignant les mérites et le bonheur du premier, ils l'ont étudié de près, ils le connaissent, tandis qu'ils représentent l'incrédule avec des traits généraux, souvent forcés et qui excluent du mal toute espèce de bien. Ce n'est pas ainsi qu'est la réalité ; les contrastes, les nuances sont partout et même les anomalies. Personnes ou choses, on en parle mal quand on n'en parle que pour les réfuter.

Pour connaître, il faut aimer de cette bienveillance qui cherche à comprendre et à pénétrer. Dans la polémique religieuse il en est encore ainsi ;

la piété arrive toujours avec une sorte de désavantage qui devient bientôt de la défaveur : la réfutation l'amoindrit, la dessèche ; la petite guerre ne lui va pas ; cette manière de suivre l'ennemi dans tous ses piéges et ses manœuvres, lui fait perdre ses caractères sublimes d'unité et de simplicité. Rien ne lui va si bien que la synthèse, lorsqu'au lieu de signaler l'erreur et le vice, elle déploie toutes les magnificences de la vérité et de la vertu ; là, comme du sommet d'une haute montagne, d'un centre qui lui appartient, elle découvre toute la richesse, l'harmonie, l'immense étendue du cercle qu'elle embrasse et le rend sensible à l'esprit.

LE LIVRE DE L'IMITATION. — La flamme qui éclaire n'est pas toujours la flamme qui réchauffe, et ce qui fait pénétrer dans le cœur d'un autre pour l'émouvoir et l'attendrir, est un don à part de l'intelligence, de la vertu, de l'amour lui-même. On peut aimer sans faire aimer ce qu'on aime, on peut le faire paraître respectable, utile, aimable, sans pour cela le faire désirer ; c'est encore un autre miracle que ce contact intime qui ébranle spontanément, qui fait jaillir l'étincelle

et opère une véritable fusion qui s'accomplit dans un commun embrasement. Certaines voix ont possédé cet admirable privilége, elles ont retenti à travers les siècles; elles ont possédé en plein le beau droit de faire vibrer, à l'aide de quelques sons, toutes les cordes analogues; elles ont été constituées comme types des formes les plus universelles d'un certain ordre d'idées et de sentiments.

Plus d'une fois, depuis l'auteur de l'Imitation, des âmes tendres et fortes ont exprimé l'amour divin dans leurs pieux accents, mais qui l'a fait sentir, goûter, partager comme lui? Parmi les bienheureux qui jouissent de la béatitude céleste, il en est bien peu dont cet admirable livre n'ait avancé la sainteté. C'est lui qui nous a vraiment appris que le vrai culte était l'imitation, et combien la sagesse humaine, l'esprit, le génie même des hommes restent au-dessous de ces humbles et profonds enseignements!

Quand Jésus-Christ voulut se faire reconnaître par celle dont les larmes seules avaient exprimé l'amour, il lui suffit de l'appeler par son nom : — Marie, lui dit-il. Que de grâce, quelle effusion d'amour dans la seule impression de ce nom, de cet accent, de ce regard! Et comment lui répondit-elle : — Mon maître! C'est là tout l'entretien

qui sans doute émut le Ciel et trouvera la terre attentive à jamais.

LA QUÊTE DANS L'ÉGLISE. — Un utile enseignement se reproduit pour nous au milieu de l'office divin interrompu par la quête. Dans quelque région que nous transporte la prière, nous devons toujours être prêt à en descendre pour aller au secours de nos frères. Il n'est permis de goûter la céleste contemplation, ce fruit du Ciel, qu'alors que la terre cesse de réclamer notre activité. Il n'est pas de spiritualisme qui rachète de l'action, et l'obéissance qui fait ployer les ailes, vaut plus dans notre vie de labeur et de combat, que la joie même pieuse et pure des saintes consolations.

RESTER OU NOUS SOMMES. — Les fleurs des champs ne changent pas de place pour rechercher les rayons du soleil. Dieu prend soin de les féconder là où elles sont, elles ne se jalousent pas ; le brin d'herbe a sa beauté, comme la fleur et comme le fruit, parce qu'il a son utilité.

Pourquoi vous plaindre de votre rôle ; pourquoi

le trouver trop borné, trop humble? Pourquoi vous inquiéter et vouloir faire tant de choses? Restez où Dieu vous a mis, et portez les fruits qu'il vous demande.

LE JUSTE ET LE PÉCHEUR. — Le juste tremble, le pécheur se confie, tous deux glorifient le Seigneur. La sécurité pour le juste et le frémissement pour le pécheur, n'auraient rien au-dessus de la raison humaine et rien qui n'exaltât à nos yeux les attributs de Dieu; mais ici l'enseignement est profond et sublime. Le juste, le saint rend hommage à la sainteté du Dieu des justices, en redoutant que ses fautes les plus légères n'aient été ni assez réparées, ni assez pleurées. Le pécheur loue bien autrement le Seigneur en fuyant dans les embrassements de la miséricorde cette justice qui le condamne, et en s'armant de sa foi et de son espérance pour faire triompher son amour. Dieu reconnaît les droits du juste, il veut être vaincu par le pécheur!



LE BONHEUR

LE PLAISIR, LE THÉATRE

I.

Comment le caractère de la vraie religion ne serait-il pas grave, sombre et sévère, quand la vie l'est tant elle-même? Libre à vous d'invoquer le plaisir, de vous couronner de roses, de vous passer successivement la coupe du banquet; la souffrance, la douleur, la mort, l'inquiétude dévorante et toutes les angoisses en veillent-elles moins, prêtes à vous saisir? Qu'y a-t-il de commun entre l'insatiabilité de nos cœurs et des plaisirs fugitifs;

entre nos rêves et la redoutable réalité? Quelle que soit la puissance qui nous entraîne hors de nous-mêmes, n'y sommes-nous pas toujours ramenés par la lassitude, le dégoût; et si nous sommes coupables, sans que la piété et la miséricorde aient essuyé nos larmes, notre maître, notre vrai et terrible maître, le remords, ne nous saisit-il pas de sa griffe de fer?

Quelle fuite, quelle issue nous présente l'humaine nature pour échapper à tant de bras qui frappent ou menacent? Ah! la religion a tout nommé de son vrai nom : elle a appris à l'homme qu'il était placé dans la vallée des larmes, et quand il pleure, du moins n'a-t-il pas lieu d'être surpris!

Le christianisme apprécie trop justement la valeur de l'homme pour hésiter à prononcer que le plaisir n'est pas fait pour lui; aussi l'a-t-il combattu sous toutes les formes, en le considérant toujours comme un symptôme de l'appauvrissement des facultés les plus nobles et les plus puissantes, comme un résultat de la décadence des sociétés ou de la dégénérescence de l'individu.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des plaisirs véritables, et le signe auquel on peut les reconnaître, c'est le caractère de la durée. Les vrais plaisirs ne s'usent pas plus que les vrais biens ne se perdent.

Le prix que l'on attache à la beauté, à la jeunesse, à la richesse, est bien juste quand on veut les considérer dans leur nature réelle, quoiqu'abstraite, et non pas s'attacher seulement aux formes qu'elles revêtent. Ainsi la beauté qui se manifeste aux yeux par la régularité et l'harmonie, est aussi bien une notion spirituelle qu'une manifestation matérielle.

La jeunesse! la jeunesse est une force ascendante qui communique à nos mouvements une activité intérieure, une vivacité d'impression, une facilité, une vélocité que l'on peut signaler également dans les fonctions de l'âme et dans les ressorts du corps. Aussi le Psalmiste s'écrie-t-il : « O Dieu de ma jeunesse ! » Ce n'est pas le Dieu du passé qu'il invoque, mais le Dieu du présent. David pensait ici à cette jeunesse de l'âme, dont l'absence est une punition et jamais une nécessité.

La richesse ! Quels trésors l'esprit, le cœur, chacune de nos facultés ne recèlent-ils pas? Ah! nous ne sommes pas sans consolation au milieu de ce triste et apparent dépouillement auquel nous paraissons condamnés. Que notre âme se retrempe à la source de toute félicité, et aucun bien vraiment désirable ne lui manquera.

Oui, répétons-le, ce qui nous séduit ne nous égare que par la fausse application d'un sentiment



juste à une nature imparfaite. Oui, ce sont de grands biens d'être belle, jeune et riche; louons Dieu d'avoir permis qu'il dépendît de nous d'être toujours riche, toujours jeune et toujours belle.

II.

Après avoir établi cette distinction, voyons ce qu'est en lui-même le plaisir trompeur, cette idole si ardemment poursuivie et qui, comme toutes les idoles, trouve ses victimes dans la foule de ses adorateurs.

En regardant autour de moi et en réfléchissant sur moi-même, il me semble qu'il n'y a dans le monde que deux grands mobiles qui soient parfaitement consentis par la raison : le besoin d'être heureux et celui de connaître.

On peut même dire que la vie de notre âme est de tendre au bonheur; il est au bout de toutes nos espérances, le but immédiat ou éloigné de tous nos efforts. Nous sentons que nous sommes faits pour lui, qu'il n'est pas un éclair fugitif, mais une

situation de l'âme, fort paisible et par cela même digne d'être recherchée.

Le bonheur ainsi compris, est une des grandes forces de la vie morale et comme tous les dons supérieurs, ce n'est pas seulement en faveur de celui qui le possède qu'il a été accordé. Cette force, comme toutes les autres, doit s'employer au profit de tous, s'élancer hors de son centre pour s'exprimer en dévouement, en sacrifice, en secours. Toute nécessité a droit sur l'homme heureux ; il doit être prompt à l'appel, rapide, courageux, généreux, tout à tous, et, fidèle à sa haute et sainte vocation, se faire le serviteur des serviteurs.

Oui, le bonheur est chrétien, le plaisir ne l'est pas. L'effet du bonheur est de nous détacher de nous-même, l'effet du plaisir est de nous y ramener sans cesse en faisant de notre personnalité le centre de toutes choses.

Le second grand mobile de notre nature, c'est le besoin de connaître.

Connaître, c'est aspirer au rang qui nous sera rendu un jour, c'est chercher à retrouver les titres de notre espèce, rétablir cette alliance sainte qui n'a été brisée qu'en frappant du même coup et le bonheur et la science. Connaître donne à l'âme l'activité dont elle a besoin ; elle la nourrit, elle perfectionne l'intelligence qui est l'instrument par

lequel l'âme se manifeste au dehors. D'après cela il est aisé de conclure qu'il importe à l'homme d'être heureux, de posséder toutes ses puissances en équilibre, de connaître, de donner à ces puissances le mouvement avec la vie. Puisque l'homme est un être susceptible de perfection, il est évident que la perfection doit être son but, et que le bonheur et la science l'y acheminent. J'admets cela ; mais je l'avoue, j'ai beau chercher, je n'aperçois pas pourquoi l'homme, cette créature à la fois si noble et si misérable, qui a tant à faire et pas un instant à perdre, qui s'élance à chaque pas vers un avenir inconnu, allégé de chaque peine par d'immortelles espérances, je n'aperçois pas pourquoi le roi de la nature, rôle toujours un peu grave, aurait tant besoin d'être amusé. Tous les plaisirs du monde dans leur mesquine et ingrate nature, peuvent-ils être autre chose que des pis-aller ?

III.

Cependant l'homme qui n'est pas réveillé par un sentiment intime, intense et doux de l'exis-

tence, dont l'esprit n'est pas en progression, se réfugie, pour échapper au vide et au néant, dans ce qu'on appelle les plaisirs. Il poursuit à la surface de l'Océan l'écume fugitive et légère, au lieu de recueillir la perle cachée dans ses profondeurs. Le christianisme a ouvert à l'humanité de trop hautes destinées pour ne lui pas signaler, comme des écueils, de si misérables ressources : il a, non par ses préceptes, mais par son esprit, proscrit le plaisir; la vraie dignité, le vrai bonheur de l'homme n'ont pas été moins sévères que lui.

Oui, le plaisir est au-dessus d'une âme chrétienne et peut-être de toute âme qui peut sentir le bonheur purement humain et humainement goûté. Le plaisir est un tissu léger qui se rompt si on appuie; la satiété est tout près de la satisfaction, l'amertume au fond de la coupe, le néant tout à côté du vif sentiment de l'existence; si nous le voulons garder, ménageons-le.

Retrancher les plaisirs de son budget n'est pas, à beaucoup près, une manière de les anéantir, car ils ne sont jamais plus vifs que lorsqu'on a commencé par les regarder comme accessoires; c'est un revenant bon, qu'il n'est pas permis de faire entrer dans son calcul. Qui n'a pas éprouvé un mécompte certain en fait de plaisirs, toutes les fois qu'il a espéré en avoir beaucoup? N'est-il

pas vrai qu'une sorte de vide, un sentiment de malaise, suit presque toujours la dissipation, et qu'après l'avoir goûtée on éprouve quelque chose d'analogue à cette impression pénible qui vous saisit quand vous rentrez dans l'obscurité après un feu de joie?

Fait-on une chose uniquement pour son plaisir, presque toujours on reconnaît qu'on n'en a pas eu assez pour sa peine et son argent. Une intention élevée, un but louable et utile, ne laissent pas de tels vides ni de tels regrets. En faisant ce qu'on doit on est bien sûr d'attacher sa confiance à un résultat qui ne trompe pas. La nature fugitive du plaisir indique assez qu'il n'est pas le partage de ceux qui s'occupent de leur destinée éternelle; il n'est tout au plus qu'un météore étranger à l'ordonnance solennelle qui ravit notre admiration et assure notre bonheur en le soumettant à une règle invariable et fixe. Tout, dans le chrétien, doit ressortir de la haute nature du devoir toujours attentif à sa destination surnaturelle. C'est à reconnaître son devoir que le chrétien doit employer la force de son intelligence, c'est à le pratiquer qu'il doit consacrer les puissances de son âme. Ce qui ne le rapproche pas de ces hautes pensées est indigne de son regard; il faut toujours que le but qu'il se propose soit supérieur à son ac-

tion, et que l'empreinte de son élévation se retrouve dans ses moindres actes, comme la grandeur de Dieu se découvre dans le cèdre ou dans l'hysope.

IV.

Le premier besoin de l'esprit fidèle est donc ce qui élève et fortifie la volonté. De ce point de vue, la fréquentation des théâtres ne paraît guère compatible avec les habitudes d'une vie pieuse. L'espèce d'interdiction dont l'Église a frappé ce genre de plaisir se présente à l'esprit sous un aspect rationnel, et la raison n'éclaire jamais mieux que lorsqu'elle sait rester au second plan qui est le sien. C'est à la raison, dans ses rapports avec la foi, qu'on peut appliquer le vers si connu :

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

Il me semble que la question du spectacle et des censures dont il est l'objet n'est devenue difficile à comprendre que parce qu'on l'a isolée. La

sévérité dogmatique, en même temps qu'elle se relâchait à l'égard d'autres distractions offrant les mêmes dangers, s'appesantissait de plus en plus sur le spectacle. Le théâtre est devenu alors une sorte de bouc émissaire, chargé de tous les anathèmes explicitement ou implicitement prononcés par le christianisme contre tout ce qui s'éloigne de son esprit. C'est comme un écho affaibli de cette sainte et ancienne discipline qui, coordonnant mieux ses dispositions, en rendait l'esprit plus pénétrable, l'autorité plus forte et plus imposante.

Pour bien saisir la nature d'un effet, il est nécessaire de remonter à la cause qui l'a produit, et pour se rendre compte du vif éloignement que l'Église a toujours marqué pour les divertissements de la scène, il faut reconnaître l'essence même des éléments dont ils se composent : le plaisir et seulement le plaisir. On ne dit plus : *Ridendo castigat mores;* personne ne croit, ne soutient plus que le théâtre soit une école de mœurs. Rousseau n'en attaquerait pas aujourd'hui l'immoralité, par la raison bien simple qu'on s'abstient d'attaquer ce qui n'est plus défendu. Le plaisir est donc le seul mobile de ceux que le spectacle attire.

Il faut s'entendre cependant : le spectacle n'est nullement opposé à ce qu'on appelle dans le

monde, idées religieuses, encore moins au sentiment religieux ; ainsi, l'Être suprême peut n'avoir rien contre. Le spectacle ne dérange en rien les grandes lois sociales ou les lois harmoniques de l'univers ; j'admets même que d'honnêtes chrétiens n'aperçoivent rien dans le spectacle d'incompatible avec des habitudes qui s'en tiennent pour Dieu à la convenance et aux bons procédés.

Mais si nous venons aux chrétiens conséquents, à ceux qui dans les formes du christianisme lisent son esprit, qui conçoivent la religion comme on apprend ou plutôt comme on devine tout ce qu'on aime, le spectacle, ses impressions, ses maximes, sont complétement opposés aux sentiments nourris par leur cœur. L'Apôtre dans son Épître ne nous trace pas seulement nos devoirs, il nous dicte également nos délassements et l'emploi de nos heures de loisir. Le chrétien doit être aisé à reconnaître dans ses devoirs, ses affaires, ses distractions, et jusque dans son repos ; tout pour lui doit partir d'un centre unique et s'y rapporter. Une sainte homogénéité doit dominer toutes les parties, d'ailleurs distinctes, de sa vie. Les beautés de la nature, les arts, la culture de l'intelligence, l'échange des idées, tout ce qui exerce l'âme et l'ennoblit ne lui suffit-il pas ? Ces transitions brusques, ces passages violents d'un extrême à l'autre, sont-

ils même dans l'intérêt de son bonheur? N'y a-t-il pas des plaisirs de l'âme que l'on peut comparer à ces liqueurs fortes qui ôtent aux choses simples, même excellentes, leur saveur et leur goût?

V.

La rigidité de l'Église de France à cet égard m'a toujours paru un de ses droits particuliers au respect et à la confiance qu'elle inspire. L'état social, au sein duquel elle prononçait son anathème contre le théâtre, donnait une nouvelle force à ses jugements et à son autorité. L'impressionnabilité française, ce rapide et intime rapport qui s'établit entre une œuvre dramatique et l'auditoire, la rapidité électrique qui rend simultanés la cause et l'effet; ces auteurs qui osent tout dire, ce public qui ose tout entendre, ces acteurs si habiles, que tout jusqu'à leurs gestes, leur expression, leur accent, est compris; la nature de la langue si ingénieuse à faire saisir même ce qu'elle ne dit pas, tout cela ne représente que des éléments de dan-

gers et justifie la haute raison qui a présidé à l'interdiction.

C'est le danger connu, avéré, qui arme pour ainsi dire l'autorité d'un pouvoir discrétionnaire; mais le danger, quoique général et toujours subsistant dans l'essence d'une chose douteuse, varie pourtant d'intensité, selon le caractère d'une nation, sa mobilité, sa sensibilité. Là où il y a amas d'étoupes, il est juste de redouter davantage l'étincelle.

Le fidèle, d'ailleurs, aurait-il quelque chose à refuser à Dieu ou à ceux qui parlent en son nom le langage de son esprit? Ne contestons rien à celui qui a renfermé les récompenses les plus douces jusque dans les sacrifices qu'il nous demande. La sévérité des préceptes, la rigidité des conseils divins n'est qu'apparente; une suavité incomparable inonde le cœur de celui qui agit en vue de Dieu, et se trahit par un doux parfum en quiconque marche par les voies bénies.

Je ne sais pas si l'on pourrait accuser d'exagération une morale qui interdirait positivement la recherche des plaisirs comme but déterminé; mais il me semble que cette interdiction ressort naturellement d'un système qui signale à l'homme sa corruptible nature comme un danger perma-

nent, l'avertissant en même temps qu'il a toujours à expier, toujours mieux à faire que de poursuivre un vain fantôme, et quand même les autres ne réclameraient pas ses soins, en tournant sur lui-même son attentif examen, il trouverait toujours à exploiter, à perfectionner.

LE PEUPLIER.

Montrer Dieu partout, le faire descendre dans l'œuvre de la création en lui donnant la nature pour interprète, c'est là un panthéisme orthodoxe et pieux. Aussi, est-ce un caractère qui se trouve souvent dans les homélies des anciens Pères, où la pensée, dominée par le dogme, était toujours ramenée à la contemplation de la nature et aux similitudes qu'elle présente. Ces types et ces images sont aussi loin des mystères qu'ils symbolisent que la créature est éloignée du créateur; ils ne représentent que la surface, sans nous en découvrir la profondeur. Car, quoi que nous fassions, nous ne verrons jamais ici-bas, comme dit l'Apôtre, que dans un miroir et en énigme, *in speculo et in œnigmate.*

Si, à mon tour, je cherchais dans la nature



extérieure une image qui rendît sensible l'état d'un cœur fidèle, je m'arrêterais de préférence au peuplier.

Le peuplier est l'image du chrétien; son tronc dépouillé est sans défense contre les éléments, et ses racines légèrement recourbées sous le gazon, ne demandent à la terre que peu de substance. Sa tige, droite et unie, s'élance d'un seul jet vers les cieux, ses branches se pressent autour d'elle suppliantes et les bras levés comme la prière.

Le peuplier cherche les eaux vives, le chrétien s'y désaltère; le moindre souffle des airs émeut la feuille du peuplier, comme s'émeut le chrétien aux plus légers mouvements de la grâce, et la mélodie de son feuillage, unie au frémissement des roseaux et de l'onde, n'est surpassée que par le chant de douce et ineffable allégresse qui s'échappe sans cesse du cœur chrétien, hymne que la nature commence et que l'amour achève.

Tous deux verdissent jusqu'à leur sommet, mais le peuplier en attendant qu'il décroisse et qu'il tombe, le chrétien puisant plus de force et de vie à mesure qu'il approche de ses immortelles espérances.

EXPANSIBILITÉ DU CATHOLICISME.

Parmi les détails du catholicisme qu'on n'imitera jamais, pas plus que son merveilleux ensemble, on peut signaler l'expansibilité, cette première condition de la chaleur. Dans son immense puissance de dilatation, le catholicisme embrasse l'univers tout entier, il accepte toutes les solidarités, rien de ce qui est humain ne lui est étranger; la Rédemption est son type, c'est pour tous les hommes que son zèle le pousse et l'enflamme.

Quoique seul logique, le catholique sent plus qu'il ne raisonne, il se donne plus qu'il ne se recherche; à l'autel, dans le contact des hommes, dans la famille, toute son affaire est d'aimer. Ses mouvements premiers et naturels sont généreux et dévoués, c'est un immortel instinct qui le fait



graviter vers le mieux : le caractère d'universalité qui semble n'appartenir qu'au dogme, s'imprime à toutes les dispositions du cœur façonné par l'amour de l'Église ; il n'y a pour lui ni lacune ni exception, rien de fortuit; il marche au plus pressé, toute occasion de bien faire qui vient le chercher porte sa mission écrite, et il suffit qu'il y ait dévouement et sacrifice, pour qu'il se croie tenu d'agir comme si Dieu lui avait parlé.

Voyez seulement la langue qu'il parle, les noms qu'il donne; le plus froid de tous, donné au plus étranger, est celui de prochain. Il n'est pas de si doux nom de la famille que la charité n'attache à ces liens mystérieux que l'amour du Christ a établis entre tous les hommes. Tout front consacré par la religion, semble revêtu par cela seul des droits de la paternité, et ce n'est pas seulement le privilége du religieux ou du prêtre, l'âge aussi est regardé par le chrétien comme un sacerdoce, tout vieillard est un père; sur le bandeau des filles du Seigneur est toujours écrit un de ces deux noms, mère ou sœur, et puis sans distinction d'âge, de lieu, de naissance et de race, tous les chrétiens se regardent comme des frères.

La voilà, l'apothéose de cette première idée de la famille, élevée, étendue, agrandie, sans que le culte de la famille naturelle en soit affaibli. Voilà

l'homme placé au milieu de milliards d'hommes, sans qu'il y en ait un qu'il lui soit permis d'aimer un peu moins que lui-même et comme si ce n'était pas assez d'aimer tous les vivants, on prie aussi pour les âmes inconnues de ceux qui ne sont plus.

Est-ce une assez grande merveille, et vraiment Dieu ne doit-il pas être béni d'avoir tant donné, et tant attendu de son ouvrage? Eh bien, quand l'indifférence et toutes ses duretés ont été bien bannies de notre âme, que toute la grande famille humaine y a pris droit de cité; quand cette région déjà si haute est atteinte, elle n'est qu'un point de départ d'où la charité tend encore à s'élever plus haut. Les plus nobles, les plus chères, les plus respectables affections de la famille, les préférences qui n'ont pas été interdites à la charité la plus universelle, tout cela peut se taire pour être offert en holocauste à l'amour de celui qui a dit : « Celui qui aime mieux que moi son père, sa mère, son pays, son fils, sa maison, n'est pas digne de moi. » Il est donc ainsi demandé à l'homme un peu plus que le tout, et ce qu'il y a de plus merveilleux, l'homme le donne cet excédant, l'homme le donne et Dieu l'accepte.

Cette profusion allant jusqu'à l'inutile, cette exubérance que rien ne peut restreindre est un des symptômes de l'expansibilité catholique qui

en exprime le mieux le caractère. Supérieure à la nature, elle en porte cependant le cachet comme pour mieux constater qu'elle vient de la même main.

D'une part, que de richesses étalées, entassées dans le désert et qui peuvent paraître superflues; de l'autre, voyez dans les vieilles cités qui remontent au temps où l'esprit du christianisme était libre des raisonnements qui l'ont faussé depuis, voyez ces sanctuaires qui se touchent, ces immenses églises qui s'élèvent côte à côte dans un but spécial, recevant une application différente et dont chacune aurait suffi largement aux besoins positifs, tels qu'une raison froide et exacte les mesure à la religion.

J'ai sous les yeux Aix-la-Chapelle. Avant que ses églises fussent détruites, cette ville devait offrir de nombreux exemples de cette richesse surabondante. Parmi les monuments qui ont résisté à l'action dévastatrice, il y a une magnifique église qui partout ailleurs serait une cathédrale, cependant la piété l'a élevée postérieurement au Dôme [1], et à vingt pas de lui. Au mur extérieur de cette église est incrustée une table de marbre qui porte

[1] Le Dôme, cathédrale d'Aix-la-Chapelle, construite par Charlemagne.

en grandes lettres : *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis*. Ah oui, paix à l'homme de bonne volonté qui fut le fondateur !

LES DEUX LOIS DE LA NATURE HUMAINE.

Les hommes n'ont dans l'esprit que ce qu'ils ont dans le cœur; ce qui est erroné, dangereux, presque injuste dans l'ordre fini, est souvent excellent en soi-même dans l'ordre supérieur auquel il appartient. La fraternité que l'on a voulu introduire dans la législation est dans cette catégorie; elle répond à un sentiment du cœur très-réel, mais qui ne reçoit son impulsion que d'une inspiration plus haute et plus libre. Les hommes n'ont rien inventé; quand leur pensée croyait concevoir une grandeur, une élévation nouvelle, c'était une fibre de leur cœur qui s'émouvait; l'intelligence en eux obéissait quand elle se flattait de commander.

C'est que notre nature primitivement divisée a deux lois au lieu d'une. Si le surnaturel n'avait

été mis dès la création même en rapport direct avec l'ordre naturel, il y a des sentiments que nous n'aurions jamais admis, comme par exemple, l'amour du sacrifice, de l'austérité, de la privation. Une partie de nous-même était destinée de toute éternité à être le réceptacle de la grâce.

Additionnez les meilleurs sentiments de la nature, portez-les à la plus haute puissance, vous n'aurez jamais la valeur d'un seul des effets du principe surnaturel; avec tout le droit et toute la justice qui aient jamais régné dans le monde, vous ne ferez pas de la vraie fraternité chrétienne, et ainsi de suite de toutes les vertus humaines.

LIBERTÉ DU CHRÉTIEN

DIGNITÉ DE SA SOUMISSION.

Il est grand, mais point étrange, l'égarement de l'homme qui se voyant, au sein de l'immensité de la création, un être si chétif et si éphémère, n'en conserve pas moins l'ambitieuse vanité d'être à lui-même son propre univers. Par la seule raison que l'homme a été créé à l'image de Dieu, il a dû garder l'idée d'un centre commun, malgré la chute qui a tout perverti en déplaçant les notions vraies sans les effacer. De là vient que l'homme a conservé l'idée vraie et fondamentale de l'unité, mais en substituant à la véritable unité qui est Dieu, la fausse unité qui est lui-même; de là sont venues toutes ses aberrations et toutes ses fautes. Au lieu de tout rapporter au centre auquel

il devait s'unir pour s'y perdre, il a tout rapporté au centre faux, au monstrueux égoïsme qui établit le règne de l'homme sur les débris du règne de Dieu.

L'homme est une volonté, il est une liberté; on peut dire que celui qui ne veut pas ne vit pas, et aussi que l'homme qui n'est pas intérieurement libre ne vit pas. Esclave de ses passions, de ses défauts, de ses habitudes, il abdique sa propre vie élevée et souveraine pour vivre de la vie des puissances qui le subjuguent et l'assujétissent. C'est ainsi qu'un corps malade tombe sous la dépendance de la vie égoïste, partielle, isolée, de l'organe attaqué, l'équilibre pour les corps n'étant que la vie simultanée, régulière, harmonieuse de toutes les parties qui le constituent. C'est dans cet ordre ou équilibre rigoureusement maintenu, que consiste la santé, que l'on pourrait appeler aussi l'état de vraie liberté pour le corps.

On objectera les associations religieuses qui semblent tout réduire à un même niveau et à une même forme. Elles paraissent ainsi aux yeux du monde, mais à ceux de Dieu, les religieux diffèrent plus entre eux qu'aucun des autres hommes. Ces plantes-là forment le jardin particulier du bon Dieu dans sa grande propriété de cette terre.

L'obéissance religieuse n'est à bien dire qu'une

obéissance raisonnée à la loi suprême, et un acquiescement de notre esprit à la vérité bien conçue. C'est ainsi qu'il faut entendre le *perinde ac cadaver*. Cet anéantissement profond de la volonté humaine, au profit d'une vérité, remplissait d'admiration Mgr Affre, de glorieuse mémoire. Parcourant un jour Saint-Acheul, désert après l'expulsion des Pères, et sous l'impression du contraste que le morne silence régnant autour de lui, faisait avec le bruit joyeux dont retentissait naguère la cour des élèves, il demanda à un frère convers demeuré là pour garder cette solitude : Eh bien, mon frère, auquel des deux états donneriez-vous la préférence; est-ce à celui d'hier, ou à celui d'aujourd'hui? La réponse ne paraissait pas douteuse, et cependant elle ne fut pas ce que le vicaire-général d'Amiens attendait. — Ce que je préfère, Monsieur, pour Saint-Acheul comme pour moi, ce n'est pas l'état quelconque où nous pourrions être, mais l'état où présentement Dieu nous met.

Comment vaincre, continuait le saint prélat, ou même combattre des institutions où le moindre disciple parle ce langage et pratique ainsi la liberté d'une abnégation humble et soumise?

LA VIE RELIGIEUSE.

Il doit y avoir des moines dans ce monde, mais dans la proportion minime où les choses parfaites doivent rester vis-à-vis de celles qui ne le sont pas. Qu'une austère sainteté en limite seul le nombre ! C'est parce qu'ils sont l'accompagnement, le luxe du sacerdoce chrétien, qu'il faut que ce sel de l'Église conserve toute sa saveur. Enfants du conseil évangélique, manifestation vivante de sa perfection, un seul malheur serait plus grand que leur absence, le malheur d'en avoir trop et pourtant d'en manquer. La fausse grandeur du suicide attendait aussi, comme tous les faux semblants des vertus payennes, une réhabilitation. La religion nous l'offre dans le généreux et légitime suicide chrétien ; mais il faut qu'un détachement complet s'en suive, que le religieux, comme le héros d'autrefois, ne demande à la terre qu'une sépulture, et pour apothéose, la gloire du ciel.

INVIOLABILITÉ DE LA VOCATION.

La vocation est le droit le plus imprescriptible de cette terre ; car, si l'homme a une âme, si une loi lui est imposée, et si l'éternité l'attend pour lui rendre selon ses mérites, il faut que le choix des moyens lui appartienne. On peut objecter à cela que l'homme ne fait pas sa situation, et qu'il en subit toujours les premières données. Oui, mais ces premières données, qui ne se discutent pas, sont combinées par Dieu même. Les obstacles, dans cette hypothèse, ont été calculés par celui qui donne l'inspiration. Il n'en est pas ainsi dans ce qui vient des hommes. Leur ignorance parfaite et innocente suscite des difficultés dont ils ne connaissent pas la portée, et vient s'interposer entre ce qu'il y a de plus sublime au ciel et sur la terre : Dieu et une âme.

Cette préférence donnée aux biens invisibles,

sur les prospérités de ce monde, sur tous les attraits de l'esprit et du cœur, est peut-être la manifestation la plus glorieuse de la puissance de Dieu sur la terre.

Tandis que dans l'antiquité, le Portique faisait consister la gloire à se laisser briser plutôt que de ployer, la volonté chrétienne, au contraire, ne se brise ni ne ploie; elle se laisse ramener, conduire par la douce main de Dieu.

Cette puissance d'énergie, exaltée par le stoïcisme, n'indique après tout que la faiblesse; car, par le fait, il montre cette volonté humaine, prétendue souverainement puissante, toujours vaincue et jamais ramenée. C'est précisément le contraire qui se passe dans la conscience chrétienne; elle se reconnaît faible, mais n'est jamais vaincue, car elle adhère d'un consentement libre et par un motif raisonnable, puisqu'elle connaît celui à qui elle obéit; puisqu'entre toutes les lois, elle chérit, proclame, préfère mille fois celle de Dieu; qu'elle entre dans l'économie de ses miséricordieuses dispensations, et qu'approuvant, dans sa lumière incréée, le but divin, elle veut tous les moyens qui y conduisent.

Le christianisme n'est pas seulement la croyance au dogme, la pratique de la morale, c'est une force

15.



génératrice, un élément de notre âme qui domine et règle toutes nos facultés. On ne saurait être tour à tour philosophe ou chrétien, athée ou fidèle; l'esprit de l'homme n'admet pas ces divisions, la religion le prend tout entier, elle éclaire et dirige l'intelligence aussi bien que la vie.

Plus on est fort, plus on sent le besoin d'un appui. Ce qui est fragile et léger pourrait plus facilement s'en passer : une paille, une plume, flottent et se soutiennent quelque temps dans l'espace, tandis que l'or se précipite en raison de son poids qui augmente avec sa pureté.

Quand l'étendue croît au-dessus de nous et autour de nous, il devient urgent de tenir entre nos mains le fil conducteur. Dans la plaine, il est facile de trouver son chemin, les routes y sont nombreuses et bien tracées; mais dans la montagne, elles deviennent plus rares à mesure qu'on s'y élève davantage, et finissent par disparaître complétement quand on parvient à de très-grandes hauteurs. C'est ainsi que pour nous guider dans l'ordre moral, nous avons besoin de la vérité dans la mesure des forces qui nous sont accordées, et de l'essor que nous leur donnons.

Comment ne pas concevoir qu'une créature qui se sent immortelle, parce qu'elle est libre, s'en-

chaîne par des vœux éternels? Un engagement qui n'a d'autres limites que celle de la vie, n'effraie pas celui dont la pensée mesure sans cesse l'éternité; d'ailleurs, pourquoi le ciel serait-il une exception? Pourquoi des liens irrévocables paraîtraient-ils prudents pour la terre et téméraires pour le ciel? Dans les contrats humains, dont la seule sanction est divine, il faut compter sur l'immutabilité de deux volontés; dans les vœux qui lient au ciel, nous n'avons à redouter que les vicissitudes de la nôtre. C'est une chose inhérente à la nature de l'homme que de donner plus aisément, avec plus d'attrait, avec moins de retour sur soi-même, tout qu'une partie. Un sacrifice entier porte avec lui je ne sais quel ineffable sentiment de consolation. Les âmes tendres et délicates ne sont tranquilles que lorsqu'elles se sont données sans réserve. Le fantôme même de leur personnalité éteinte les agite; le présent ne leur suffit pas, il faut qu'elles enchaînent aussi l'avenir, afin de n'exclure de leur offrande rien de ce que leur pensée conçoit. Ce sont là des droits imprescriptibles, c'est un légitime pouvoir sur soi-même.

« La Reine qui est l'épouse, est à votre droite parée de ses riches habits où règne une admirable variété. Cette reine, l'Église votre épouse, ô roi de gloire, mène à sa suite de jeunes filles parées,

comme elle, de la justice. Elles vous seront présentées et viendront toutes avec joie se consacrer à vous dans votre temple [1]. »

Cette variété de vêtements, cette parure d'innocence et de dévouement ne convient-elle pas admirablement à ces familles de saintes filles, que la vertu et la piété rendent sœurs, en conservant néanmoins à chacune d'elles un caractère, ou plutôt une physionomie particulière? Les vertus leur sont toutes communes, mais dans le bien même, et dans la pratique du bien suprême beaucoup encore est laissé à nos prédilections. Nous devons aimer tout ce que la Providence nous impose, mais il nous est permis de chérir particulièrement un de ses dons spirituels ; c'est ainsi que parmi les pierres précieuses, il en est que nous préférons à toutes les autres, comme aussi nous nous identifions avec une devise ou un emblème.

S'il est une image qui touche et ravisse les cœurs chastes, c'est celle de la fleur qui fleurit au désert. Fille de la solitude, nul souffle humain n'a terni ses couleurs ni recueilli ses parfums, elle a été créée dans la paix et le silence des libres espaces. Mais le monde ne comprend rien à ce que Dieu n'a fait que pour lui-même, à ces fleurs, à

[1] Psaume XLIV, ℣. 10, 15.

ces âmes qui, fidèles à la première pensée de la création, sont comme une hymne à sa gloire. Inconnues, invisibles au monde, ces saintes âmes sont pour lui des bienfaitrices ignorées. Leurs prières puissantes comptent pour les indifférents, pour les coupables, hélas! pour les impies qui « blasphèment ce qu'ils ignorent après s'être corrompus dans ce qu'ils avaient appris [1]. » Leur vie est inutile, diront ceux qui ne reconnaissent pas l'action mystérieuse de la prière. Inutile! le monde dans ses vaines inquiétudes, dans ses efforts sans but, dans ses tristesses coupables, ose-t-il employer ce mot? Une vie d'innocence, de sobriété, de calme, de désintéressement, de travail, vouée à une pensée sublime, n'est-elle pas assez bien employée? Le monde a-t-il le droit d'être difficile?

Ah! dans la vie la plus pure, quand elle s'est passée au milieu des orages, quel est l'homme qui n'ait point fait de mal à ses semblables, quel est celui dont le cœur ne soit pas oppressé de plus d'un regret? « Si tu veux être heureux, disait Épicure, cache ta vie. » Ce conseil était sage; en le donnant, Épicure disait plus qu'il n'en savait lui-même.

[1] Epist. de saint Jude, ℣. 10.

Cache ta vie : mais est-ce en haine ou en méfiance des hommes? Ce serait également injuste. Les hommes sont nos amis, nos frères, leur contact nous vaut mieux que l'isolement dans lequel nous nous trouverions sans cesse.

Cache ta vie, oui cache ta vie, si tu peux la cacher dans celui qui seul donne tout ce qu'il exige, qui récompense tout ce qu'il reçoit. Le ciel réalise nos pensées, nos affections les plus chères. C'est là que l'homme trouve une patrie dont les intérêts, les droits, s'accordent toujours avec les plus vives lumières de sa conscience et de sa raison; c'est là que nous trouvons un père qui nous couvre incessamment de son égide, qui, lent à punir, ne nous éprouve que pour nous rendre dignes de lui, un Dieu qui est aussi notre plus tendre ami, qui s'est livré pour nous, qui nous a aimés le premier, « dont l'amour a été plus fort que la mort : » c'est là que nous trouvons de puissants intercesseurs qui après avoir frayé, à travers toutes les faiblesses et les misères humaines, la route glorieuse qui conduit au salut, nous attirent à eux par leurs prières et par leurs exemples; c'est là que nous trouvons une mère, qui dans son divin fils a aimé tous les hommes; c'est là que nous retrouvons tous ceux qui nous ont précédés, qui nous étaient

chers et qui sans doute n'entendent nos gémissements que pour les convertir en prières.

Voilà le monde « invisible et présent, » qui offre à l'âme un asile où elle cache et ses vivacités et ses douleurs; c'est là que l'infini devient sa pâture, une sainte espérance sa force, un amour ardent son guide. Là elle peut rester elle-même et se perdre dans un autre; là l'aiguillon d'une recherche personnelle et coupable s'émousse; là nos mouvements naturels deviennent, « comme un doux amour dans une belle lumière [1], » bien différent de cette mensongère philosophie qui sépare l'homme de la société pour lui persuader qu'il vaut mieux qu'elle, tandis que c'est par ses rapports avec ses semblables que, dans la vie contemplative elle-même, il puise la meilleure part de ses mérites. Ah! la piété peut en apparence nous séparer de nos frères, mais en réalité elle nous unit à eux mille fois plus que tous les liens humains ne sauraient le faire. La prospérité de l'Église, la paix, la concorde entre toutes les puissances, l'accomplissement de tous les devoirs, l'échange de tous les biens entre ceux qui ne les possèdent réellement qu'en commun, voilà ce que la piété nous demande sans cesse, afin que

[1] Süsse Liebe in göttliche Verklärung.



nos vœux soient plus ardents pour ceux qui nous sont particulièrement chers. Ah! combien dans ces nobles et charitables pensées, l'on conçoit que le cœur n'ait ni un instant de vide, ni un instant de tristesse. Ah! c'est au contraire quand on a porté les lèvres à cette coupe divine, qu'alors tout autre breuvage paraît insipide.

LES INDULGENCES.

Un des caractères de la religion catholique, est d'envisager les choses de si haut, qu'elle les embrasse dans leur ensemble, et que les imprégnant d'un même esprit, elle les élève à une même hauteur, en leur laissant leur caractère propre. « Dieu considère de loin, dit le psaume, les choses hautes et grandes, et il rapproche de lui les plus petites. »

Le malheur de la plupart des hommes est de ne pas savoir apercevoir les grandes pensées cachées sous les formules rétrécies, de ne pas reconnaître l'infini sous le positif des formes arrêtées, de ne pas savoir concilier l'apparente contradiction qui semble exister entre l'exercice de la soumission et l'usage de la raison. La conscience, dans sa droite simplicité et son humble certitude, résoud souvent de grandes difficultés, et sa

fidélité au dogme est toujours de la saine philosophie.

Une question assez complexe se présenta un jour à moi, relativement aux limites et aux effets des grâces spirituelles, attachées à certaines œuvres par une autorité extérieure et compétente; aux limites et aux effets des grâces spirituelles, acquises aussi dans l'exercice des mêmes œuvres par le développement de l'action morale.

C'était à Rome, nous étions en 1825, année du Jubilé. Le Saint-Père avait attaché l'indulgence plénière à deux pratiques différentes : soit visiter quinze fois les sept basiliques, soit suivre neuf fois les processions générales. Ayant observé en moi-même un effet moins favorable des processions générales, le bruit, le mouvement, la foule rendant le recueillement plus difficile, je me permis de dire un jour devant quelques amis que j'y renonçais pour m'attacher à la visite des basiliques, et je donnai les motifs de cette préférence. — Comment, me dit une des personnes présentes, vous choisissez et qui pis est vous préférez, dans une circonstance où l'égalité des avantages est de foi; n'est-ce pas ôter quelque chose à l'autorité qui, en réduisant la peine, laisse à ceux qui profitent de cette réduction, parfaite égalité de mérite avec ceux qui observeraient l'obligation toute en-

tière? — Je ne doute nullement, répondis-je, que le pape ne soit investi de tout le pouvoir nécessaire pour attacher à un signe moindre, l'effet spirituel des indulgences; je crois parfaitement que celui qui *m'indulge* au prix de quinze visites, peut m'indulger au prix de neuf; que, par les pouvoirs qu'il tient de notre divin Maître, il peut en rencontrant en moi les conditions requises, m'exempter en partie des châtiments que j'aurais encourus.

Mais dans le pieux pèlerinage du jubilé, il y a deux choses, comme dans toutes les applications qui nous sont faites des mérites du Sauveur: d'abord, le fait au moyen duquel nous méritons de la miséricorde divine par notre foi et notre soumission, qu'elle annule dans l'éternité une partie de nos dettes; ensuite, un effet qu'on pourrait appeler moral et par lequel sans agir immédiatement sur notre situation spirituelle, nous nous préparons, par le recueillement et la prière, à l'obtention des grâces les plus relevées. Ainsi, en suivant les dispositions d'un décret du pape, je puis me croire sûre d'en retirer le profit spirituel; mais en joignant à ma soumission à ce décret, les moyens d'exécution les plus propres à m'avancer dans la voie chrétienne, à exciter, à protéger en moi les mouvements purs et pieux, j'assure, autant

qu'il dépend de moi, le profit moral qu'aucune autorité religieuse, sans ma participation, ne saurait me valoir.

Dans cette circonstance, le pape en faisant pour moi tout ce qu'il peut faire, ne m'absout pas du devoir de faire pour moi tout ce que je puis. C'est de l'accord de l'autorité qui entre dans toutes les difficultés pour les alléger, et de la conscience qui accepte toute les grâces sans se libérer d'aucun soin, que résultent, ce me semble, les moyens les plus sûrs du salut. Dieu lui-même, puissant et miséricordieux comme il est, ne peut pas nous sauver sans nous-mêmes, et le pouvoir qui vient de lui n'est sans entraves et sans limites, qu'autant qu'à la foi soumise et aveugle, viennent se joindre les moyens que l'intelligence donne pour auxiliaires aux vertus nommées surnaturelles par les théologiens.

C'est dans ce point de convergence des rayons de la foi et de la raison, que me paraît être leur véritable accord, et ce qu'une circonstance extraordinaire du culte catholique m'a suggéré ici, se retrouverait dans presque toutes les vérités enseignées par l'Église. Il n'existe pas dans le culte catholique une forme si minime qui ne conduise par l'étude de son esprit aux considérations les plus élevées.

LE MERCREDI SAINT A ROME.

Rome est la grande paroisse du monde catholique, les églises des nations sont comme des autels dans l'édifice qui les réunit tous.

Ce que c'est que le pays où l'on peut voir les chefs-d'œuvre de Raphaël, de Michel-Ange, entendre le *Miserere*, lire le Dante chez lui! On ne saurait comprendre cette étonnante magnificence qui embrasse tout, s'adresse à chacun de nos sens pour l'émouvoir, l'enivrer et porter ses délices à ce haut degré où elles se confondent toutes dans un seul ravissement.

La chapelle Sixtine, dans laquelle Michel-Ange a déployé son génie créateur, formidable jusque dans le choix de son sujet, présente un contraste frappant avec la mansuétude du mystère particulièrement célébré aujourd'hui, au milieu de cette



pompe de la religion, dans le centre même de sa grandeur, de sa puissance. Que de pensées graves, célestes, surgissent tour à tour d'une si étonnante réunion!

Ces douces et lugubres lamentations de Jérémie, peignant d'une manière si sensible les maux de l'Église, de cette mère éplorée qui demande en vain à ses enfants un bonheur qu'elle ne saurait obtenir que d'eux, et qui se retourne ensuite vers son céleste époux, toujours assurée de voir agréer ses gémissements, son deuil et ses larmes; ces lamentations ont ici une autorité toute particulière, je ne sais quoi de pénétrant et de sensible qui jaillit, pour ainsi dire, de chaque verset. Ah! ces lamentations chantées dans les catacombes, au milieu des persécutions, à la veille du martyre, auraient un caractère moins incisif, moins douloureux qu'au milieu de cet orgueil qui nous entoure, de cette légèreté qui nous froisse, de tous ces scandales amenés par la curiosité ou l'incrédulité qui éclatent en dédains et en sarcasmes.

Cette voix lugubre et solitaire qui chante des douleurs telles qu'il n'en fut jamais, est celle de chaque vrai fidèle. C'est devant le Dieu qui pardonne et qui console, que nous exhalons nos gémissements sur nous-mêmes, sur les frères que la piété nous donne, sur les frères que ni leurs

fautes, ni leur impiété ne sauraient nous ôter. Mon Dieu, c'est encore au milieu de vos persécuteurs et de vos bourreaux que vous poursuivez votre marche adorable!

Après les psaumes chantés ou psalmodiés et les cierges successivement éteints, toute lumière disparaît, tous les objets dont la pompe religieuse ou mondaine a été illuminée rentrent dans l'ombre; il se fait un silence profond qui produit sur les uns l'attente, sur les autres le recueillement; puis, après un certain intervalle, commence le chant du *Miserere*, dont aucune parole humaine ne peut rendre ni la beauté, ni la majesté : c'est le chœur des anges, l'harmonie des sphères célestes.



CONTRE

LE DÉCOURAGEMENT

« Tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu », dit saint Paul [1]. A ces consolantes paroles, saint Augustin ajoute : « tout, jusqu'à leurs fautes, en leur faisant sentir le besoin qu'ils ont de Dieu. »

Qui pourrait, en effet, déterminer avec une parfaite justesse, la part que nos fautes ont eue dans l'accroissement de nos vertus ? Est-il certain que ce ne soit pas par ces fautes mêmes que notre humilité se garde et que notre charité s'agrandit ?

[1] Saint Paul aux Romains, ch. VIII, ℣. 28.

N'est-il pas simple que celui-là aime davantage, à qui il a été plus remis? Nos fautes ne nous rendent-elles pas aussi plus indulgents, car si nous avons expérimenté la faiblesse humaine, nous ne pouvons vouloir deux poids et appliquer au prochain une autre mesure qu'à nous-mêmes. Patients avec nos fautes, nous devenons forcément indulgents pour les fautes d'autrui. En outre, celui qui a failli commence à savoir que le péché est le seul vrai mal qui soit sur la terre; chacun de ses remords, chacun des mouvements de son repentir est la justification de la loi de Dieu.

Une infinité de biens que nous aurions négligés ou qui nous seraient demeurés inconnus, découlent de ces croix, dont le fardeau nous accable. Le deuil, la tristesse désolée sont pour les fautes actuelles et présentes; mais les fautes pleurées ne sont pas sans douceur. Notre ange gardien vient les pleurer avec nous; il ne veut pas que nous nous en consolions jamais, mais il purifie notre douleur en lui enlevant son amertume; il en chasse le trouble et nous prépare à recevoir dans notre cœur l'espérance de cette éternité que nous rend le pardon de Jésus-Christ.

Ne poursuivons pas trop exclusivement la victoire; c'est quelquefois notre volonté, trop ambitieusement fixée sur ce but, qui le fait fuir devant

nous. « On ne saurait trop exhorter les chrétiens, dit un auteur ascétique, à aimer surtout la peine qu'il y a à se vaincre. » Pourquoi n'aimons-nous pas davantage le combat? Le bon soldat, pourvu qu'il se batte, est content. Se sentir dans la voie de la vérité est un besoin de notre nature, il est juste de l'écouter; mais quand nous avons fait tout ce qui dépendait de nous, qu'importe que nous ayons marché plus ou moins vite, que nous y soyons allé plus ou moins loin? Se sentir dans la voie de Dieu, n'est-il pas déjà suffisamment consolant et rassurant!

Pourquoi ne pas lire la volonté divine dans l'infériorité de nos vertus comme dans les grâces hautes et signalées? Dieu n'a pas fait le mal, mais il a créé la médiocrité puisque tout ordre suppose une hiérarchie dont tous les degrés glorifient l'ordonnateur. Dès lors, pourquoi n'aimerions-nous pas notre position infime ou élevée; nos retards ou nos progrès mesurés par Dieu comme la lenteur dans la tortue, comme la vitesse dans la gazelle? S'il y a regret, n'y a-t-il pas aussi joie pure et reconnaissante, à voir tant d'âmes amies nous devancer dans la carrière? Cet ancien, qui se félicitait que trois cents de ses concitoyens fussent jugés plus dignes que lui de se dévouer à la république, nous donnait un bel exemple de

généreuse abnégation. Pourvu que nous soyons l'une des brebis du cher troupeau que conduit le bon pasteur, pourquoi chercher une part personnelle de satisfaction et de gloire?

Dieu veut quelquefois nous faire renoncer aux succès brillants; il nous défend toujours de les supputer, de les rechercher, de les poursuivre en tant que victoire constatée et possession acquise. Ce n'est pas à nous de les énumérer ni même de les nommer, car il est évident que nous ne saurions les constater sans les mettre en péril. Dieu ménage la lumière; il ne veut pas que nous nous voyions dans toute notre laideur ni dans toute notre beauté possible; il veut que nous nous connaissions comme nous sommes, jamais comme nous serons, par le motif que sainte Catherine de Gênes développe si bien. « La créature, dit-elle, ne peut cognoistre, sinon ce que Dieu luy monstre de jour en jour, et ne peut comprendre davantage n'y passer plus outre, et pourtant elle demeure pacifiée et contente de chaque chose qu'elle reçoit, parce que si elle cognoissoit en quel degré de perfection Dieu la veut élever en cette vie, elle n'auroit jamais de repos, mais seroit toujours travaillée d'une certaine envie et d'un véhément désir de parvenir incontinent à ce dernier degré de perfection. »

On ne peut trop se le redire, l'état normal de la vérité sur la terre est le combat. Le triomphe final, complet et incontesté, n'est point de cette terre, champ de bataille préparé aux persévérants et aux courageux.

On n'en aura jamais fini avec le mal dans quelque ordre que ce puisse être, et pour chacun de nous c'est toujours à recommencer. Aucun état, aucune vertu, aucune dignité ne peuvent faire exception au caractère profond, intime, universel, d'imperfection dont la chute humaine a frappé l'homme et la nature. Ce n'est pas la vertu que la déchéance est venue rendre impossible, c'est sa possession tranquille et assurée. La déchéance n'a pas établi le règne du mal, mais elle a condamné le bien à n'exister jamais pur et sans mélange. Les eaux de l'Océan sont troublées comme celles du ruisseau, le soleil voile ses rayons et le poison croît à côté de la plante médicinale.

Acceptons notre malheur comme épreuve dans sa partie enseignante et comme châtiment dans sa partie afflictive. L'épreuve, étudions-la en elle-même et dans ses réactions sur nous, afin de ne perdre aucun sens des apologues successifs dont se compose notre vie. Le châtiment, inclinons-nous devant lui, courbons la tête et laissons passer dans le silence de l'humilité et de la contrition ces

16.

justices de Dieu, qui sur la terre ne représentent que ses miséricordes.

Souffrons-nous, par exemple, pour avoir entrepris au-dessus de nos forces? Commençons par déplorer notre imprudence, redoublons d'efforts pour nous élever jusqu'à notre tâche, ou puisons du moins dans la disproportion de nos forces avec elle, une défiance de nous-mêmes nouvelle et désormais irrévocable.

Serait-ce par les mauvais penchants du cœur ou par sa sécheresse et sa froideur, que nous aurions été induits à mal faire? Ah, le mal serait alors bien plus grand! Mais n'importe, revenons toujours au même divin levier, en le plaçant au plus profond de notre âme; renouvelons nos vifs appels de secours, réparons tout ce qui est réparable, expions tout ce qui ne peut être réparé, et pourtant ne nous décourageons pas, soumettons-nous et méritons ainsi que la grâce de Dieu retrempe nos armes pour la lutte.

Une tristesse naturelle, je le sens, subsiste encore. Se trouver si faible, si timide pour le bien, après avoir été si audacieux pour le mal; se reconnaître si distrait, si impuissant au service du Maître magnanime et généreux qu'on avait mis tant de persévérance à offenser, est un cruel supplice. Quel remède au regret de ces heures folle-

ment dissipées, au chagrin d'avancer d'un pas lent et incertain dans la carrière où l'on voudrait courir, de ne plus retrouver ses forces, hélas! si entières alors qu'on en abusait; de se reconnaître pauvre, quand la conscience écoutée nous eût faits riches; de nous sentir ternes et abjects quand, si nous avions voulu l'accepter, nous aurions eu notre part dans la tranquille splendeur de la foi, où chaque degré de la vie spirituelle se signale par un rayon plus lumineux et plus ardent.

Quelquefois il se rencontre des destinées où les pensées sont plus hautes, plus généreuses, plus désintéressées que les œuvres immédiatement réalisables; où trop souvent arrêtés, enchaînés dans une voie inférieure, nos idées les plus justes, nos besoins les plus légitimes sont en souffrance. La vie coule à pleins bords dans notre âme; nous nous sentons remplis de vigueur pour gravir la sainte montagne, et au lieu de cela, l'immobilité nous enchaîne sur la plage aride, et les ténèbres du silence et de l'isolement nous environnent. Du sein de notre insignifiance et de notre captivité, nous nous disons avec effroi que le temps s'écoule, que sans être prêts sur aucun point, nous sommes harcelés sur tous; que la maladie nous guette, que la mort nous talonne, que l'ordre n'est pas dans notre âme, que la paix n'a pas encore son vrai règne

dans notre cœur ! Tableau trop fidèle, ô mon Dieu, et bien digne de nous arracher des larmes ! Quoi, tout ce qui ferait cesser le mensonge de notre vie extérieure, ce qui rétablirait l'équilibre entre le dehors et le dedans, ce qui donnerait de la dignité à notre vieillesse, de la consolation à nos derniers moments, tout ce qui presserait nos pas dans la voie sainte et soulagerait notre cœur en le rassurant, tout cela serait impossible ! Oui, la voilà telle qu'elle est l'épreuve des derniers temps ; trop souvent l'œuvre d'une imprévoyance fantasque et légère, conséquence de l'absence de toute prudence, de toute sagesse dans la conduite des temps antérieurs et plus libres.

Mais, quoi qu'il en puisse être des reproches que nous devrions nous adresser, ou qu'on nous adressera, ces obstacles, ces contraintes, ces servitudes, ces regrets, voilà ce que Dieu veut que nous portions pour l'amour de lui, à la place des fruits d'intelligence et de vertu que nous étions peut-être appelés à produire. Il veut que nous acceptions tout, les mornes landes laissées en friche, les dévastations du désordre, enfin tout ce qui nous blesse dans nos souvenirs, comme le triste legs d'un passé qu'il s'agit de réhabiliter dans le présent. Si donc nous n'étions pas dans l'ordre, ne tardons plus à y rentrer, mais repous-

sons loin de nous cette parole vomie par l'Enfer : *Il est trop tard*.

Le jour du Seigneur n'est pas de ceux qui s'écoulent. Attendez-le sans impatience, attendez que Dieu bénisse les vœux qui nous portent à une vie meilleure, plus méritante et moins périlleuse ; attendez qu'il donne beaucoup de travail à vos mains désormais laborieuses, car l'occasion du travail est aussi une grâce par laquelle est récompensée la bonne volonté de l'ouvrier. Que vos retardements et vos misères ne vous troublent pas, attendez, sachez attendre ! Efforts et volonté, moyens et but, soumettez tout à Dieu. Il voulait votre salut quand vous ne le vouliez pas vous-même ; il l'a voulu de toute éternité, avant que votre mère ne vous portât dans ses entrailles. Quand vous étiez dans l'ignorance du premier âge, dans la dissipation du second, dans la vanité du monde et dans l'entraînement des passions, Dieu, dès ce temps-là, voulait votre salut ; s'il le voulait quand vous n'y pensiez pas, quand vous risquiez de le rendre impossible, peut-il cesser de le vouloir, aujourd'hui que vous le voulez !

PENSÉES

I.

Jésus-Christ notre sauveur, notre ami, notre frère, notre vrai proche; Jésus-Christ n'est pas seulement Dieu fait homme, c'est Dieu resté homme autant qu'il faut l'être pour comprendre notre pauvre humanité, lui montrer la route royale de sa nature divine.

II.

Dans la veille comme dans le sommeil, c'est notre disposition qui fait nos rêves.

III.

Dans la vie intérieure il y a des moments d'éclat et de puissance célestes, et puis reviennent les abaissements de la crèche et les humiliations de la croix.

IV.

La suprême volonté a des refus, mais elle ne connaît pas d'obstacles; on peut toujours l'incliner en sa faveur. Il y a autant d'impossibilités vaincues que de probabilités trompeuses. Le découragement est donc aussi peu logique que peu chrétien.

V.

Les personnes religieuses sont tenues à beaucoup plus de réserve que les autres sur toutes les

questions où la croyance peut ressembler à de la crédulité. Il importe même à l'objet de leur amour et de leur vénération, qu'elles ne se montrent pas trop faciles en preuves et en démonstrations ; leur devoir aussi est de mettre dans toutes les habitudes de leur esprit, ce haut degré de circonspection qui n'est vaincu que par l'évidence.

VI.

Qu'est-ce que la persévérance chrétienne? Le progrès.

VII.

Ce qui doit finir, est toujours assez long.

VIII.

Entre le pauvre qui demande et le riche qui donne, la vraie aumône est faite par le pauvre.

IX.

L'hypocrisie vis-à-vis de soi-même est le pire des vices, parce qu'il ne laisse pas prévoir le repentir.

X.

La colère est humaine, mais elle peut demeurer chrétienne ; elle peut être sainte, et quand elle est coupable elle a pour excuse une infirme spontanéité. Le mépris n'est ni chrétien ni humain, le bon sens repousse son insolence, et le christianisme attache une sorte d'impiété à la seule sévérité, dont Notre-Seigneur n'ait pas armé sa morale.

XI.

Le christianisme procède à la réforme de ce que nous appellerons les bases mêmes de la vertu. Tout autre morale combat le mal, la sienne règle

jusqu'au bien et l'achève. Il faut qu'il transforme tout selon sa nature propre et qu'on s'y assimile tellement qu'on s'y perde.

XII.

L'humeur et le dépit sont pardonnables dans ceux qui apprennent l'ingratitude, mais non pas dans ceux qui la savent.

XIII.

Vivre de soi dans la méditation et dans le contentement de soi-même; le payen ne pourrait faire mieux, et le chrétien plus mal.

XIV.

L'espérance, surtout au milieu de ces temps d'abattement et de trouble, l'espérance appartient aux chrétiens; elle fut toujours pour eux la moitié de la victoire.



XV.

La vie est une plante dont le fruit mûrit pour l'éternité.

XVI.

On ne s'assure de ses progrès que dans les temps de découragement et d'aridité. Ce n'est pas au soleil, c'est à l'ombre que l'on place le thermomètre.

XVII.

On n'est heureux de fléchir que là où il faut se prosterner.

XVIII.

Nous ne trouvons jamais ici le temps d'être vraiment bons ; il ne nous est laissé que celui de devenir meilleurs.

XIX.

La vraie richesse de l'âme, est ce dépouillement qui ne laisse plus rien même à sacrifier.

XX.

Les grâces apparentes dans l'ordre de la nature ont caché si fréquemment des épreuves trop réelles, que nous ignorons souvent si nos consolations les plus chères ne deviendront pas une poignante épreuve.

XXI.

La terre est près de tout : près du ciel, près de l'enfer. Hélas ! plus les temps s'approchent et plus cette proximité nous presse.



XXII.

La passion qui s'attache à un seul objet a du moins le mérite, dans son opiniâtreté, de ne pouvoir le remplacer. Elle laisse après lui un vide, et quand ce vide ne devient pas un abîme, la place est toute préparée pour Dieu.

XXIII.

La pauvreté est toujours éveillée avant l'aube. La prière qui pose l'âme comme pauvre devant Dieu en fait autant.

XXIV.

Les années sont des degrés qui croulent à mesure qu'on les monte.

XXV.

Ah! combien l'inquiétude la plus vive est en-

core éloignée d'une cruelle certitude ! Il y a, pour remplir cet espace, tout l'immense et mystérieux besoin de l'homme, de croire et d'espérer.

XXVI.

Une seule manière pour la vieillesse isolée d'échapper au désespoir, c'est la recherche, c'est le travail de la perfection.

XXVII.

Il y a du mal dans les bons et du bien dans les méchants, il faut le reconnaître ; mais seulement ne pas se laisser séduire par ce que les méchants ont de bon, et ne se point décourager par le mal que portent en eux-mêmes les bons.

XXVIII.

L'orgueil et la lâcheté délibèrent là où l'humble candeur et l'honneur obéissent.



XXIX.

Rien ne nous sépare moins que la mort de ce que nous avons pieusement aimé.

XXX.

C'est par l'élévation du caractère et la constante habitude des sentiments élevés, qu'il faut ennoblir la doctrine de la soumission.

XXXI.

Les persécutions sont aussi des promesses.

XXXII.

L'infortune impose davantage encore que la vertu ; on se sent intimidé en sa présence, pénétré de ce respect qui s'attache à la consécration. Avec quel tressaillement on approche de celui qu'un

coup terrible vient de frapper ; on hésite, on est agité de crainte ; c'est une puissance redoutable, c'est Sa Majesté le Malheur.

XXXIII.

Le temps efface moins la douleur qu'on ne le croit ; seulement, c'est une maladie aiguë qui devient chronique, et une crise morale qui devient une situation.

XXXIV.

Si tu veux être plus riche, sois meilleur.

XXXV.

La même rose dont la guêpe fait son venin, donne à l'abeille son miel. Dieu a voulu que, dans le monde où tant d'éléments sont malfaisants, il n'y eût pourtant de coupable que la volonté humaine.

LA DOULEUR

Le vrai culte, on l'a dit, c'est l'imitation. Imiter Notre-Seigneur est donc notre premier devoir, le travail qui ne doit cesser qu'avec nous.

Mais Dieu ne s'arrête pas dans ses grâces, l'imitation nous laisse trop loin de lui. Il veut avec ses créatures un lien plus étroit, une fusion plus complète, quelque chose qui absorbe toute limite et toute séparation. Or, ce qui rapproche davantage les sentiments du Sauveur et ceux de ses créatures rachetées, ce qui rend le miracle de l'assimilation réalisable, n'est-ce pas la douleur?

Quelle autre chose que l'intensité de la souffrance met dans notre vie une ressemblance avec celle du Sauveur? Par quel autre côté notre âme

s'identifierait-elle à la sienne? Avons-nous quelque chose de la sainteté, de l'humilité profonde, de la brûlante charité de Jésus? D'autre part, sa venue sur la terre a-t-elle rappelé quelque chose de notre orgueil, de notre lâcheté, de nos révoltes? Entre l'homme-Dieu et ses imitateurs, il n'y a pour combler l'abîme, hors la grâce, que la douleur; la douleur qui dans sa puissante plénitude surabonde dans notre cœur et l'initie à l'infini.

C'est par la souffrance que Dieu a été le plus homme, c'est par la souffrance que l'homme s'élève davantage vers Dieu. La douleur! suprême sacrifice du fils du Très-Haut, descendu des félicités éternelles, est aussi la suprême dignité de l'homme, et dans son exil, lui révèle le rang dont il est déchu!

Voyez l'Emmanuel de nos tabernacles, qu'est-il, si ce n'est le « sacrifice continuel, le sacrifice toujours offert[1]! » Où en serait le monde si la présence réelle se retirait un instant du milieu de nous? Où en sommes-nous quand dans le sanctuaire de notre âme, cesse ou diminue le règne paisible de la volonté de Dieu? Dans la foi sans sacrifice, il n'y a pas de religion; dans nos cœurs aussi sans victime, il n'est plus d'autel.

[1] Litanies du Saint-Sacrement.

Cependant ce sacrifice continuel n'aurait suffi ni à la charité du Christ pour le salut du monde, ni à l'homme pour son propre salut, si ce sacrifice ne continuait à être toujours offert. La rédemption, don magnifique dans les trois termes qu'elle embrasse, est le type de l'offrande qui comprend trois termes aussi : Dieu, nous et tout ce que nous possédons. Mais Dieu, qui nous veut sans partage, choisit dans nos présents, ou plutôt il n'en accepte que de deux sortes, nos vertus et nos douleurs. Nos vertus! n'arriverions-nous pas les mains vides, ou bien suffirait-il de ces vertus imparfaites et sans consistance pour couvrir tant de transgressions? Eh bien! c'est précisément parce que avec elles nous ne serions pas solvables, que la miséricorde multiplie pour nous les épreuves, comme un père, la veille de sa fête, garnit la bourse de son fils. Souvent Dieu nous envoie la souffrance, pour que nous ayons quelque chose à lui donner.

9 août 1857 [1].

[1] Cette date précède à peine d'un mois la mort de Mme Swetchine.

LA CONNAISSANCE

DE SOI-MÊME.

O quel regard de plus en plus attristé je reporte sur moi-même, avec quel force je suis avertie de la nécessité de me connaître et de m'approfondir toujours davantage ! A mesure que les eaux de mes torts habituels s'écoulent, que j'arrive à surmonter mes défauts naturels, que je domine ceux qui faisaient le plus de bruit et me préoccupaient davantage par la chute ou le combat, je vois plus distinctement les imperfections que l'ombre projetée des fautes plus intenses rendait moins apercevables, je vois des portions de terrain arides

ou incultes, submergées, négligées. Ce que je retranche de mes fautes, laisse plus frappantes mes lacunes, mes négligences, mes omissions. O mon Dieu, il est donc vrai, on ne saurait se vaincre sans se reconnaître plus coupable, on ne saurait approcher de votre lumière sans détester ses propres ténèbres, ni pénétrer dans les mystères de votre miséricorde sans s'humilier plus profondément de sa misère ! Quelque paradoxal que cela puisse paraître, je n'en suis pas moins conduite à dire, que ce que je gagne surtout à faire bien ou moins mal, c'est d'être plus mécontente de moi-même. A cette vue l'amour se contriste par l'impression de tant d'ingratitude ; mais la confiance redouble, la crainte la stimule, il semble qu'elle ne s'élève dans le cœur que pour lui rendre plus sensible et plus vif le bonheur d'espérer. Partout ailleurs, le mal reste mal et le bien est menacé. Dans la voie pieuse, tout se convertit en grâce; les éléments les plus vils se changent en or pur; chaque jour on apprend, chaque jour on applique ce qu'on a appris, et, comme l'apôtre, laissant le passé derrière soi, conjurant la miséricorde divine d'en détourner les yeux, on s'élance de nouveau dans la carrière, et quoique encore humilié et vaincu, on y renouvelle ses efforts.

PENSÉES

I.

L'humiliation subie par le chrétien ajoute plus à sa confiance que le succès qui l'exalte ; il sait que sur cette terre, le châtiment a un lendemain, et que l'illusion n'en a pas.

II.

Le bonheur de l'âme consiste dans l'unité de son amour, son malheur dans la multiplicité de ses désirs.

III.

La foi finit par être la seule réalité pour des yeux qui sont obligés de se détourner de toutes les choses humaines, s'ils veulent cesser de souffrir.

IV.

C'est par l'amour qu'on s'élève à Jésus ; mais c'est par le renoncement qu'on se repose en lui.

V.

Je ne sais pas me représenter un bonheur au ciel où je puisse ne pas regretter l'hostie bien-aimée, le bon Jésus de l'exil que l'on goûte dans l'ombre, le mystère et le silence !

VI.

Si l'univers était d'un côté et l'hostie consacrée

de l'autre, je prendrais l'hostie et agirais à coup sûr : car l'univers même serait trop peu de chose sans la vérité de l'hostie.

VII.

C'est la foi qui fait les sacriléges, il n'y a de sacriléges que ceux qui croient. Ceux-là seuls trahissent Dieu et eux-mêmes. Il n'y a de sacrilége que moi, ô mon Dieu, qui crois et qui vous outrage, qui vous aime et vous trahis.

VIII.

J'ai compris de bonne heure que le travail est encore ce qui use le moins la vie.

IX.

On occupe son âme de tout ce qui n'est pas Dieu, mais lui seul la remplit.

X.

N'oublions jamais que dans ce que nous décidons pour cette terre, il y a toujours plus que cette terre.

XI.

Qu'il est heureux le catholique! le sol de ses ancêtres dans la foi est partout. Il ne saurait poser le pied sur aucun point du monde civilisé, sans rencontrer des fondations solides, profondes, résistantes, la pierre et le ciment, toute la force enfin des constructions romaines. Le catholicisme seul donne aux peuples un passé dans l'histoire, un centre indestructible contre lequel l'erreur vient incessamment se heurter, que ne puis-je dire se briser!

XII.

Il est évident que nous sommes uniquement faits pour ce que nous ne possédons pas encore.

XIII.

Tâchons d'être heureux, ce sera le plus doux et le plus expressif des éloges donnés à celui que nous aimons. Les vrais chrétiens oublient trop qu'ils doivent aux autres, non pas seulement leurs vertus, mais l'exemple de leur bonheur.

XIV.

Les vertus et les vertus aimables, sont le seul langage de la foi qui inspire quelque respect pour elle aux esprits peu croyants. Dès lors, combien ne sommes-nous pas coupables de ne pas prêcher Dieu de la façon dont il peut être entendu !

XV.

Plus on avance dans la piété et plus on sent l'action de la grâce ; plus on devient fort, et plus on reconnaît à quel point on est faible.

XVI.

L'Église est le seul lieu où l'on n'attend pas. On y trouve toujours celui qu'on y cherche.

XVII.

Seigneur, si vous étiez un homme, je croirais, à la puissance de vos coups et à leur inépuisable violence, que vous voulez me perdre. Mais vous êtes Dieu, en vous la pitié se mesure à notre faiblesse, l'épreuve à notre résistance. Plus donc vous frappez, plus je souffre et mieux je sens que vous voulez me sauver.

XVIII.

Pourquoi, mon Dieu, me plaindrais-je, puisque tout ce que vous m'ôtez, je vous le donne ! et tout ce que je ne vous ai pas donné, ô mon Dieu, je vous le dois.

XIX.

Voyez s'il y a place pour le désespoir entre l'éclair qui blesse et fuit, et l'éternité qui récompense et demeure.

XX.

J'accepte, ô mon Dieu, j'accepte le passé, le présent, l'avenir inconnu, mes chagrins de toute taille et de toute nature, et enfin je m'accepte moi-même, c'est tout dire! J'userai à mon égard de support, d'indulgence, quelqu'imparfaits que puissent être mon indulgence et mon oubli.

XXI.

Si j'étais Dieu, je me pardonnerais en Dieu, entièrement, parfaitement, comme vous pardonnez, ô sauveur des hommes! mais je ne suis qu'une infirme créature dont la faiblesse et l'impuissance se montrent jusque dans l'acte par lequel je m'absous.

XXII.

Je me récuse moi-même. Je ne veux pas plus me défendre que je ne veux me complaire. Je vous prends, ô mon Dieu, pour mon défenseur, pour mon seul défenseur. Je ne veux pas me défendre ni que les autres me défendent, et n'en ayant pas moins besoin d'être défendue, il faut ô mon maître, mon maître chéri, que vous couvriez cette chétive et faible créature du bouclier de votre amour.

XXIII.

Ce que j'aime immédiatement après les consolations de Dieu, ce sont ses châtiments. Ce qui importe, c'est de sentir la présence d'une main adorée; quand elle frappe, c'est qu'elle est encore là. Même ce qu'il renverse, croyez-vous que le Christ le haïsse?

XXIV.

L'ordre, la solidité, la vérité, attirent tous les

biens accessoires; quand vous laissez Dieu vous bâtir une maison, toutes choses la meublent.

XXV.

Les bons sont bons par la grâce de Dieu, les méchants sont méchants malgré sa grâce.

XXVI.

Avec raison je considère la souffrance comme une expiation; mais quand elle est forte, aiguë, intense, on s'y confie trop comme en un mérite. On ne sait pas assez qu'elle peut être une tentation. Autant qu'aucune autre chose elle a besoin d'être purifiée par la prière.

XXVII.

Je parle aux autres, mais avec qui est-ce que je m'entretiens, ô mon Dieu, si ce n'est avec vous?

XXVIII.

Ce qui nous regarde personnellement n'est presque jamais notre affaire ; c'est celle de Dieu. O mon Dieu, de tous mes vœux n'écoutez que ceux qui me rendraient plus agréable devant vous.

XXIX.

Dieu parle, il parle toujours, et quand on prie sincèrement et ardemment, il faudrait être athée ou absurde, pour penser qu'il ne répond pas. Il n'articule pas des paroles, mais il effectue en vous ce qu'il veut.

XXX.

Quel mal peut-il arriver à celui qui sait que Dieu fait tout, et qui aime d'avance tout ce que Dieu fait?

XXXI.

Dieu nous avait donné de quoi vivre par l'âme et par le cœur jusqu'à la vieillesse la plus avancée; la provision est calculée pour aller jusqu'au bout, mais nous gaspillons, nous vidons le flacon avant le temps.



LES FINS DERNIÈRES

DE L'HOMME

LA MORT, LE JUGEMENT, LE PARADIS, L'ENFER.

—

LA RÉDEMPTION.

La vérité fondamentale de la fin de l'homme est une vérité si élémentaire, si évidente et si riche en conséquences pratiques, que, bien comprise, elle peut et doit conduire l'homme de réforme en réforme de lui-même, jusqu'aux dernières limites

de la perfection. C'est une vérité que personne ne peut rejeter sans tomber dans l'absurde, et dont on ne se cache les conséquences qu'en laissant prendre à la volonté séduite un déplorable empire sur l'intelligence. Car enfin, s'il est vrai que toute chose a un but dans ce monde, l'homme créé, lui aussi, par une intelligence infinie, et faisant nécessairement partie d'un certain enchaînement de causes et d'effets, de moyens concourant à un but, l'homme doit avoir sa destination, sa fin; cette fin, pour que l'ordre subsiste, ne peut être d'une nature inférieure à l'homme lui-même, car toute fin est nécessairement plus excellente que les moyens qui lui sont subordonnés.

LA MORT.

La mort, seule chose certaine : la seule chose qui soit certaine dans ce monde doit régler toutes les autres.

L'incertitude du moment de la mort donne à chaque instant de la vie la gravité et l'importance de l'éternité.

La mort frappe de néant toutes les choses humaines ; elle enveloppe la terre de ténèbres et le ciel de clartés.

La mort, seule expiation du péché.

La mort, seul moyen d'affranchissement ; pour être libre, il faut être délivré de ses liens, et pour passer dans la terre promise si ardemment désirée, il faut quitter la terre d'exil dans laquelle on a vécu.

LE JUGEMENT.

Sainteté, incorruptibilité, équité des jugements de Dieu, combien la pensée de ce jugement est propre à prévenir, à arrêter le péché ! son souvenir évoqué suffirait seul pour changer la tentation en vertu. La crainte de Dieu est surtout la crainte de ses jugements, elle commence la sagesse et l'achève.

Jugements de Dieu souvent en opposition avec ceux des hommes, et ceux-ci prévalant dans notre esprit contre les premiers ; les jugements défavorables des hommes remplissant notre cœur d'appréhension, de trouble, d'humiliation et de pro-



fonde tristesse, tandis que nous attendons ceux de Dieu avec une insouciance pleine de la plus inattentive légèreté ; les fautes commises devant Dieu comptent à peine dans notre douleur et presque pas dans notre mémoire, tandis que celles qui sont connues des hommes nous remplissent de contrition et d'abattement. On dirait que le mal est ce que les hommes blâment et non ce que Dieu défend et flétrit.

Jugement général. — Nous serons jugés sous les traits généraux de notre situation en ce monde, considérée au triple point de vue de l'intelligence accordée à l'humanité, de l'organisation de la société et de ses rapports avec la loi sous laquelle elle vit. Comment avons-nous rempli les devoirs qui découlent de ces premières bases? Comment en avons-nous évité les principaux écueils? Quelles ont été nos prévarications individuelles contre l'ensemble des devoirs imposés à la société chrétienne? Avons-nous été fidèles aux engagements même les plus généraux et les plus infimes, au strict nécessaire exigé par la loi et par notre vocation? Notre raison nous a-t-elle garantis selon ses plus simples injonctions, et la santé de notre corps a-t-elle toujours été suffisamment protégée par notre calme, notre rectitude et notre modération?

Jugement particulier. — C'est ici que le jugement de Dieu se présente à nous comme plus redoutable encore, en retraçant à notre mémoire la longue série des grâces de prédilection dont nous avons été l'objet sans en profiter; grâces d'élite et de choix se manifestant par l'inspiration, le repentir, les exemples et les bienfaits. Quels témoins contre nous que tous ces signes d'élection négligés, oubliés, méprisés peut-être! Ce ne sont plus seulement des fautes échappées à la faiblesse humaine, c'est l'insensibilité grossière allant jusqu'à l'oubli des plus tendres admonestations et des retours continuels d'un Dieu trop souvent offensé. C'est le mal porté à un degré inouï, le bien gâté, dédaigné volontairement et sciemment laissé imparfait. Voilà ce que le jugement de Dieu lit d'avance dans la succession de ses propres bienfaits.

Terreur des jugements de Dieu. — Juste, formidable et trop légitime terreur, si notre sort dépendait des hommes, de créatures coupables comme nous; mais comme il dépend uniquement de Dieu, la terreur fait place à l'espérance. Dieu sait tout et nous voit tels que nous sommes; ô terreur! Dieu sait tout en effet, mais c'est dans les plaies de l'humanité de son divin fils qu'il voit nos larmes, notre repentir, et joie ineffable! il nous permet, il nous ordonne d'espérer.

LE PARADIS.

La gloire de la terre est de nous faire pressentir le ciel ; il en est de même de ses joies, de son bonheur. Tout ce qu'il y a de meilleur ici-bas vient d'une origine plus élevée. Le rayon de lumière est étranger à la terre qu'il éclaire, qu'il échauffe ; c'est de lui qu'elle attend tout, et c'est là aussi notre état présent et notre avenir.

Aimer sans division. — L'unité est le plus impérieux besoin de notre âme ; l'âme humaine est une, elle a besoin d'un amour unique. Tout ce qui la divise l'éprouve, l'affaiblit et la distrait de son bonheur.

Aimer sans limites. — Ne plus souffrir de ne pas aimer assez, ne pouvoir aimer trop, aller aussi loin qu'on peut, sans obstacle, sans arrêt, sans retour.

Aimer sans crainte. — Avec la parfaite liberté des enfants de Dieu, sans craindre l'excès ni le danger, ni le malheur de blesser ou de se rendre

indigne de ce qu'on aime. Posséder Dieu, sentir son âme en possession de Dieu! Se sentir riche de Dieu, comme substanté de son amour; posséder avec plénitude, absorber à chaque instant de l'éternité le bien divin que l'on possède, s'en laisser posséder! Ne plus seulement porter ses lèvres incertaines et tremblantes à la coupe des délices, mais la boire à grands traits; posséder, se sentir au centre de ses trésors, les compter, les découvrir, les retrouver toujours!

Aimer librement. — Plus de chaînes, plus de servitude, plus d'obstacles. Dans le ciel, l'âme peut tout ce qu'elle veut, rien n'arrête l'énergique et continuel déploiement de toute son activité et de toutes ses forces. Ses mouvements sont à la fois faciles, rapides et forts; elle s'élance dans l'atmosphère d'une félicité à la fois vive et pure; elle est tout entière à Dieu, sans cesser d'être à elle-même; la fausse unité a fait place à la domination exclusive de l'unité vraie.

Depuis la plante jusqu'à l'homme, tout tend à sa fin, tout tend à son plus haut point de perfection possible. Sur la terre, ce qui achève met fin à l'existence; dans le ciel, ce qui consomme est le commencement du bonheur infini. Là est le repos, mais là surtout est la vie, la vie rendue à son principe et ne faisant plus qu'un avec lui.

L'ENFER.

Certitude de l'enfer indépendante de la raison, et même quand elle lui serait contraire; certitude appuyée sur les textes nombreux et précis des Évangiles. Jésus-Christ, la vérité même, la seule vérité, l'a dit : *Credo quidquid dixit Dei filius.*

Nécessité rationnelle de l'enfer. — Loin d'être contredite par la raison, l'existence de l'enfer est au contraire démontrée par ses propres lois. Il est si peu la création d'une volonté arbitraire et tyrannique, qu'il est le résultat nécessaire et logique de l'immortalité conservant la mémoire de son individualité. En effet, l'immortalité implique l'individualité, qui ne saurait être séparée de la mémoire; et la mémoire chargée d'un passé coupable devenant elle-même notre supplice, ne faudrait-il pas le plus grand des miracles pour faire disparaître le souvenir de ce passé, pour effacer les traces funestes et infinies des conséquences du péché!

L'âme acquérant, par sa séparation du corps,

une vue plus perçante du bien et du mal, de la culpabilité de l'homme, des perfections de Dieu; reconnaissant à la fois l'offense plus intense et plus ingrate, l'offensé plus grand et plus saint, ne doit-elle pas se sentir saisie d'une douleur au-delà des plus cruels tourments corporels? Sans doute; on peut même dire que si Dieu n'avait pas créé l'enfer, le pécheur l'aurait créé dans son propre cœur par le souvenir de ses fautes graves, restées sans réparation et sans expiation.

Avant que le jugement ait eu lieu, que l'arrêt ait été prononcé, le coupable est déjà en proie au plus sévère des châtiments. Qu'est-il besoin même d'un juge, d'un maître qui l'inflige? Dieu alors abandonne l'âme humaine à son sort naturel, à celui qu'elle s'est fait; sa justice pèse sur elle comme sanction et non pas comme aggravation de supplice. Un regret, un mot, quand ce regret et ce mot pourraient avoir quelque valeur, eussent suffi pour tout effacer, du moins pour réintégrer l'âme dans l'heureuse aptitude des souffrances expiatrices, comme ces martyrs qui se rachetaient d'une première faiblesse par des combats qui leur méritaient plus tard d'aspirer à la mort glorieuse des confesseurs de la foi! Mais quand ce mot n'a pas été dit, quand l'ignoble nécessité

seule fait reconnaître Dieu et le crime commis contre lui, quelle réparation devient possible? La mémoire, ver rongeur, la mémoire, dans l'âme impénitente et criminelle, suffit à elle seule pour accomplir les décrets divins. Les anciens ne l'avaient-ils pas pressenti en plaçant le Léthé à l'entrée des Champs-Élysées?

L'enfer existe; il n'est point vide.

Quand le châtiment est partout, comment échapper à l'idée d'une prévarication profonde, ancienne, primitive, générale? La douleur, la misère, le désordre sont partout; douleur de honte, de crime, d'affliction, d'esprit et de cœur, qui fait conclure à une faute immense dont les conséquences sont étendues à toute la nature et remontent au premier de nos ancêtres, aucune race, aucun individu, sauf une exception unique, n'ayant été soustrait à cette fatale participation.

Pour ruiner la destinée humaine, les anges rebelles devaient lui fournir leurs armes déjà éprouvées contre Dieu. Mais cet élément infernal s'étant uni à notre nature, à sa faiblesse, à son ignorance, à ses ténèbres, perdit quelque chose de sa malignité. Le mal soufflé par Satan, en entrant dans les bornes assignées de tout temps à la race d'Adam, se trouva limité. Dans le grand Être

offensé, la pitié put dès lors se mêler à la justice, et après avoir foudroyé les anges, Jésus-Christ put mourir pour les hommes.

Les hommes continuent à se trouver placés entre les deux termes : selon qu'ils pèchent comme des hommes ou qu'ils pèchent comme des anges, ils trouvent en Jésus-Christ un rédempteur ou un juge. L'enfer n'est que pour ceux qui ont voulu leur perdition ; ce malheureux choix reste libre. Quand on s'est perdu, c'est volontairement ; on ne peut accuser ni sa faiblesse, ni son impuissance ; et peut-être a-t-on perdu avec soi des êtres chéris, qu'avec la grâce de Dieu on aurait pu sauver !

Équité de l'enfer. — En ce monde, nous nous soulageons des accusations portées contre nous en les taxant d'injustice ; nous nous attachons à chaque détail controuvé pour en conclure à la fausseté de l'ensemble. A l'arrêt qui le précipite dans l'enfer, le pécheur ne peut refuser son douloureux acquiescement ; c'est du fond de ses entrailles que s'échappe le cri déchirant qui proclame l'équité de la sentence divine prononcée contre lui. Si dès à présent, Dieu nous interrogeait sur le sort que nous croyons mériter, et que notre conscience dût parler, que répondrait-elle ?

Éternité des peines de l'enfer. — Souffrance sans répit, sans consolation, sans espérance, sans

variété, sans issue! Savoir et apprendre à chaque instant de l'éternité, qu'on hait Dieu et qu'on le haïra toujours!

LA RÉDEMPTION.

Sans le bienfait de la rédemption, que seraient pour l'homme les quatre fins que son intelligence lui propose comme siennes? Sans la rédemption, ces quatre fins qui sont sa destinée tout entière, n'en existeraient pas moins.

La mort serait également certaine, mais nécessairement et sans exception, elle nous saisirait dans le péché et l'ignorance.

Le jugement serait inévitable, mais rien ne rapprochant le juge du coupable, l'espace n'étant pas rempli par le médiateur, le néant seul plaiderait pour lui-même.

Le paradis resterait fermé, tout en étant connu à l'âme que la faute originelle n'a pu dépouiller de l'intelligence qui appartient aux créatures spirituelles.

L'enfer demeurerait ouvert pour attendre et engloutir sa proie.

Voilà donc ce qui existe indépendamment de la rédemption : la mort, solde inévitable du péché; le jugement, conséquence de la liberté de l'homme; le paradis, séjour de Dieu même, et l'enfer, écho réalisé des justes arrêts d'un Dieu outragé.

Environnés des bienfaits et des clartés de la rédemption, nous les anéantissons, autant que cela dépend de nous, par notre ingratitude et notre légèreté ; nous finissons par nous dérober la vue du remède et des maux auxquels il s'applique.

Comme certains esprits croient facilement ce qu'ils désirent, de même ils nient ce qui leur déplaît, les entrave ou les afflige. Ils devraient cependant se rappeler qu'il y a au fond de la destinée humaine des choses fatales. Que ces choses soient conformes ou contraires à leur esprit, qu'elles soient pour eux ou contre eux, elles n'en existent pas moins.

Ainsi, par exemple, que nous nous abandonnions au plaisir et à la distraction, la mort n'en plane pas moins sur nos têtes ; que nous pesions ou non nos actions, aucune dette n'échappera au dossier éternel ; que la foi nous dirige, ou que l'impiété nous égare, le paradis nous appelle aussi certai-

nement dans un cas, que l'enfer nous menace dans l'autre; que nous y pensions ou que nous n'y pensions pas, les lieux où se tressent nos couronnes et ceux où se préparent nos supplices, n'en sont pas moins dans la région de l'immuable et de l'infini.

Qu'opposons-nous à ces fins inévitables qui nous attendent au seuil de la vie ; que leur préférons-nous dans notre estime, dans nos habitudes, dans nos entraînements journaliers? N'est-ce pas le frivole, l'incertain, le douteux et souvent l'impossible? Et cependant un voile léger nous sépare seul des divines réalités !

Ce n'est pas le loisir qu'il est permis d'attendre pour accomplir les choses de Dieu ; de plein droit elles passent les premières.



LE BON PASTEUR [1]

JE SUIS LE BON PASTEUR. — Vous vous nommez, ô mon Dieu, à nos cœurs croyants et attendris ; n'étaient-ils donc pas assez touchés pour vous reconnaître, pour vous désigner comme leur sauveur miséricordieux, leur unique sauveur ? Mais vous voulez que votre parole vienne confirmer votre présence, parce que votre présence sur la terre ne sera pas éternelle comme votre parole.

[1] Un fragment de cette méditation a déjà paru dans la Vie de Madame Swetchine, au chapitre de la conversion. Je crois devoir rétablir ici, dans leur entier, ces pages d'une si rare et si touchante beauté.



Je suis le bon pasteur, oui, pasteur et à la fois Dieu, père, maître, mère, ami, frère de ces pauvres brebis qui ne veulent plus entendre qu'une seule voix, n'obéir plus qu'à une seule houlette.

LE BON PASTEUR DONNE SA VIE POUR SES BREBIS. — Ce sont là vos paroles, ô mon bon Jésus, et fidèle à ces paroles et à toute l'étendue du sens qu'on peut leur donner, vous avez commencé par donner votre vie à vos brebis, et puis vous avez fini par donner votre vie pour elles; une vie de pénitence, de contradiction, de labeur, de fatigue, de persécution, et enfin une vie de tourments, d'ignominies et de supplices. Tout ce que vous aviez promis a été effectué, accompli, consommé. Toujours, ô mon Dieu, dans votre évangile, vous dites moins que vous ne faites, et la divine simplicité de vos paroles prépare seule à la divinité de vos prodiges.

Ah ! il n'en est pas ainsi de nous, ô mon Dieu, de nous qui sommes pourtant les brebis de vos pâturages. Les plus fidèles d'entre elles, celles dont la solide sainteté porte le vrai signe de l'élection, marchent à la vérité sur vos traces; il n'y a ni inconséquence ni contradiction dans ces fidèles disciples, mais combien leur nombre est petit! Et d'une autre part, qu'il est grand le nombre de celles qu'un premier élan transporte, qu'une sen-

sibilité passagère émeut, et dont la volonté se redresse, vibre un moment pour retomber et se perdre dans l'inertie ! Leur langage ne se ressent pas toujours de tant de légèreté et d'inconsistance; les mêmes discours, les mêmes maximes sortent de la même bouche que désavoue la disposition du cœur. Ce n'est pas la duplicité pourtant, mais ce n'est pas non plus la vérité, car elle est incompatible avec la division et le désaccord. Pour rester elle-même, il faut qu'elle exprime tout l'être et non une vaine et partielle adhésion.

JE CONNAIS MES BREBIS. — Seigneur, qui me connaissez, que voyez-vous en moi? Que voyez-vous que vous ne dussiez réprouver, jusqu'au bien que vous avez mis en moi, bien que j'ai laissé se perdre ou se corrompre, bien que mandataire infidèle, j'ai négligé de faire valoir? Et pourtant je vous aime, Seigneur, oui, je vous aime; l'humilité qui le nierait serait un mensonge; mais n'est-ce pas vous encore, qui le premier avez ému mon âme par un regard divin, qui m'avez jeté dans la piscine pour m'y purifier et me guérir; n'est-ce pas vous qui m'avez appelée deux fois, et par l'amer dégoût du monde et par l'attrait impérieux et puissant de votre grâce? Quelle est donc ma part dans ma vie telle qu'elle s'est faite, si vous en ôtez mes infidélités?

ET MES BREBIS ME CONNAISSENT. — Oui, Seigneur, elles vous connaissent et demandent à vous connaître encore mieux, pour vous aimer davantage. Mon Dieu, je ne vous ai pas toujours connu, je ne vous ai pas toujours aimé. Il y a longtemps, heureusement bien longtemps, que venant à moi, vous avez touché mon cœur, vous avez voulu que je vous aimasse. C'était d'abord une petite lumière qui est devenue un grand soleil, un grain de sénevé qui, devenant un grand arbre, me protége de son ombre, me donne le vivre et le couvert. Pendant un temps, ô mon Dieu, un temps que je ne puis concevoir, vous étiez partout comme à présent, et je ne vous voyais nulle part. Enfin pourtant, je vous entrevis dans la foule des objets qui, sans cesse, vous dérobaient à ma vue ; bientôt après, votre tête adorable s'éleva au-dessus de toutes les autres, les domina. Je la vis, cette tête divine, dispenser la miséricorde, supporter les outrages, être en butte à bien des traits. Votre beauté divine, l'acharnement de vos ennemis qui étaient ceux de la vertu, m'attendrirent. D'abord je tournai souvent mes regards vers vous, ensuite plus souvent encore, enfin je ne les détournai plus, et j'en vins à mêler cette chère vue à toutes les autres, à ne la séparer de rien pour que tout en moi fût meilleur et plus sage. J'en

étais là et je m'y croyais arrêtée quand il se fit, je ne sais plus comment, qu'un jour, une heure, heure rapide et heureuse, je ne vis plus que vous seul ! ô mon Dieu, c'est lorsque, auprès de vous, tout ce qui n'était pas vous, me parut frappé d'amertume et de néant, que je vis bien, mon bon Jésus, qu'enfin la pauvre brebis avait connu son vrai pasteur !

HEUREUX

CEUX QUI SONT PAUVRES EN ESPRIT.

« Heureux ceux qui sont pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. » La simplicité de l'esprit est ce regard droit, constant et humble vers Dieu, qui résout tout en unité, dans une sorte de candeur, de vue rapide et droite. Par cela seul que l'âme prend son essor vers Dieu, tout en elle trouve sa place respective, et la vérité parfaite sur un point garantit la sincérité sur tous les autres. Ce sont là les esprits heureux d'être simples, marchant avec confiance et humilité sous les yeux de leur père céleste ; rien

pour eux n'est difficile ni compliqué, parce que dans leur simplicité, ils se résolvent en un élément unique. D'où viennent les complications? De principes à puissance égale et qui se trouvent sur la même ligne. Rien n'est prompt, facile, clair et aisé d'application comme un seul principe, maître souverain de la vie tout entière.

HEUREUX

CEUX QUI SONT DOUX.

« Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. » La douceur et l'humilité sont les vertus chrétiennes par excellence; c'est le trait caractéristique de la physionomie chrétienne, un de ces types qui signalent toute une race. La douceur qui semble au premier abord être une qualité toute négative, est bien haute de nature, car, sous ses modestes apparences, elle renferme tout ce qui ennoblit l'existence de l'homme. Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils se possèdent eux-mêmes, et que

se posséder soi-même, c'est régner. Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre et qu'ils ne lui appartiendront pas, et que ne pas appartenir à la terre, c'est la liberté. Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre, première de toutes les conditions pour rendre gloire à Dieu et donner la paix aux hommes. Et si vous ne possédez pas la terre en attirant à vous les cœurs, comment les donnerez-vous à Dieu? Que serait l'offrande réduite à vous seul? Et si ce cœur unique dont vous disposez n'est point doux et humble, l'offrande ne disparaît-elle pas jusque dans sa misère? Tremblons! Celui qui n'est pas doux ne saurait posséder, « et celui qui n'a pas, cela même qu'il croit avoir lui sera ôté. »

HEUREUX

CEUX QUI PLEURENT.

« Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. » Mais par qui donc, ô mon Dieu, seront-ils consolés, si ce n'est par vous? Si c'était par d'autres, j'aimerais mieux pleurer toujours.

Heureux ceux qui pleurent! Tout sur cette terre ne mérite-t-il pas d'être pleuré, et nos folles joies et nos plus folles larmes! Les premières larmes versées dans le sein de Dieu, nous remettent dans l'ordre; elles nous placent comme nous devons l'être vis-à-vis de Dieu, du monde extérieur et de nous-mêmes. Ce sont elles qui forment notre première expiation, qui nous séparent du monde et

qui attirent la miséricorde. Plus tard la pénitence les fait couler toujours plus amères, et c'est enfin une traînée de larmes qui trace, tout le long de notre vie, la route invisible à l'œil humain qui nous conduit au ciel. Nos larmes, c'est le breuvage qui avec le pain de la parole, suffit à nos nécessités de chaque jour; nos larmes versées dans le sein de Dieu ! Que serions-nous sans elles ? C'est à la fois l'eau du baptême de douleur et la piscine régénératrice. Heureux ceux qui pleurent, heureux quand le regard du Seigneur vient traverser leur œil inondé, heureux quand sa main vient l'essuyer. O mon Dieu, quelles sont vos consolations, quand les douleurs mêmes auxquelles vous vous mêlez ont tant de douceur! C'est dans le ciel que vous placez la consolation parfaite, accordez-la nous, ô mon Dieu, sur cette terre, dans la mesure que comportent notre misère et notre faiblesse. Consolez-nous déjà ; donnez à mon esprit un rayon de votre lumière, à mon âme la paix, et à mon cœur, chaque jour l'hostie.

HEUREUX

CEUX QUI ONT FAIM ET SOIF DE LA JUSTICE.

« Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. » Heureux ceux qui ont faim de cette justice qu'on doit désirer, chercher, poursuivre en tout. Une seule lumière luit pour le chrétien, c'est la lumière de l'Évangile ; une seule loi fait sa règle, c'est la loi du Christ ; c'est à cette lumière, à cette règle que s'éclairent, que se mesurent pour lui tous ses jugements ; c'est le point de comparaison et le type auquel il rapporte tout. De cette ligne droite et inflexible dérivent toutes ses pensées, sa conduite, ses actes, ses mouvements. Quelle douleur pour



celui qui fixant les yeux sur l'éternelle justice, prêtant l'oreille à ses oracles, sait qu'elle seule est amie et protectrice de l'homme, qu'on ne saurait un instant sortir de sa voie sans risquer de se perdre soi-même. Oh! comme il la désire cette sainte justice pour tous ceux qui l'oublient, comme il l'aime pour ceux qui la méconnaissent et surtout comme il la cherche pour lui-même!

L'UNION

DE

MARIE AVEC JÉSUS

L'union de Marie avec l'humanité sainte de Jésus-Christ, est une image éloignée mais frappante de l'union de Jésus-Christ dans sa divinité avec son Père. « Mon père et moi ne sommes qu'un, » a dit le Sauveur ; et ailleurs : « Celui qui me voit, voit mon Père. »

Notre-Seigneur ne parlait que de sa nature divine ; nous pouvons dire également ici, en considérant Jésus tel qu'il a été au milieu de nous, tel qu'il nous est resté dans l'Évangile, sur nos autels : Jésus et Marie ne sont qu'un, et qui voit

Jésus voit Marie. La puissance déployée par Jésus est toujours la même, qu'il fasse un avec son Père ou qu'il ne fasse qu'un avec Marie, mais elle porte un autre caractère. Uni à Marie, Jésus-Christ est tout-puissant dans l'intercession, dans son sacrifice toujours continué, toujours offert; uni à Dieu son Père, il est tout-puissant dans l'accomplissement et l'application du grand acte de la rédemption. Avec son Père, Jésus commande; avec sa Mère, Jésus prie, et il reste également Dieu dans le commandement et la prière, comme il était resté Dieu dans l'incarnation.

Si l'on osait, on dirait presque que Marie est le complément de l'humanité sainte de son divin Fils; elle est l'expression, la grâce, la fleur, le parfum de ces humbles vertus pratiquées par le Sauveur. Jésus chassant les vendeurs du Temple, dévoilant le fourbe et le parjure, dictant ses lois, remettant les péchés, promettant le ciel, faisant trembler par son dernier soupir la terre sur ses fondements, est le Fils de Dieu, Dieu lui-même. Jésus dans sa profonde pitié pour les enfants des hommes, dans le miracle qui rend un fils à la veuve de Naïm, dans les larmes qu'il verse sur Lazare, est Fils de Marie.

Descendu sur la terre pour apprendre aux hommes la vertu vraiment virile, la patience qui

est le courage, l'empire sur soi-même qui fait le vrai conquérant, la fortitude, le haut mépris du plaisir, de la richesse, du rang, de toute gloire qui n'est pas la sienne, Jésus vient encore révéler au monde des vertus jusque-là ignorées, les petites vertus, comme dit saint François de Sales, qui croissent au pied de la croix. Mais pour mettre en lumière ces vertus qui sont celles du plus grand nombre, pour leur donner l'extension nécessaire, pour leur imprimer un charme tout d'attrait, Jésus-Christ, si on ose parler ainsi, avait besoin de Marie ; c'est à elle qu'il en a légué la culture ; c'est par elle, par son exemple, qu'il veut encore qu'elles se répandent parmi les enfants des hommes.

Après le grand sacrifice accompli, Jésus, qui s'était donné aux hommes, ne pouvait plus vouloir les quitter ; sa présence dans l'Eucharistie est le signe sublime toujours subsistant de ce don irrévocable de lui-même. Eh bien ! en restant au milieu de nous, dans le fond de ses tabernacles, où nos adorations, ah ! plus que nos adorations, notre amour, notre amour ardent, intime, va le chercher ; dans le tabernacle, Jésus ne semble vouloir posséder que les vertus de Marie.

Retraite profonde. — Caché à tous les yeux, Jésus-Christ repose dans nos sanctuaires, solitaire,

obscur, séparé de tout mouvement et de tout bruit, comme Marie dans l'intérieur de sa maison, temple consacré déjà par les promesses.

Humilité.—Dieu, par amour pour les hommes, sans cesser d'être Dieu, n'avait voulu paraître qu'homme; et ici encore, par la libre tyrannie de son amour, pour rester parmi les hommes, il fait disparaître son humanité sous les voiles des espèces sacrées.

In cruce latebat sola deitas
At hic latet simul et humanitas !

et, sous l'apparence du pain, se cache à tous les yeux celui qui a fait le ciel et la terre. Marie, mère du Sauveur, ne s'abaisse pas moins pendant sa vie sainte ; une ignorance profonde méconnaît la sublimité de son rang, aucun hommage ne lui est rendu, la Reine des anges n'est même pas reine chez les hommes.

Le silence. — Jésus-Christ impassible, dont le silence éloquent et sublime dit tout, apprend tout, enseigne tout, ne semble-t-il pas continuer, diviniser ce silence de Marie, déjà si fécond, si plein et si puissant?

Et la prière, constante occupation de Marie, n'est-elle pas l'occupation unique de Jésus-Christ dans le fond de sa retraite sur nos autels ? C'est là

que sa voix est encore puissante comme son dernier cri sur le Calvaire, qu'il prie comme au jardin des Oliviers, entouré des anges qui ne le consolent plus, mais qui l'adorent; c'est là où il appelle encore tous les hommes à lui, où son sacrifice se manifeste tout entier, où il s'offre sans partage, sans interruption, pour nous à Dieu son Père! Jésus-Christ divinise en quelque sorte dans le tabernacle les vertus de Marie. On dirait qu'il s'y renferme, oubliant qu'il est le maître de la terre et des cieux, pour revêtir le caractère de suppliant avec Marie, pour plonger avec elle dans l'abîme immense de nos besoins, et mettre, par son union avec son Père, sa puissance à le combler.

Ce que Jésus n'a pas dit de lui-même, les points restés dans l'ombre sont ceux que Marie semblait destinée à mettre en lumière. C'est à sa Mère que le Fils a légué le soin de le continuer, comme le soleil charge ses rayons de répandre partout sa gloire. « Je suis la Mère, dit-elle, du pur amour, de la crainte, de la grandeur, de la sainte espérance [1]. » Je suis la mère du pur amour! Voilà le trône où Marie va se placer elle-même; voilà le titre divin qui donne un si haut prix, un

[1] Eccles. XXIV.

lustre si éclatant à la pitié qui l'a fait descendre vers nous; cette mère du pur amour, cette mère de Dieu même, n'oublie pas qu'en même temps elle est la vraie fille des hommes, fleur de l'humanité, le point, l'aiguille où viennent se toucher et les vertus sorties des combats de la terre, et les miséricordes du Ciel. Marie, mère de Dieu, reste toujours notre mère. Elle s'émeut, elle gémit, elle tremble avec nous; elle est aussi la mère de la crainte, crainte trop juste que connaissent ces entrailles qui nous ont portés; son étroite union avec nous ne la laisse étrangère à rien de ce qui peut menacer notre cœur. Un instant courbée par la pitié vers la terre, comme le lys penche sa tête dans la vallée, Marie se rappelle bientôt que si par la pitié elle est la mère de la crainte, elle est aussi, par ses bienfaits, mère de la grandeur. Elle veut nous apprendre que notre cause est la sienne, et aussi que par l'application des mérites de son Fils, ses titres sont les nôtres. Elle ne nous permet pas seulement, elle nous ordonne de la suivre à ce point culminant jusqu'où s'élève la terre et s'abaissent les cieux, et là Marie n'est plus que mère de la sainte espérance.

O Marie! l'huile des mondains ne parfumera plus nos têtes; effeuillez sur elles les roses de votre couronne!

LE SALUT

PAR

L'EUCHARISTIE ET MARIE

Le salut, c'est la sainteté dans la félicité suprême, et c'est par la charité et l'humilité qu'il faut tendre à la sainteté.

Où chercher le principe de la vraie charité si ce n'est dans l'Eucharistie, où elle trouve sa source, son appui, son aliment naturel? Et l'humilité, quel plus grand exemple en pourrions-nous trouver, si ce n'est celui du Dieu caché dans l'hostie? Tous

les temps de la vie de Notre-Seigneur existent simultanément dans le saint Sacrement, la crèche, le Thabor, la cène, Gethsémanie, le Calvaire! Tout y est, mais Dieu enfant est le commencement de tout dans les âmes, il y est le type des effets qu'il veut développer en nous.

Le Dieu obscur, impassible, caché, attendrit l'âme plus que la gloire et les félicités du ciel ne sauraient la toucher; le Dieu humilié, abaissé, trahi, méconnu, est le Dieu de son amour et de son espérance. C'est son maître, il lui enseigne tout; c'est son ami, il lui dit tout; il l'appelle, lui répond; l'attire à soi, va à lui. Ah! que ceux qui sont éprouvés par le doute viennent goûter les douceurs de la table sainte, leur foi aura bientôt égalé leur amour. « Craignez-vous Dieu, dit saint Augustin, jetez-vous dans ses bras. » C'est surtout dans le plus adorable des sacrements, là où il n'y a plus que les dons de Dieu, où Dieu est lui-même, que la crainte se perd dans l'amour. L'âme, dans cette union sainte, s'ouvre aux plus doux transports, elle sent que les liens qui l'attachent à la terre ne sauraient, sans se rompre, s'affaiblir davantage, et que Dieu même, dans sa toute-puissance, ne pourrait se donner plus entièrement à elle.

L'Évangile, pour nous conduire à la sainteté,

ouvre encore devant nous le chemin de l'humilité, en nous affirmant qu'il faut y marcher. « Et moi je vous le dis, si vous ne devenez semblables aux petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume du ciel. » Les petits enfants n'ont-ils pas toujours une mère? une mère qui a leur première confiance, qui suit leurs premières compréhensions, qui reçoit leurs premières caresses, qui, au besoin, leur sert de médiatrice? Voilà ce que Marie est pour le chrétien, pour le chrétien quel qu'il soit, roi, savant, riche, pauvre, jeune, vieux, descendu du trône de la science, du faîte de la richesse, de la puissance et de la force de l'âge, pour redevenir enfant.

Le culte de Marie, qui semble seulement adoucir et attendrir nos sentiments, les élève, et en cela il résume peut-être tout l'enseignement chrétien. Les vertus qui appartiennent exclusivement à Marie, comme le silence et la douceur, n'excluent nullement ni la force ni l'énergie. « Voyez s'il y eut jamais une douleur comparable à la sienne! » Son fils ne lui épargne rien au pied de la croix, ni son agonie, ni sa mort, ni les larmes qui l'accompagnent, ni la vue de son corps meurtri et inanimé. A sa douleur se proportionne sa force. Jésus a porté le poids des péchés des hommes, Marie le poids de leurs douleurs.

Marie sait que pour acquérir la force, le grand moyen c'est la grâce et l'humilité. Elle s'abîme dans son néant, le divin fils qu'elle a porté dans son sein a beau l'initier à ses grâces divines, elle sent, quoique mère de Dieu, qu'elle reste créature. Seulement elle a pu dire : « Celui qui m'a créée repose dans mon sein. »

Plus d'une âme heureuse ne profère-t-elle pas ces mêmes paroles dans le secret de sa componction profonde ; mais si chaque jour ces paroles peuvent être sur nos lèvres, comment sont-elles proférées ? Par Marie, avec un saint et intime tremblement ; ni sa conception miraculeuse, ni la grâce distillée dans son âme n'enlèvent rien à la profondeur et à la solennité de son respect. Ce n'est pas ce qui la rapproche de Dieu qui fixe ses regards, mais au contraire, ce qui l'en éloigne ; la créature n'envisage le créateur qu'en méditant incessamment la distance qui les sépare. Et par nous, comment ces paroles sont-elles prononcées ? Dans notre ignorance, demandons-nous seulement, quel est celui que nous recevons et ce que nous sommes nous-mêmes ? Encore, si c'était toujours par une tendre et pieuse familiarité que les rangs fussent confondus, mais hélas ! la légèreté et la distraction font seules, malheureusement, tous les frais de la confusion.

Que d'enseignements dans la vie de Marie! Suivons-la, cheminant avec son saint époux sur le chemin de Bethléem. Les premières maisons de la cité de Juda apparaissent, elle éprouve une sorte de soulagement en entrevoyant le terme de ce triste et lointain pèlerinage.

Le repos d'une nuit, voilà tout ce que demande Marie, comme Job, pour reprendre haleine. Mais ce repos cherché et si nécessaire, où le trouvera-t-elle? Une hôtellerie se présente, Joseph frappe à la porte; mais à sa demande simple et confiante, répond un refus! refus innocent en lui-même, si on le compare à tant d'autres refus de mépris, d'insouciance et aussi d'ignorance des intérêts les plus chers. Sciemment, je n'ai jamais refusé, ô Seigneur Jésus, de vous recevoir; mais la dissipation, la préoccupation des choses humaines, n'ont-elles pas mille fois fermé mon oreille, quand vous frappiez à mon cœur? Oh continuelle expérience de la surdité de notre égoïsme! Toutes les habitations sont fermées à Jésus et à sa mère; ils sont repoussés de partout où il y aurait eu pour eux abri et repos: *in propriâ venit et sui eum non receperunt*. L'étable seule ouvre sa porte, étable peu spacieuse où des bestiaux se disputent un peu de paille. La lassitude de Marie est si impérieuse que ce lieu misérable n'a rien qui

l'effraie ; elle aspire au repos comme on aspire à l'air pour retrouver avec lui la vie et le mouvement.

Qu'importent à Marie les choses extérieures ! Jésus, dans son sein, réunit et garde tous les trésors ; pour les goûter elle a le silence et la solitude. Heureuse Marie ! Son regard intérieur adore au fond d'elle-même le fruit prédestiné de ses entrailles, elle ne le voit pas encore, elle le sent déjà. Peu de moments la séparent de l'accomplissement des décrets éternels, sa pensée plonge intérieurement pour lire, comme dans les eaux pures d'un lac, le mystérieux présage de l'avenir ; elle voit l'adolescent, l'homme, le crucifié.

Marie touche au moment où son chaste sein va mettre au jour le désiré des nations, celui qui se condamne à voir la lumière qu'il a faite, à paraître au milieu de ce monde où il ne cherche que la royauté des âmes, et à traverser les ronces et les épines de cette terre qu'il à revêtue de tant de magnificence. .

Sur le seuil de cette vie qui commence, et dans laquelle celle de Marie s'absorbe, quel solennel moment que celui où se montrent, non plus le crépuscule douteux, mais les rayons mêmes de l'astre radieux qui va paraître ! Le germe divin, dans le sein de Marie, a quelque chose de l'union

hypostatique qui est en Notre-Seigneur lui-même. Jésus reste distinct des chastes entrailles qui le portent, comme si la distance l'en séparait, et néanmoins Marie touche son divin fils. Par le bonheur de cette sensation qui ne la trompe pas, elle mesure les regrets de la séparation et elle presse l'heure où tous les liens visibles et apparents seront brisés. Ils ne faisaient qu'un, ils vont faire deux ! Tout l'avenir de Marie ne sera plus que l'histoire de cette séparation. A peine les pieds de Jésus le porteront-ils, à peine sa langue bégaiera-t-elle la parole de vie que, sous l'inspiration du Père céleste, sans oublier la surnaturelle tendresse de sa mère, il marchera loin d'elle à ses destinées.

O douleur de Marie, seras-tu inconsolable? Non, la chair et le sang n'ont pas laissé de trace dans le cœur de l'Immaculée. Le divin fruit du virginal enfantement se détache de la branche qui le portait, Jésus quitte le sein de sa mère, mais le cœur, la pensée de Marie suivent Jésus ; son âme s'élance vers lui, elle l'enlace de liens à peine perceptibles, délicats et tenus, comme ces fils blancs de la Vierge qui voltigent dans l'air ; liens mystérieux, conducteurs de l'amour que la mère porte au fils et que le fils rend à la mère, tout en conservant l'heureuse impassibilité d'un Dieu.

Ce que Jésus fut pour sa mère, il l'est aussi

pour ses amis, quand il descend en nous, quand nos lèvres le touchent, quand notre cœur l'étreint et le possède. Ces instants bénis sont fugitifs, car hélas! le temps agit lui-même sur les bienfaits éternels. Le souvenir alors remplace le sentiment de sa présence. Peu à peu l'impression s'affaiblit si elle ne s'efface; celui que nous adorions en nous-même, c'est hors de nous, c'est souvent loin de nous qu'il faut le chercher; mais la peine, la fatigue, l'effort, la recherche, coûtent-ils donc tant au cœur qui sait aimer! Si Jésus se cache, ne pouvons-nous le découvrir; s'il fuit, ne pouvons-nous doubler le pas et trouver mille délices, mille ravissantes consolations dans notre effort pour nous rapprocher de lui? Nos misères, nos infirmités, notre soif haletante criant merci, demandant compatissance et pitié : voilà les vrais moyens de l'atteindre.

Tant qu'un cœur aime d'un amour surnaturel, souverain, qu'il soit tranquille, c'est qu'il est aimé, c'est que Jésus l'aime. Le gage de l'amour, c'est l'amour. Le gage du pardon, c'est encore l'amour, cet amour de Jésus qui nous saisit au bord du précipice pour nous sauver par la toute-puissance de son bras.

LE

CANTIQUE DES CANTIQUES

Pierre Lambert, traducteur du sermon de saint Bernard sur le Cantique des Cantiques, s'exprime ainsi : « Quant à la version, je n'en dirai rien, sinon que j'ai tâché de la rendre la plus fidèle possible. Je crois que l'on doit ce respect aux écrits des Pères de l'Église, non seulement de n'en altérer jamais le sens, mais même d'en garder toutes les paroles, autant que le peuvent souffrir les règles de la traduction. Les paroles des saints sont

comme les reliques de leur esprit, et elles ont aujourd'hui la vertu et la grâce de la source d'où elles sont parties. »

Celui qui a chanté le Cantique peut y avoir appliqué un sens naturel sans que pour cela, l'inspiration en fût altérée. Ce n'est pas seulement ce monde qui est l'œuvre d'une seule et même pensée, c'est l'autre aussi, celui qui nous attend.

Nous oublions trop que nous avons été faits à l'image de Dieu et à sa ressemblance. La nature humaine, dans ce que nous en voyons à travers les ruines de sa déchéance, n'est point un mensonge, mais une ombre. Les mystères de la vie intérieure, suivent parallèlement les mystères de l'ordre physique, et s'élèvent de transfiguration en transfiguration jusqu'à la dernière de toutes, placée au-dessus des autres, comme l'infini est au-dessus du fini, mais ni contraire, ni opposée.

Ainsi, ce qui est l'essence, la vie propre du monde physique, c'est l'amour ; c'est également l'amour qui est l'âme de la vie du ciel.

Si on y regarde bien, on verra que l'amour est partout en ce monde, c'est lui qui a tout fait : c'est lui qui, après avoir créé ce monde, est demeuré la loi suprême de sa continuité, de sa perpétuité terrestre. Tout se cherche, se touche et se joint : les affinités du monde minéral, la fécondation

dans les plantes ; ces myriades d'animaux s'élevant par degrés depuis la petitesse microscopique jusqu'à la grandeur de l'éléphant, tous unis et dominés par le même instinct. L'homme, comme créature naturelle, suit la même loi, et comme créature morale, il manifeste sa plus haute puissance par son amour qui peut seul donner quelque idée du ciel, de son bonheur et de ses bienfaits. Si l'amour est l'essence de la vie terrestre, il est également l'âme de la vie céleste, et voilà pourquoi les joies de l'un ont été empruntées pour peindre les félicités de l'autre dans ce chant admirable où le bonheur du ciel est comparé à la chaste joie d'un saint mariage.

Ce cantique qui, par son excellence et sa douceur, surpasse tous les autres, est justement appelé le Cantique des Cantiques. On sent qu'il est inspiré par la seule action dé la grâce ; ce n'est pas un bruit qui sort de la bouche, mais une allégresse qui naît du cœur ; ce n'est pas un son des lèvres, mais un mouvement de joie ; ce n'est pas un concert de voix, mais de volontés. On ne l'entend point au-dehors, mais l'époux et l'épouse l'entendent seuls, c'est-à-dire celle qui le chante et celui en l'honneur de qui il est chanté. C'est un chant nuptial, exprimant de chastes et doux embrassements d'esprits, une union parfaite de volontés,

une liaison intime d'affections et d'inclinations réciproques.

L'âme qui soupire après l'union avec son Dieu, « après l'union exaltée jusqu'à l'unité [1], » ressent-elle en elle-même un besoin imaginaire et factice? Ce besoin d'aimer naît-il en elle de la recherche du bonheur? Non, non, c'est bien à tort que l'on confond ces deux intérêts. Pour l'âme humaine, le besoin d'aimer l'emporte de beaucoup sur celui d'être heureuse.

Quelque profond que puisse être de vérité, de réalité divine, le sens mystique du Cantique des Cantiques, il est certain que l'Église catholique, seule dans le monde, pouvait se permettre la glorieuse hardiesse de le compter au nombre de ses livres saints. Les protestants n'ont pas d'ailes pour monter si haut, les grecs les ont eues trop tôt coupées ; ni les uns ni les autres n'ont le secret des saintes et respectueuses familiarités qui initient dès cette vie, aux innombrables délices que Dieu, dans sa puissance, ménageait à sa créature, et qui ont été sans doute la pensée dominante de la création même.

Hors de l'Église catholique, la vénération est prude ou timorée; il n'y a que l'Eucharistie pour

[1] Comte de Maistre.

rendre l'œil assez simple, l'oreille assez chaste, le cœur assez pur pour pénétrer à travers tous les voiles, pour traduire dans la langue de l'Esprit-Saint les paroles et les tableaux de la terre en pensées et en visions divines, pour arriver, par la vérité que nous touchons, à cette vérité sublime dont Dieu donne un pressentiment aux âmes qui le cherchent. La révélation ayant introduit des rapports nouveaux dans l'ordre moral, l'accomplissement de tous les devoirs dans un esprit de foi et d'amour est désormais la règle ; l'amour relevant et transformant la vertu, voilà vraiment le couronnement, le nimbe céleste !



L'HOSTIE

Le firmament est son trône, la terre son marchepied; l'Éternel est son nom, l'infini son essence; son souffle est partout et sa vie dans l'hostie.

Par delà les soleils, il règne encore; toute grandeur s'élève et se mesure en lui; mais de sa puissance la merveille suprême n'en est pas moins de descendre dans l'hostie.

Il le pouvait, il l'a dû faire : l'amour se fait sa loi, le Christ est dans l'hostie.

Sous les voiles transparents de la nature, Dieu est sensible à tous ; l'intelligence le découvre, l'ordre et la beauté le trahissent ; mais lui-même ne se revèle que caché dans l'hostie.

Cœurs sans appui, éteints par le doute et l'abandon, goûtez et voyez, le refuge est dans l'hostie.

Emmanuel chéri! ami qui, près de l'ami, lui parlez seul à seul ; la tête penchée sur votre sein, je vous écoute dans l'hostie.

Beauté sans couleur et sans forme, réalité divine et vérité pure, harmonie et silence, vous êtes dans l'hostie.

Baume de toutes les blessures, sommeil aux divins songes, fontaine scellée et toujours jaillissante, source de toutes les charités, vous êtes dans l'hostie.

Regard qui troublez le pécheur, sourire qui changez les âmes, voix puissante du Sauveur, larmes de son humanité sainte, vous êtes dans l'hostie.

Fleur de Jessé, enfant rédempteur, adolescent déjà maître, homme-Dieu, Christ incarné pour sauver et mourir, vous êtes dans l'hostie.

Or pur de la vérité, myrrhe du repentir, encens de la prière, feu nouveau de l'alliance nouvelle, vous êtes dans l'hostie.

Brûlants désirs des saints, regard assuré du juste, séraphiques ardeurs, timide espoir du pécheur, leur paix à tous, vous êtes dans l'hostie.

Fournaise qui rafraîchit, rocher qui désaltère, tièdes brises, parfum des solitudes vierges, vous êtes dans l'hostie.

Foi qui est la vision pure, espérance qui n'a plus d'objet, charité qui seule demeure, vous êtes dans l'hostie.

Possession seule parfaite, partage qui enrichit, fraternel banquet, faim assouvie, vous êtes dans l'hostie.

Perle unique, seule chose nécessaire, céleste rosée du nouvel Eden, éternelle jeunesse, vous êtes dans l'hostie.

Sang du Calvaire, clartés du Thabor, immolation parfaite, vie perdue et retrouvée, flux et reflux divins, vous êtes dans l'hostie.

Douce attente du bien-aimé, bruit de ses pas sur la colline, tressaillement à son approche, heureuse et profonde paix de sa présence, vous êtes dans l'hostie.

Étoile du matin de la vie, abri contre les ardeurs, rayons dorés de son déclin, astre vivifiant ses dernières confiances, vous êtes dans l'hostie.

Vous n'êtes plus, espace et temps, ombre et figure, douleurs, illusions, vous n'êtes plus ; pour le fidèle, le saint *Alleluia* est déjà chanté dans l'hostie.

Crépuscule des dernières ombres, flambeau qui pâlissez, jour qui allez finir, éteignez-vous ; l'immortel matin se lève et rayonne dans l'hostie.

Écho des joies futures, souffle de la patrie, arrhes divines, amnistie céleste, miséricordieux appel, je vous entends, je vous reçois, je vous bénis, je vous adore dans l'hostie !

PRIÈRE.

Hostie pure, hostie sainte, fleur de l'amour dont la croix est le fruit, embaumez notre vie, cette tente dressée pour un jour. Sous les douces ombres du mystère, vous nous donnez le bien-aimé, et avec lui toute la joie concédée à l'exil. Pénétrez en nos âmes, ô hostie sainte, et après avoir été notre pain de chaque jour, donnez-nous dans sa gloire celui que nous avons tant aimé dans son abaissement !



PRIÈRES

III

SYNAXE

Les saints Pères avaient fixé par jour, sept prières publiques ou Synaxes [1], dont la première était celle des nocturnes. Déjà le Roi-Prophète avait dit sept fois le jour : Seigneur, je vous offre des louanges à cause de l'équité de vos jugements ; *Septies in die laudem dixi tibi* [2].

« Considérez ce nombre sept, dit saint Bernard,

[1] Synaxe, terme d'histoire ecclésiastique. — La Synaxe était anciennement l'assemblée des chrétiens où l'on chantait les psaumes, et où l'on faisait les prières en commun. *Synaxis*, assemblée. — C'est sous ce titre qu'il avait plu à Mme Swetchine de placer l'emploi de sa journée chrétienne, et j'ai cru devoir le maintenir ici, en empruntant la définition du Dictionnaire de Trévoux.

[2] Psaume CXVIII, 164.

c'est un nombre sacré, il n'est pas sans mystère[1]. »

Entrée dans ma chapelle à mon lever; profond et intime salut de gratitude et d'invocation.

Mon Dieu, sanctifiez-moi, vivifiez-moi, bénissez-moi.

Seigneur, je ne sais ce que je dois vous demander; vous seul savez ce qu'il nous faut, vous m'aimez mieux que je ne sais m'aimer moi-même. O Père, donnez à votre enfant ce qu'elle ne sait elle-même demander! Je n'ose demander ni croix, ni consolations; je me présente à vous, je vous ouvre mon cœur; voyez mes besoins que je ne connais pas, voyez et faites selon votre miséricorde, frappez ou guérissez, accablez ou relevez-moi. J'adore vos volontés sans les connaître, je me tais, je m'abandonne. Je ne veux plus avoir d'autre désir que celui d'accomplir votre volonté. Apprenez-moi à prier; priez vous-même en moi, ô mon Dieu!

Confitemini Domino, quoniam bonus; quoniam in æternum misericordia ejus[2]. *Alleluia.*

[1] Sermon sur le Cantique des Cantiques.

[2] Paralipomènes, XVI, 34. — Rendez grâces au Seigneur, parce qu'il est bon et que sa miséricorde est éternelle. — Louez Dieu.

A LA MESSE.

Dicit ei Jesus : Mulier, quid ploras? quem quæris? Illa existimans quià hortulanus esset, dicit ei : Domine, si tu sustulisti eum, dicito mihi ubi posuisti eum; et ego eum tollam.

Dicit ei Jesus : Maria. Conversa illa, dicit ei : Rabboni[1].

Pater noster.
Ave Maria.

AVANT LA COMMUNION.

A votre table sainte, ô mon Dieu! c'est une joie de plus de ne s'en approcher que la dernière, à la suite de tous les autres fidèles; vos dons, Seigneur,

[1] Saint Jean, xx, 15, 16. — Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleurez-vous? Qui cherchez-vous? Elle, pensant que c'était celui qui avait la garde du jardin, lui dit : Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai.

Jésus lui dit : Marie. Aussitôt elle se retourna et lui dit : Rabboni (mon maître).

ne sont pas de ceux qui s'épuisent. L'ineffable contraste de la magnificence du banquet et de la misère du convive est sentie d'une façon plus profonde, plus intime, plus pénétrante par le pécheur qui laisse passer devant lui tous les droits et qui ne retrouve les siens que dans le sentiment de son indignité : *et de stercore erigens pauperem*. L'impression de la misère l'anéantit, et l'ardeur de ses désirs le dévore ; il laisse écouler la foule des chrétiens ; il suit de loin l'avant-dernier qui le précède, il s'agenouille ; Dieu s'arrête un instant avant de marcher vers lui, enfin il vient reposer sur ses lèvres brûlantes. Seigneur, le dernier comme mérite, n'a-t-il pas été plus d'une fois le premier comme amour ?

Donnez-moi, Seigneur, par les mérites de l'hostie qui vous est offerte, la grâce d'aimer la vérité et la paix.

Recevez, ô Seigneur, l'offrande de tout mon être. Mon Dieu, emparez-vous de ma volonté, recevez-en le don absolu ; assez longtemps elle a volé au gré de son caprice vers le mal, vers le bien, au péril, au dévouement, au péché, au sacrifice. Elle a trop vécu de sa vie propre ; désormais, qu'elle vive de la vôtre ! Egarée dans l'espace, aucune voix tracée et régulière ne l'a conduite vers un but certain ; s'élançant vers l'objet

de son inquiète activité, la fatigue la faisait bientôt se replier sur elle-même, sans résultat, sans fruit. Elle a usé, ô mon Dieu, trop usé de la liberté que vous avez voulu lui donner. Vos promesses de respecter cette liberté ont été accomplies. A présent, ô mon Dieu, après avoir écouté la libéralité de vos desseins sur les hommes, daignez écouter mes vœux, enchaînez cette liberté qui se donne, qui se renonce, qui m'importune, qui m'est inutile encore plus que je ne la crains; j'en use une fois, ô mon Dieu, une dernière fois, pour vous demander de ne plus connaître que votre joug. Sentir vos chaînes ferait ma joie, subir votre servitude me comblerait de joie.

A L'ACTION DE GRACE.

O mon Dieu, retranchez, s'il le faut, les consolations, les joies célestes dont vous inondez mon âme; mais ne m'ôtez pas cette impression vive de votre présence qui pénètre, qui transperce mon cœur par un trait victorieux. Faites que je m'élève toujours davantage vers vous, qu'un saint attrait m'y ramène sans cesse; enfin que ma vie soit la

vôtre et mon amour pour vous la seule âme de ma vie.

O Dieu, que l'humilité fléchit et que la pénitence apaise, écoutez favorablement notre prière, donnez-nous l'esprit de componction, la grâce de changer de vie et une éternelle stabilité dans le bien.

Donnez-nous, ô mon Dieu, avec la charité du cœur, celle de l'esprit; faites, comme le dit saint Ignace, qu'un chrétien soit toujours plus prêt à accepter la parole de son frère qu'à la repousser.

Faites qu'à travers la difficulté du langage et la forme imparfaite de la pensée des hommes, nous sachions remonter de la parole d'autrui jusqu'à la pure origine de cette parole et de cette pensée.

Faites que par cette charité de l'esprit, nous apprenions à sortir de nous-même pour nous rendre aux lumières des autres et saisir dans les limites intellectuelles, la face du vrai qu'on nous oppose et qui nous manque.

Faites surtout que nous soyons dociles à l'unanimité intellectuelle de nos pères et à l'autorité souveraine de l'inspiration sainte qui dirige l'Église, afin que par la docilité, l'humilité, la charité, les hommes arrivent à la communion des esprits sur la terre, s'unissent, se comprennent en Dieu, de plus en plus approchant de ce but

éternel dont saint Augustin dit : « Nous verrons tous alors la pensée de tous ; nous verrons Dieu dans notre propre intelligence, nous le verrons dans celle d'autrui. »

APRÈS LA MESSE.

Mon Dieu, quand je vais m'éloigner de votre demeure, restez cependant toujours présent à mon cœur d'une manière sensible ; faites taire les vaines paroles, les bruits intérieurs qui m'étourdissent. Souffrez que je demeure comme imprégnée de l'atmosphère de la prière ; qu'après avoir eu le bonheur de vous sentir reposer sur mes lèvres, je me souvienne à chaque moment du jour que mon cœur est comme un tabernacle, comme un *christophore*, près duquel je dois faire bonne garde pour éloigner tout ce qui ne serait pas empreint de ce saint respect dû à un hôte si grand et si cher.

AUX REPAS.

Après avoir nourri notre âme, Dieu nourrit notre corps.

℣. *Benedicite.* ℟. *Dominus.*

℣. *Nos et ea quæ sumus sumpturi benedicat dextera Christi. In nomine Patris, et Filii, et Spiritùs sancti. Amen.*

AUX HEURES DU TRAVAIL.

L'heure du travail venue, demander à Dieu de faire pour notre esprit ce qu'il a fait pour notre âme et pour notre corps ; invoquer particulièrement ici la troisième personne de la très-sainte Trinité.

Veni, sancte Spiritus, reple tuorum corda fidelium, et tui amoris in eis ignem accende. Alleluia[1].

Quos hìc orphanos deseris,
Jesu, respice cœlitus :
Mitte nobis è superis
Promissi dona spiritûs.

Tibi devotis mentibus
Per te lucescat veritas,
Per te succensis cordibus
Divina flagret charitas[2].

[1] Venez, Esprit-Saint, remplissez les cœurs de vos fidèles, et allumez en eux le feu sacré de votre amour. Louez Dieu.

[2] O Jésus, regardez du haut des cieux ceux que vous laissez

VISITE AU SAINT-SACREMENT.

Mon Dieu, il est donc vrai, nous changeons de rôle et de langage ; c'est vous qui êtes impassible et nous qui vivons ; vous êtes obéissant au prêtre en descendant dans l'hostie, vous subissez notre volonté à chaque heure du temps. C'est nous qui nous mouvons et c'est vous qui êtes immobile.

Vous êtes comme le serviteur qui obéit ; nous sommes comme le maître qui commande ; absents, vous nous attendez, et c'est nous aussi qui choisissons le moment où il nous plaît de venir, celui où il nous convient de nous retirer.

O divin Jésus, si votre majesté sainte se présentait à moi et que l'hostie m'apparût en même temps, j'irais à l'hostie, entraînée par la foi, par l'amour. Oui, la reconnaissance me porterait à préférer l'hostie avec son mystère de solitude et de secret,

ici-bas orphelins : envoyez-nous du sein de la gloire les dons de l'Esprit-Saint.

Dans nos âmes qui vous sont consacrées, faites briller la vérité ; et dans nos cœurs embrasés par vous, que la divine charité ne s'éteigne jamais. — Prose : *Solemnis hæc festivitas*, office de l'Ascension.



avec son silence, avec ses voiles qui ne dérobent rien de l'éclat de sa céleste beauté. Seigneur, je vais à vous de préférence sous la forme où ma foi me conduit à travers les mille sentiers frayés par mon amour !

« Seigneur, je périssais, et vous, vous demeuriez ; mon âme vieillissait dans son péché, elle s'usait comme un vêtement, et vous avez changé sa vie intérieure, vous lui avez fait changer de forme comme à un manteau [1]. » Seigneur, vous avez créé la terre au commencement du monde, et dans votre pensée éternelle nos âmes futures se sont reflétées comme les étoiles du firmament dans l'immensité de votre amour. Quand nous n'étions pas encore pour nous-mêmes, nous brillions déjà devant vous. Lampes mystérieuses, combien en est-il encore qui s'ignorent et qui viendront à s'allumer successivement avant la consommation des siècles ! La plus petite des étoiles et la moindre des âmes, chacune a sa flamme, chacune a son nom. Cette flamme ne brille que pour nous, et ce nom, vous seul le savez. N'êtes-vous pas celui qui est appelé *toujours le même*, et ne comptez-vous pas les siècles à venir, qui n'ont pas encore commencé

[1] Psaume CI, 27. — *Ipsi peribunt, tu autem permanes : et omnes sicut vestimentum veterascent.*

et qui sont sans nombre ? A vos enfants, une demeure stable ; à vos enfants, le partage de votre éternité, puisqu'ils ont commencé, qu'ils ne finiront plus et que leur postérité subsistera en votre présence.

Ce n'est pas assez, ô mon Dieu, que je me tienne en votre solennelle présence ; il faut aussi que je demeure en face de votre charité divine et que je fasse passer par le milieu de votre amour chacune de mes pensées, de mes paroles et même chacun des mouvements intimes de mon âme. Mon Dieu, je crois plus que je ne vis ; faites que je ne vive que pour aimer, espérer et croire ; faites que le centre de ma vie soit déplacé, que désormais je n'aille plus à vous, mais que j'y retourne quand j'aurai eu le malheur de m'en éloigner.

FIN DE LA JOURNÉE.

Prier pour mes chers morts.

Dire le *Miserere,* le *De profundis.*

Parce, Domine, parce populo tuo, ne in æternum irascaris nobis.

Epargnez, Seigneur, épargnez votre peuple,

et que les châtiments de votre justice irritée ne soient pas éternels !

Le chapelet de la bonne mort.
Prière à Marie.
Le *Magnificat*, le *Stabat*.
L'union de Marie et de Jésus.

EXAMINER SA CONSCIENCE.

De quoi s'agit-il donc dans l'examen journalier? Il ne s'agit de rien moins que de prévenir le retour des fautes dont un inexorable examen aurait à rendre compte. Le malheur serait de ne pas chercher ses fautes ou de les chercher mollement, sans courage, avec distraction.

L'examen doit être assidu, scruté, et toujours de plus en plus résumé en notions précises. Il convient de se retirer au centre et de traiter avec les points de la circonférence.

S'examiner sur les quatre propositions du XXIIIe chapitre du troisième livre de l'Imitation de Jésus-Christ.

1° Faire la volonté d'autrui plutôt que la nôtre.

2° Aimer mieux avoir moins que plus.

3° Se mettre au-dessous de tous ; chercher toujours la dernière place.

4° Demander que la volonté de Dieu s'accomplisse pleinement en nous [1].

Guerroyer moins que jamais de paroles. Entrer de plus en plus dans le repos, pour mieux recueillir et affranchir sa pensée.

Faire par soi-même le plus possible. Une privation, un sacrifice commencés dans la tiédeur, c'est la verge de Moïse frappant le rocher et faisant jaillir l'eau salutaire.

Quand quelqu'un fait mal et qu'on a le devoir de le reprendre, comment le fait-on? Sans tristesse, sans charité, le plus souvent avec un retour de complaisance sur soi-même, complaisance de sagacité, de supériorité, de raison, de pénétration.

Il faut éviter de parler de soi-même et de ses propres maux avec détail, avec véhémence. Si on vante notre patience, le plus sûr est de couper court à l'éloge, en mettant la plus grande sobriété jusque dans l'expression de notre soumission et de notre confiance, afin de ne pas exagérer notre

[1] 1° *Stude, fili, alterius potius facere voluntatem quam tuam.*
2° *Elige semper minus quam plus habere.*
3° *Quære semper inferiorem locum et omnibus subesse.*
4° *Opta semper et ora ut voluntas Dei integrè in te fiat.*

très-petit mérite, tout en ayant l'air de le déprécier.

Plus ma santé devient mauvaise, plus je dois user d'indulgence envers les autres qui souffrent du contre-coup de mes maux. Il faut retrancher les paroles inutiles, ménager les forces intellectuelles comme les autres. Peser, prévoir, préparer, veiller sur soi-même, élever la pensée, en combattre le laisser-aller et la paresse; ne souffrir aucun mécontentement venant de l'orgueil; s'il se manifeste, ne pas s'y arrêter, passer outre. Me tenir très-recueillie intérieurement; redoubler de prudence.

N'exploiter personne dans l'intérêt de mon plaisir, même fugitivement; à mon âge, on doit aux autres tout ce que n'empêche pas le leur.

Veiller attentivement à ce que les jugements que nous portons sur les autres, ne soient nullement influencés par l'opinion que ceux-ci ont de nous, ou que nous supposons qu'ils peuvent avoir.

Donner dans le courant de la journée une durée invariable à la méditation, à la réflexion. Je suis sujette à renverser l'ordre de mes devoirs par un entraînement naturel qui me porte à unir Dieu à tout, au lieu de m'unir en tout à Dieu.

Quand on parle de soi, qu'on s'étend sur ses

mouvements intérieurs, la conscience pousse au blâme ; mais l'orgueil est ingénieux à réduire la confession à des termes généraux, il use tour à tour de l'exagération ou de la banalité, et dispersant la vérité en traits incolores, finit par tout réduire à des généralités insignifiantes.

Ne jamais laisser refouler en soi-même l'activité intérieure par le mécontentement, le doute, les mécomptes. Ne pas du tout compter sur les autres ; faire pour eux du mieux que l'on peut tout ce que l'on doit, mais sans rien attendre en retour, et surtout sans se laisser arrêter ou refroidir par les choses dont on se sent blessé.

Accepter malheurs, fautes, remords par l'autorité de la croix et en esprit de pénitence. Vivre dans la pensée de la mort imminente, pensée qui, loin d'engourdir la vie, la dégage au contraire de beaucoup d'obstacles.

PRIÈRE.

Mon Dieu, je ne sais si vous m'aimez, nul ne sachant s'il est digne d'amour ou de haine, mais je sais que vous m'avez aimée et aimée le premier. Je sais aussi que je vous aime, que tout en moi

tend vers vous et aspire à la plénitude de votre amour. Corps et bien, je suis à vous, ô mon Dieu! Je ne viens pas les mains vides renouveler l'alliance sainte. Des débris de naufrages, des épis oubliés, un roseau à moitié brisé, le lumignon qui fume encore, un peu de cendre, voilà ce que je vous apporte, voilà mes présents, pauvres, bien pauvres, mais je n'ai rien gardé pour moi. Que votre miséricorde, ô mon Dieu, accepte et allume mon holocauste, qu'elle y jette une étincelle du charbon qui purifiait en même temps les lèvres et le cœur d'Isaïe; et qui l'enflammait déjà de ce feu nouveau par vous seul connu et annoncé à la terre, flamme restée vierge qui repousse tout profane aliment.

RÉSOLUTIONS

APRÈS UNE RETRAITE

J'ai réfléchi sur une multitude de points dont je ne mesurais bien ni l'importance, ni l'étendue. Ainsi, dans certaines pratiques pieuses, même des plus hautes, j'apporte un complet abandon, mais pas assez d'humilité, et je ne savoure pas toujours assez dans l'intimité de mon cœur, les circonstances merveilleuses, les concours inouïs de tant de grâces reçues. La foi qui m'est accordée est si vive, que je vois Dieu dans les voies providentielles d'une manière aussi sensible que s'il m'était apparu, et cependant, cette vision qui devrait me transformer, est bien loin de produire un tel

effet ; c'est sans doute une touche vive et saisissante, mais qui laisse après elle un résultat bien peu en harmonie avec la grâce qui m'est faite. Il y a là de ma part une ingratitude contre laquelle il importe de réagir avec énergie. De telles marques de la bonté divine ne sont pas accordées pour être ainsi négligées.

Les solennités de l'Église, expression des vérités capitales de la religion, m'ont toujours été chères. J'admire leur touchante beauté, mais jusqu'ici, je ne me suis pas assez pénétrée de leur esprit, je n'ai pas assez recherché et compris l'efficacité spéciale de leurs rapports avec nous. Ainsi, à l'approche d'une grande fête, au lieu de rechercher les enseignements qui lui sont particuliers, afin de les proposer à mes méditations, ma pensée se nourrit de considérations générales ; je vais au Seigneur sans chercher à connaître l'ami qui devrait m'introduire auprès de lui. Il résulte de là, que tout en suivant les offices et en s'unissant généralement aux intentions qui y sont attachées par l'Église, ma pensée toutefois, ne parcourt pas le cycle de l'année chrétienne, sorte de zodiaque dont chaque signe est marqué par une fête de l'Église.

En cela, je ne suis pas assez attentive, je n'entre pas assez avant dans les dispositions de l'Église,

dans l'esprit de ses rites, de ses figures, des honneurs spéciaux qu'elle décerne. Je ne pénètre pas assez dans ses entrailles, je ne fais pas comme les bons serviteurs qui s'identifient à tout ce qui se fait dans la maison de leur maître.

Je me promets bien de me réformer sur ce point important. Désormais, je parerai l'autel en toute grande solennité. J'aurai toujours un bouquet pour le grand saint ou la grande sainte du jour. J'offrirai mon corps avec les martyrs ; je me retirerai dans la solitude avec les anachorètes ; je m'inspirerai de l'Église avec les saints évêques ; je ferai pénitence avec les grands pénitents ; je vivrai au milieu des admirables modèles proposés à notre admiration. Ce sera là ma nourriture de chaque jour, ce seront les anniversaires salués de mon plus sincère respect et non pas seulement du respect qui rend des honneurs, mais de celui qui aime et ose s'approcher de l'objet aimé.

Enfin le croirai-je bien ? jusqu'ici je n'ai pas été assez catholique ! A mon insu, l'esprit du monde avait conservé sur moi plus d'empire que je ne le croyais moi-même. Mon cœur soumis n'était pas donné ; je me tenais encore à distance de ce qui m'attirait, mais aujourd'hui, je n'éprouve qu'un seul désir, celui de m'abandonner, de me perdre dans le sein de notre mère immortelle.

POÉSIE ALLEMANDE

EN L'HONNEUR

DU SAINT-SACREMENT[1]

Voûte du ciel, claire et élevée
Combien comptes-tu d'étoiles?
Elles sont sans nombre,

Autant de fois soit loué le Saint-Sacrement.

[1] Cette hymne en vieux allemand, fut apportée d'Allemagne à Mme Swetchine par le comte de Montalembert, à l'époque où il s'occupait de la Vie de sainte Élisabeth.

Je n'ai pas voulu supprimer cette poésie pieuse, rangée par Mme Swetchine parmi ses prières familières, et je dois rendre au père Gagarin, auteur de la traduction, tout le mérite qui lui appartient.

Bel univers, œuvre de Dieu
Combien comptes-tu de grains de poussière?
Ils sont sans nombre,

Autant de fois soit loué le Saint-Sacrement.

Verte prairie qui charmes nos regards
Combien comptes-tu de brins d'herbe?
Ils sont sans nombre,

Autant de fois, etc.

Sombre forêt, masse de verdure
Combien comptes-tu de petites branches?
Elles sont sans nombre,

Autant de fois, etc.

Mer profonde, vaste étendue,
Combien comptes-tu de gouttes d'eau?
Elles sont sans nombre,

Autant de fois, etc.

Soleil éclatant, pure lumière,
Combien comptes-tu d'étincelles!
Elles sont sans nombre,

Autant de fois, etc.

Éternité, longue durée,
Combien comptes-tu d'heures?
Elles sont sans nombre,

Autant de fois soit loué le Saint-Sacrement.

PRIÈRE

A SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE

MON PATRON

Grand saint, qui êtes ce disciple que Jésus aimait, obtenez-moi la plus précieuse des grâces, la grâce de l'aimer comme vous l'avez aimé! Ouvrez-nous ce cœur de Jésus, qui vous fut si pleinement ouvert; faites-nous vivre de ces trésors d'amour et de miséricorde qui alimentaient chaque jour votre pieux amour. Jésus vous aima d'une prédilection sainte, il voyait dans le plus tendre de ses disciples l'ami qui lui resterait le plus fidèle. Ce divin maître fut à la fois votre vérité, votre voie

et votre vie. Une sainte familiarité vous révéla tous les secrets de son amour pour les hommes. C'est jusqu'au Calvaire que vous, l'ami de l'Époux, suivîtes ses pas. Le premier vous adorâtes la croix, chargée encore de son divin dépôt. C'est au pied de cette croix réparatrice, que la douleur et la foi confondirent vos adorations et vos larmes. Votre ami était aussi votre Dieu. Le fils de Marie, prêt à redevenir l'Éternel, vous la donne pour mère. O bienheureux confident de la mère et du fils, faites pénétrer en nous le feu céleste de tant d'inspirations saintes puisées à la source éternelle. Aidez-nous dans les douleurs de cette renaissance qui nous fait naître non du sang ni des désirs de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu! Arrachez par votre intercession nos pensées à la terre et nos cœurs à nous-mêmes. Obtenez-nous cet amour qui est plus fort que la mort, cet amour qui accomplit toute loi et toute justice, cet amour qui nous unit indissolublement à Dieu, cet amour qui est Dieu lui-même! Faites, faites que nous l'aimions comme vous l'avez aimé.

Jour de Saint-Jean, 27 décembre 1827.

INVOCATION

Mon Dieu, vous par qui je vis, en qui je crois, en qui j'espère et me confie,

Écoutez-moi.
Inspirez-moi.
Conseillez-moi.
Soutenez-moi.
Fortifiez-moi.
Adoucissez-moi.
Calmez-moi.
Apaisez-moi.
Contenez-moi.
Défendez-moi.
Protégez-moi.

Conduisez-moi.
Consolez-moi.
Bénissez-moi.
Veillez-moi.
Instruisez-moi.
Éclairez-moi.
Guidez-moi.
Avertissez-moi.
Élevez-moi.
Pardonnez-moi.
Sauvez-moi.

Car vous seul pouvez tout cela, Seigneur, car c'est en vain que nous demanderons ailleurs, l'amour, la bénédiction, le conseil, la force, la lumière, le pardon et le salut qu'on ne trouve qu'en vous!

LITANIES

DE NOTRE-SEIGNEUR

Ayez pitié de nous, Seigneur, Père, Fils, Saint-Esprit, Dieu unique en trois personnes égales, ayez pitié de nous.

O Jésus, Verbe de Dieu, descendu sur la terre pour notre rédemption, ayez, etc.

O Jésus, qui avez voulu naître de celle que vous avez créée, ayez, etc.

O Jésus, Dieu de Dieu qui vous êtes fait chair, afin que l'homme jusque dans sa chair fût immortel, ayez, etc.

O Jésus, qui des ténèbres du sein de votre mère, illuminiez saint Jean, ayez, etc.

O Jésus, trésor de nos âmes, qui avez voulu naître pauvre pour nous enseigner la vraie richesse, ayez, etc.

O Jésus, qui appelez à vous les bergers avant les rois, ayez, etc.

O Jésus, qui ne prîtes l'adorable nom de Sauveur que le jour où votre sang scella votre première douleur, ayez, etc.

O Jésus, qui sous la robe de l'enfance confondez la stérile science d'Israël, ayez, etc.

O Jésus, palmier de Cadès, cèdre du Liban, jeune saule des eaux vives, qui croissez en grâce et en majesté, ayez, etc.

O Jésus, qui marchez par une vie d'obéissance et de retraite à la plénitude d'une autorité avant vous inconnue à la terre, ayez, etc.

O Jésus, par qui seul nous possédons, et qui voulez dans votre baptême recevoir avant que de donner, ayez, etc.

O Jésus, fils bien-aimé du Père éternel, objet de ses complaisances, qui vous êtes complu vous-même à devenir le fils de l'homme, ayez, etc.

O Jésus, qui vous soumîtes à la tentation du désert pour nous armer au bon combat, ayez, etc.

O Jésus, qui appelez à vous vos premiers dis-

ciples que vous avez aimés le premier, ayez, etc.

O Jésus, dont la voix souveraine est obéie par l'enfer, qui croit et qui hait, ayez, etc.

O Jésus, qui n'avez voulu sur cette terre pour reposer votre tête que le sein d'un ami, ayez, etc.

O Jésus, qui nous enseignez sur la montagne les seules félicités qui ne passent pas, ayez, etc.

O Jésus, qui imposez vos préceptes et faites goûter vos conseils, ayez, etc.

O Jésus, qui avez divinisé le bonheur comme la souffrance et repoussé les plaisirs, ayez, etc.

O Jésus, qui, dans votre premier miracle, avez en vue le profond mystère de la nature humaine réintégrée dans ses titres divins, ayez, etc.

O Jésus, qui, dans les flots irrités, calmez nos troubles et nos inquiétudes, ayez, etc.

O Jésus, qui, dans l'enfant prodigue et la brebis égarée, laissez votre miséricorde trahir votre justice, ayez, etc.

O Jésus, qui livrez votre divinité à la foi de la Samaritaine, parce qu'avant elle-même, vous lisez dans son âme les prodiges de la grâce, ayez, etc.

O Jésus, qui envoyez vos apôtres semer la vérité et qui seul en faites lever la semence, ayez, etc.

O Jésus, qui, en rendant un fils à sa mère, épargnez en elle et la mère et la veuve délaissées, ayez, etc.



O Jésus, qui n'avez repoussé ni l'humble pécheresse, ni ses larmes, ni ses parfums, ayez, etc,

O Jésus, qui dans votre transfiguration, manifestez visiblement et votre gloire et ces rapides éclairs de joie et de possession divine qui nous font entrevoir la patrie, ayez, etc.

O Jésus, qui rendez la vue aux aveugles, que nos yeux ne s'ouvrent plus qu'à vos clartés infinies, ayez, etc.

O Jésus, faites-nous semblables à ces petits enfants qui reçurent vos préférences et vos caresses, ayez, etc.

O Jésus, qui avez permis à vos regrets et à vos larmes de rappeler Lazare à la vie, ayez, etc.

O Jésus, qui nous enseignez la prière et mettez sur nos lèvres le tendre nom de Père, afin que d'esclaves nous devenions enfants de la promesse, vos frères et vos co-héritiers, ayez, etc.

O Jésus, qui voulez que nous priions sans cesse, afin que cette douce et puissante aspiration de l'âme retombe incessamment sur elle comme une céleste rosée, ayez, etc.

O Jésus, qui nous avez révélé par quel nom, sur la terre et dans le ciel, nous étions certains de tout obtenir, ayez, etc.

O Jésus, qui ne recevez les acclamations des

hommes que pour en constater le néant et l'inconstance, ayez, etc.

O Jésus, qui, dans l'endurcissement de Jérusalem, pleurez le mépris et la profanation de vos grâces dans tous les siècles, ayez, etc.

O Jésus, hôte divin de nos âmes, usez des droits, dictez-nous les saints devoirs de l'hospitalité que mendie votre amour, ayez, etc.

O Jésus, qui avez voulu rester avec nous sur nos autels, afin qu'il n'y ait dans ce peuple chrétien béni, vivifié, sanctifié, consolé par vous, ni mères désolées, ni veuves, ni orphelins, ayez, etc.

O Jésus, qui, après la manne eucharistique, appauvri de vous-même, n'avez plus que votre gloire et le ciel à donner, ayez, etc.

O Jésus, qui détournez vos lèvres du calice d'amertume parce que nous devons le boire après vous, ayez, etc.

O Jésus, qui ne pouvez arracher vos disciples au sommeil, faites que notre vie soit une courte veille et une longue prière, ayez, etc.

O Jésus, qui ne contestez rien à vos juges, afin de nous rendre faciles sur les droits de quiconque nous fait souffrir, ayez, etc.

O Jésus, qui souffrez d'indignes liens pour les montrer compatibles avec la vraie liberté du fidèle, ayez, etc.

O Jésus, qui ne revêtez la pourpre des rois que pour accepter les outrages, ayez, etc.

O Jésus, dont la tête est ceinte d'une couronne d'épines, seule couronne qui ne se flétrisse pas, ayez, etc.

O Jésus, qui, dans l'horrible *crucifige*, entendez le cri de la rébellion, plus ancien que le monde, ayez, etc.

O Jésus, qui, par le regard qui punit et ramène Pierre, lui rendez l'impression de son amour mais n'effacez pas sa tristesse, ayez, etc.

O Jésus, qui, sous le symbole de l'ignominieuse et pesante croix, portez le monde déchu, ses crimes et sa bassesse, ayez, etc.

O Jésus, qui, dans les blasphèmes des méchants, nous montrez le sceau de la vérité et de la vertu, ayez, etc.

O Jésus, qui avez prié pour vos ennemis, apprenez-nous à les plaindre comme les vrais infortunés d'un monde de misères, ayez, etc.

O Jésus, qui, élevé sur la croix, faites du retour du bon larron comme le lien de vos miséricordes passées et futures, ayez, etc.

O Jésus, qui donnez un fils à votre Mère et une mère à votre ami, ayez, etc.

O Jésus, qui avez eu soif afin que nous nous désaltérions un jour, ayez, etc.

O Jésus, dont le cœur transpercé verse l'eau avec le sang pour épancher à la fois la vertu purifiante et la vertu régénératrice, ayez, etc.

O Jésus, que la terre, premier témoin de votre mort, confesse par ses déchirements et ses lugubres prodiges, ayez, etc.

O Jésus, ma victime avant d'être mon rédempteur, ayez, etc.

O Jésus, qui, par votre résurrection, faites cesser le miracle de votre mort afin de rendre à la vie son maître, ayez, etc.

O Jésus, qui, chaque jour encore, dessillez nos yeux dans la fraction du pain, ayez, etc.

O Jésus, qui donnez la paix à vos disciples pour leur apprendre à mépriser le repos, ayez, etc.

O Jésus, qui confondez l'incrédulité, laissez-nous, ah ! laissez notre ardente foi plaindre ceux qui ont vu, ayez, etc.

O Jésus, qui tardez pendant quarante jours à quitter cette terre si chère à votre divin cœur, ayez, etc.

O Jésus, assis à la droite de votre Père, que votre gloire soit toujours votre amour, ayez, etc.

O Jésus, qui par la descente de l'Esprit-Saint sur la tête de vos apôtres, consommez dans l'unité votre union avec nous, ayez, etc.

O Jésus, qui donnez à Pierre les clefs de votre

royaume, qui liez et déliez ce qu'il lie et délie, soumettez les nations à sa sainte houlette, afin que dans l'étreinte d'une charité parfaite, il n'y ait plus qu'un pasteur et qu'un troupeau, ayez, etc.

O Jésus, qui par l'indestructible hiérarchie de votre Église et la perpétuité du sacerdoce chrétien, éternisez vos bienfaits sur la terre, ayez, etc.

O Jésus, qui nous avez légués à l'Église, notre mère chérie, fécondez son sein pour tous les lieux et pour tous les temps, ayez, etc.

O Jésus, qui remuez de vos mains la couche du malade, veillez à notre chevet, ayez, etc.

O Jésus, qui voulez que l'espérance soutienne notre charité au jour suprême et redoutable que la foi signale à nos trop justes craintes, ayez , etc.

O Jésus, qui ainsi qu'un doux et précieux parfum mêlé à toutes vos grâces, nous avez donné Marie reine des anges et des hommes, laissez-nous dans nos cantiques d'amour et d'allégresse célébrer Marie qui nous a donné Jésus, ayez, etc.

O Jésus, qui avez rompu nos liens, guidez et arrêtez nos pas dans vos saints parvis, et que nos gémissements pénètrent jusqu'à vous.

PRIÈRE.

Seigneur, rappeler vos promesses, vos enseignements, vos merveilles, c'est se nourrir de vos miséricordes. Vous avez tout fait pour les hommes et particulièrement pour les pécheurs; ils sont les premiers-nés de votre amour; qu'ils se repentent et qu'ils vivent. C'est vous, Seigneur, qui l'avez dit et qui après nous avoir appris la céleste confiance, avez voulu qu'elle nous ouvrît l'éternité heureuse. Cette vie du ciel, cette vie d'ineffables délices dont vous êtes le premier terme, commence au fond d'un cœur touché. Qu'elle croisse, Seigneur, cette vie toujours nouvelle, qu'elle s'épanouisse à la douce chaleur de votre grâce, que la vertu du Saint-Esprit « la couvre de son ombre », et qu'à nos âmes aussi il soit fait selon votre parole, et pour le temps et pour l'éternité. *Amen.*

Saint-Pétersbourg, 14/26 septembre 1834.



En composant le chapelet de la bonne mort, Mme Swetchine, arrêtée par quelques scrupules de rédaction, soumit son projet de travail au père Lacordaire et à Dom Guéranger. L'un et l'autre l'encouragèrent, tout en lui soumettant des observations de détail. Ces points de controverse avaient peu d'importance, mais ce qui me semble conserver aujourd'hui un prix réel, c'est le témoignage irrécusable du sentiment intime sous l'inspiration duquel écrivait Mme Swetchine. A ce titre, je crois devoir placer avant le chapelet de la bonne mort, le fragment suivant d'une lettre adressée au révérend abbé de Solesmes. On y découvrira réunis, comme toujours, dans un admirable équilibre, l'esprit d'indépendance et l'esprit de soumission. On y verra, en même temps, cette sincérité profonde qui permet de prendre dans leur sens absolument littéral, les expressions les plus pieuses.

Lettre de Madame Swetchine à Dom Guéranger.

.... Jamais critique n'honorera plus que la vôtre mon travail, et pour toutes les objections de détail, je me soumets en plein. Quant aux omissions que vous notez,

quant à la manière générale de traiter ce sujet, si je l'avais fait comme vous dites, ce ne serait pas le véritable moi qui l'aurais fait, et tout en reconnaissant que je pourrais en faire un autre sur votre plan, je sens que je ne pourrais refaire celui-là. Rien n'est si fidèle, si sincère que cette impression sur moi de la mort. Je n'ai point prétendu tracer une manière universelle de la considérer, mais peindre ce que je sentais, ce que je m'en figurais; manifester enfin l'idée dont elle me fait vivre et que je retrouve dans le recueillement d'âme le plus intime dont je sois capable. Aussi, en appelant la mort, la plus haute des dilections humaines, il me serait impossible de trouver, de chercher même quelque chose qui résumât mieux mon impression.....

CHAPELET

DE LA BONNE MORT

PRÉPARATION.

Prosternée devant vous, ô mon Dieu, je viens vous demander la plus précieuse des grâces, la grâce d'une bonne mort. Prévenez par vos miséricordes ma dernière heure et mes derniers combats. Que la vie de la foi, rendue par mes infidélités lente, incertaine et troublée dans son cours, presse enfin ses flots à l'approche de la redoutable éternité. Armez-moi vous-même, Seigneur, contre vos justices, donnez toute efficacité à la prière qui nous fait vos enfants, à cette salutation de l'ange qui, dans Marie, relève et console nos cœurs.

Que ces grains bénis qui vont passer entre mes doigts, sanctifient les jours qui me restent et m'obtiennent une pieuse et chrétienne fin. A sa pensée, la distance qui m'en sépare s'évanouit, la vie se retire dans l'ombre, l'horizon humain se ferme devant moi, et je ne suis plus en présence que de vous, ô mon souverain Maître, et de votre éternité.

Gloria Patri et Filio, etc.

Credo.

Pater.

Ave.

℣. Que les noms de Jésus et de Marie soient jusqu'à notre dernier soupir sur nos lèvres et dans nos âmes.

℟. Et notre premier cri dans l'éternité.

PREMIÈRE DIZAINE.

JÉSUS QUITTE SES DISCIPLES.

Séparation.

Sedete hic, donec vadam illuc et orem [1].

Asseyez-vous là, pendant que je m'en vais ici près pour prier.

Verbe incarné, avant de quitter cette terre d'exil, vous cherchez la solitude, vous séparant même de vos disciples pour leur apprendre sans doute à tout quitter. Chargé de nos iniquités, seul à seul avec votre Père céleste, aujourd'hui votre juge irrité, sous le poids de sa justice qui vous traite en ennemi [2], vous nous obtenez, par

[1] Saint Matthieu, ch. XXVI, ℣. 36.

[2] *Tetendit arcum suum quasi inimicus.* — Lamentations de Jérémie, ch. II, ℣. 4.

la divine acceptation de l'ignominieux supplice, la grâce du libre consentement que nous devons à la mort. Que tout en nous se hâte, ô mon Dieu, de fléchir devant l'arrêt suprême, que les bruits du monde se taisent, que son mouvement cesse et que la mort au dedans de nous avant de trancher notre vie, l'ait réduite à l'unique attrait de votre amour. Puissé-je sortir de ce monde dégagée de ses liens, vide et purifiée de son esprit, pauvre, petite, dénuée, volontairement abjecte. Puisse surtout, ô mon Dieu, un de vos miséricordieux regards me préparer au terrible passage, et le pardon de mes fautes m'avoir précédée dans votre sein.

Grâce de la solitude de Jésus, descendez dans nos âmes.

℣. Que les noms de Jésus et de Marie soient jusqu'à notre dernier soupir sur nos lèvres et dans nos cœurs.

℟. Et notre premier cri dans l'éternité.

DEUXIÈME DIZAINE.

ORAISON DE JÉSUS.

Soumission.

Pater, si vis, transfer calicem istum à me : verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat [1].

Mon père, éloignez, s'il vous plaît, de moi, ce calice : néanmoins que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la vôtre.

Oraison du Christ au jardin des Oliviers, vous êtes sa première agonie. Une sueur de sang couvre ses membres épuisés, une angoisse mortelle l'oppresse, les anges ne recueillent que ses gémissements. La justice éternelle le traite comme une vigne qu'on vendange [2]. Voilà donc, ô mon

[1] Saint Luc, ch. XXII, ℣. 42.

[2] *Quoniam vindemiavit me, ut locutus est Dominus in die iræ furoris sui.* — Jérémie, Lamentations, ch. I, ℣. 12.

Sauveur, votre part de la condition humaine, la douleur et les combats! Mais l'amour les domine, cet amour triomphant plus fort que la mort dans l'obéissance et le sacrifice. Que je m'attache à vos pas, mon adorable Maître; qu'à la fois je souffre, je tressaille; qu'avec mes frères d'ici-bas je sente en moi gémir, se contrister la nature; mais aussi qu'avec mon frère Jésus, ce frère qui est mon Dieu, je surmonte ma lâcheté et mes terreurs. Unie à vous, que je m'abandonne, que je me livre sans autre retour à votre pitié, à votre miséricorde, à la surnaturelle espérance dont vous avez fait pour nous une vertu.

Grâces de la prière de Jésus-Christ, descendez dans nos âmes.

℣. Que les noms de Jésus et de Marie soient jusqu'à notre dernier soupir sur nos lèvres et dans nos cœurs.

℟. Et notre premier cri dans l'éternité.

TROISIÈME DIZAINE.

JÉSUS SE LIVRE A SES BOURREAUX.

Fortitude.

Surgite, eamus [1].

Levez-vous, allons.

Mon bien-aimé Sauveur, toujours notre modèle renouvelé par le calice amer divinement accepté, loin de fuir vos ennemis, vous marchez à eux, relevant un front serein et tranquille, à l'approche des supplices dont votre pensée prophétique embrasse le nombre et la cruauté. Le zèle de la maison de votre Père et la pitié de la race humaine vous dévorent. Il n'est point de douleurs, point d'abaissements que ne convoite votre amour. Faites, ô mon adorable Maître, qu'un généreux

[1] Saint Matthieu, ch. XXVI, ℣. 46.

courage nous prépare à la lutte redoutable; que ses douleurs, douleurs étranges, inconnues, mystérieuses, pleines d'épouvante, trouvent nos yeux fixés sur vous, notre précurseur dans le royal chemin. Qu'importent à la foi vivante, et la souffrance et les délaissements? Ah! le Thabor n'est pas notre seul amour. Et comme un seul jour dans votre maison vaut mieux que mille partout ailleurs [1], souffrir avec vous surpasse toutes les joies que vous ne donnez pas.

Grâces du sacrifice de Jésus, descendez dans nos âmes.

℣. Que les noms de Jésus et de Marie, soient toujours sur nos lèvres et dans nos cœurs.

℟. Et notre premier cri dans l'éternité.

[1] *Quia melior est dies una in atriis tuis super millia.* — Psaume LXXXIII, ℣. 11.

QUATRIÈME DIZAINE.

—

LE CRUCIFIEMENT.

Patience dans les souffrances.

Et postquam venerunt in locum, qui vocatur Calvariæ, ibi crucifixerunt eum[1].

Lorsqu'ils furent arrivés au lieu appelé Calvaire, ils y crucifièrent Jésus.

Ici, mon adorable Sauveur, s'arrête votre parole. Les clous qui percent vos pieds et vos mains, la lance qui traverse votre cœur, la soif qui vous dévore sont vos seuls enseignements. Impassibles sous la verge de l'indignation du Seigneur[2], les puissances de votre âme se concentrent dans le

[1] Saint Luc, ch. XXIII, ℣. 33.

[2] *In virgâ indignationis ejus* (*Domini*). — Jérémie, Lamentations, ch. III, ℣. 1.

sacrifice d'immolation divine, qui apaise la justice offensée et féconde à l'avance les épreuves de vos justes. A chaque assaut de l'ingratitude et de la haine, vous opposez le pardon; à chaque outrage un silence sublime, sainte éloquence des derniers moments. Puissions-nous marcher sur vos traces, quand aura commencé notre sombre pèlerinage, dans les sentiers de la mort! O mon Jésus, vous avez vaincu le monde, vous avez vaincu l'enfer, mais à votre tour vous avez été vaincu par la miséricorde. Faites que nous le soyons par votre amour, afin de vaincre aussi nous-mêmes par la foi et la patience.

Grâces de la patience de Jésus, descendez dans nos âmes.

℣. Que les noms de Jésus et de Marie soient jusqu'à notre dernier soupir sur nos lèvres et dans nos cœurs.

℟. Et notre premier cri dans l'éternité.

CINQUIÈME DIZAINE.

—

JÉSUS EXPIRE.

Mort spirituelle et union parfaite.

Pater, in manus tuas commendo spiritum meum [1].

Mon père, je remets mon âme entre vos mains.

Le temps n'est plus et l'éternité n'est point encore. Les grandes eaux sont écoulées, toute résistance manque à la lutte, la prière elle-même n'est plus qu'un abandon aveugle et souverain, qu'une haletante aspiration vers le bien-aimé. Elle ne le possède pas encore, mais rien du moins ne peut l'en séparer. Je suis à mon bien-aimé et mon

[1] Saint Luc, ch. XXIII, ℣. 46.

bien-aimé est à moi [1]. Pénétrantes paroles que son ange gardien murmure à son oreille, que l'Esprit-Saint souffle à son cœur et que profèrent plus intelligiblement encore le baiser de paix du pardon, le crucifix collé sur sa bouche, l'adorable Eucharistie descendue dans sa poitrine, l'onction libératrice, sainte armure du mourant. Le voilà donc, ce jour pour lequel nous sommes nés ; ce jour, ce seul jour pour lequel nous aurions dû vivre, ce jour craint et désiré [2], car pour nous, la mort c'est la résurrection. Sur le seuil des deux mondes, l'épouse n'attend plus que l'époux. O mon Dieu, reconnaissez-la au signe sacré qui pare son front, à la lampe qu'elle porte entre ses mains, à la flamme plus ardente que vous avez allumée dans son sein. Reconnaissez-la, tendez-lui la main, appelez-la par son nom, et qu'elle vous réponde !

Grâces de la mort de Jésus, descendez dans nos âmes.

℣. Que les noms de Jésus et de Marie soient jusqu'à notre dernier soupir sur nos lèvres et dans nos cœurs.

℟. Et notre premier cri dans l'éternité.

[1] *Ego dilecto meo, et dilectus meus mihi.* — Cantique des Cantiques, ch. VI, ℣. 2.

[2] *Hœc dies, quam fecit Dominus.*— Antienne du *Magnificat* du jour de Pâques.

PRIÈRE.

O mon Dieu, vous n'avez pas humilié volontairement ni rejeté pour toujours les enfants des hommes[1]. Leur châtiment même, vous le convertissez en épreuve. Quand ils tombent vous les relevez, quand ils meurent vous les faites revivre. Mourir, pour vos fidèles n'est pas perdre la vie, mais passer à une vie meilleure. O mort, dont la tristesse se confond avec les plus chères espérances, vous êtes la plus haute des dilections humaines! C'est par vous qu'on entre dans la cité céleste, par vous seule qu'on arrive à l'éternelle félicité. Soyez béni, ô mon Dieu, dans votre arrêt le plus sévère, dans vos redoutables menaces, dans nos salutaires effrois, dans ces ignorances qui demeurent le secret de vos miséricordes. Soyez béni par-dessus tout dans cet amour, cet insatiable amour qui a soif de nous sauver.

O Marie, soyez notre défense et notre appui. Heureuse Ève de la réconciliation, vous n'avez été

[1] *Non enim humiliavit ex corde suo, et abjecit filios hominum.* — Jérémie, Lamentations, ch. III, ℣. 33.



la mère de Dieu que pour demeurer la mère des hommes. Au pied de la croix de votre divin fils, vous le vîtes mourir ! Prosternée, reine et toujours mère, du haut du ciel, laissez tomber un de ces regards du Calvaire sur notre misère profonde et en particulier, sur cette heure suprême pour laquelle, à travers toute notre vie, nous vous avons tant priée !

19 février 1839.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

JOURNAL DE LA CONVERSION.

I

DE LA VÉRITÉ DU CHRISTIANISME



II

DE LA PIÉTÉ DANS LE CHRISTIANISME.



III

PRIÈRES.

Angers, imp. Cosnier et Lachèse.


844Sw46
09429727
Digitized by Google

